



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

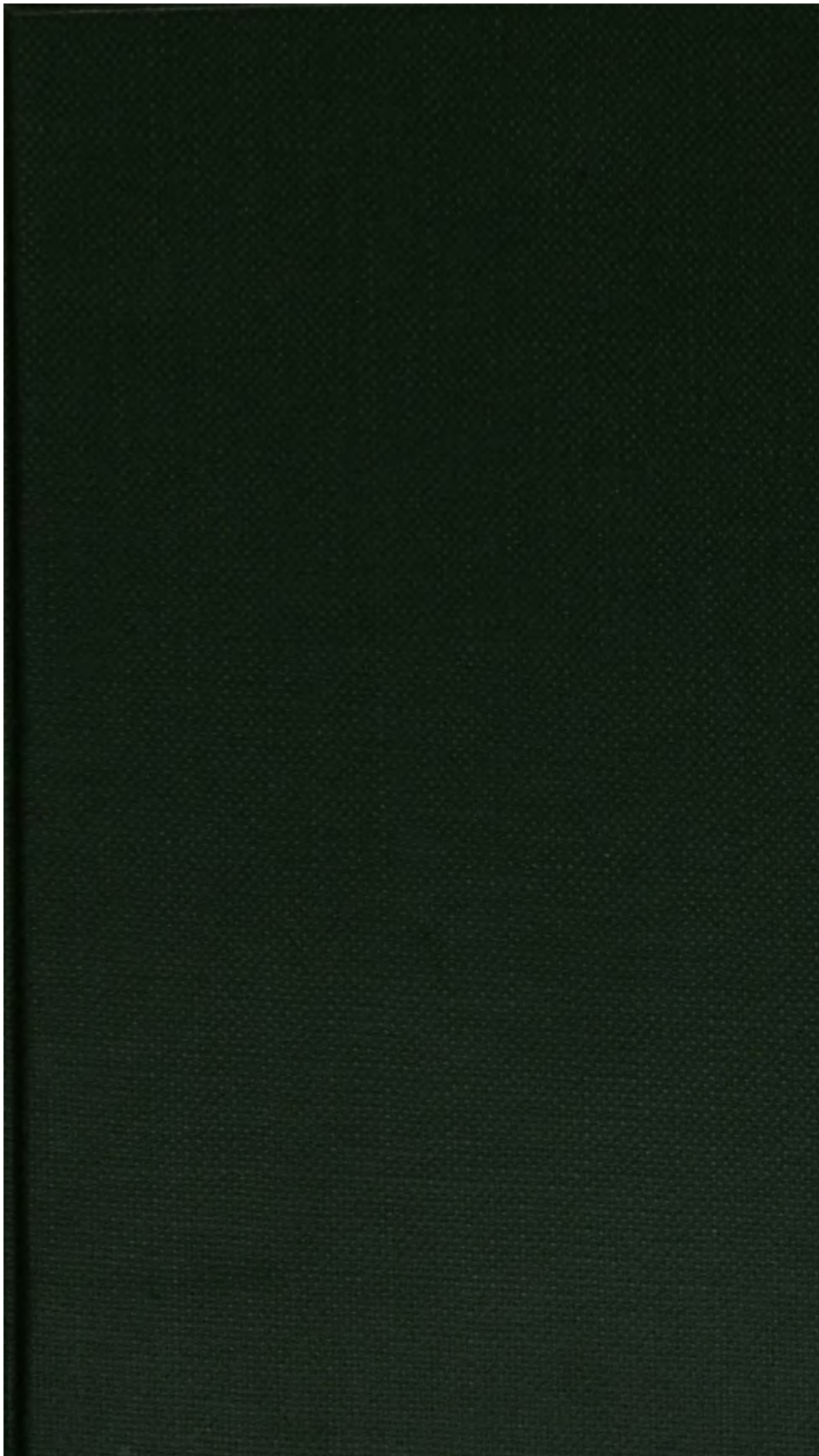
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



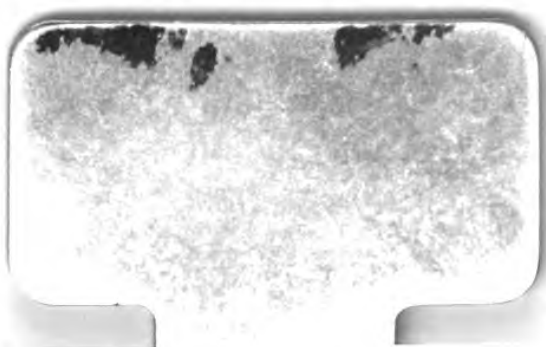
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~250 DD 27.~~



G/A 8600 A.1







THÉÂTRE  
DE  
**S e d a i n e**

SED.

*a*

## TIRAGE

---

500	exemplaires	sur papier vergé.
100	—	— teinté.
15	—	— de chine.
1	—	peau de vélin.
1	—	parchemin.

---

617 exemplaires.







*Michel-Jean Sedaine  
de l'Académie Française  
(1719-1797)*

*Ad. Lalauze sc.*

*Imp. A. Salmon.*

# THÉÂTRE

DE

*Publié avec Notice et Notes*

PAR

GEORGES D'HEYLLI



PARIS

*chez M. Dreyfus, boulevard Haussmann et rue du Havre*

M. DCCC. LXXVII.



Jean Lavoisier  
par François  
1788

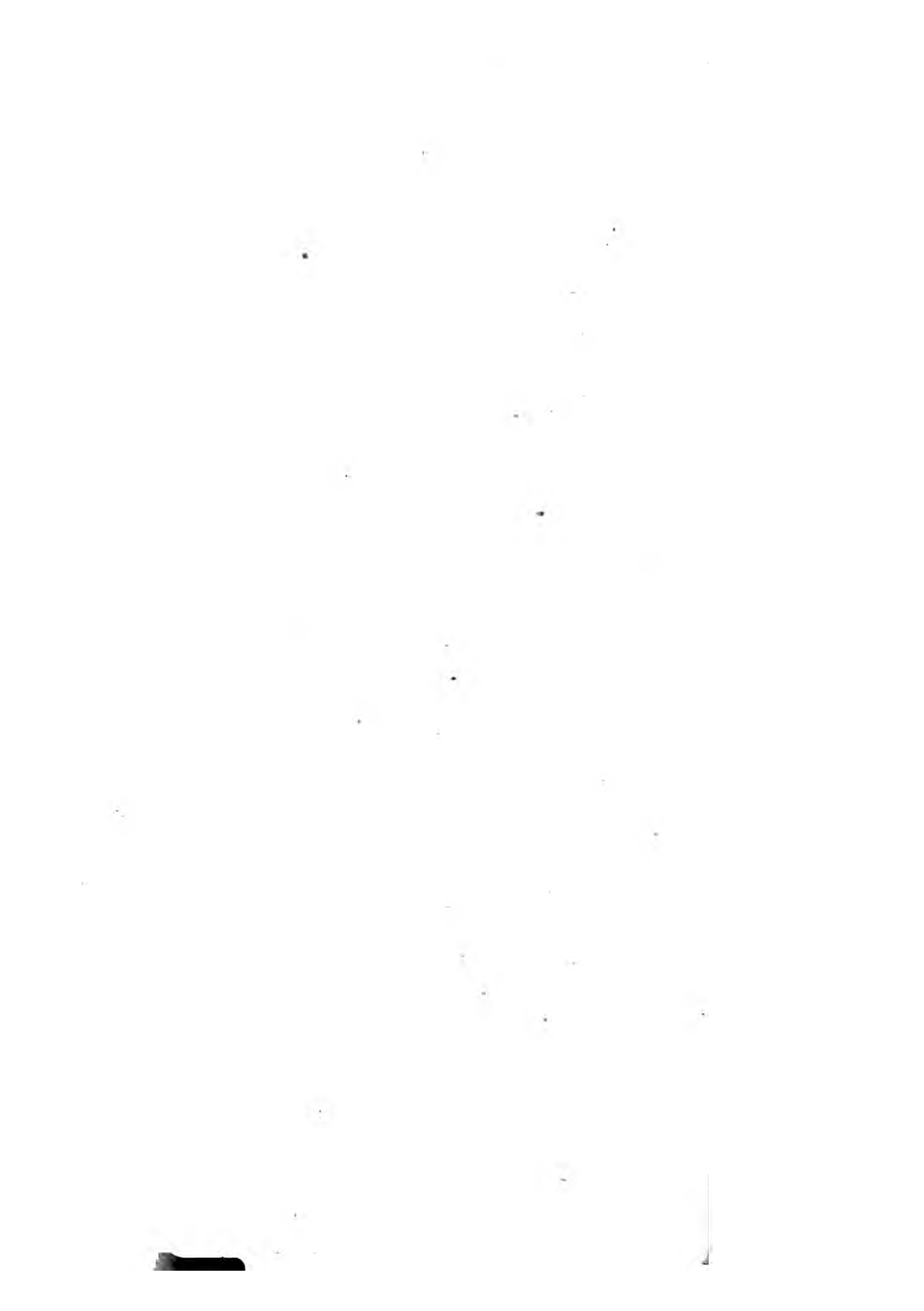
THÉÂTRE  
DE  
Sedaine

*Publié avec Notice et Notes*

PAR  
GEORGES D'HEYLLI



PARIS  
LIBRAIRIE GÉNÉRALE  
*72, boulevard Haussmann et rue du Havre*  
—  
M. DCCC. LXXVII.



CETTE RÉIMPRESSION

*des Chefs-d'Œuvre de SEDAINE*

est dédiée à

M. EMILE PERRIN

Membre de l'Institut, Administrateur-général  
de la Comédie-Française,

*A qui est due la restitution intégrale du premier  
texte du Philosophe sans le savoir antérieur aux  
modifications exigées par la censure;*

*Ainsi qu'aux excellents artistes qui ont interprété  
ce texte, pour la première fois, le 17 septembre  
1875 :*

M<sup>mes</sup>. EMILIE GUYON. — M<sup>me</sup> Vanderk.  
PROVOST-PONSIN. — La Marquise.  
BLANCHE-BARRETTA. — Victorine.  
MARTIN. — M<sup>lle</sup> Vanderk.  
MM. MAUBANT. — Vanderk père.  
TALBOT. — Baron d'Esparville.  
LAROCHÉ. — Alexis Vanderk.  
BARRÉ. — Antoine.  
PRUDHON. — Le Président.  
ROGER. — Champagne.  
JOLIET. — Domestique de M. d'Esparville.

*Avril 1877.*

GEORGES D'HEYLLI.



NOTICE

SUR

**S e d a i n e**



\_\_\_\_\_



## SEDAINE

---

**M**ICHEL-JEAN SEDAINE naquit à Paris, le 2 juin 1719, dans une position plus que modeste, et il fut de bonne heure tenu de se suffire à lui-même. On raconte même que, poussé par la nécessité, il fit d'abord le métier de tailleur de pierres (1) avant de devenir auteur dramatique.

---

(1) Le savant M. Jal semble contester le fait dans son célèbre *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*. « J'ai curieusement cherché, dit-il, un document sérieux qui prouvât la vérité d'une tradition devenue

---

Il était l'aîné des sept enfants de Jean-Pierre Sedaine, maître-maçon dans le quartier Saint-Gervais, et qu'on retrouve, un peu plus tard, revêtu du titre mieux sonnante d'architecte. Sedaine débuta lui-même ensuite dans cette dernière carrière sous les auspices d'un des confrères de son père, l'architecte Jacques Buron, qui n'est

---

populaire en France. Je n'ai pu trouver ni une lettre de Sedaine faisant allusion à cette circonstance de sa vie, ni un témoignage écrit d'un contemporain, d'un ami du jeune ouvrier, qui tout en faisant un métier pénible, aurait songé à se faire un avenir par la littérature. » Cette assertion de M. Jal ne peut être admise comme détruisant définitivement la tradition reçue jusqu'à ce jour à ce sujet. En somme, M. Jal se borne à déclarer qu'il n'a trouvé « aucun document » constatant le fait ; mais l'authenticité du fait lui-même — qu'un contemporain de Sedaine, le poète Ducis, a contribué à mettre en circulation, — n'est point infirmée pour cela. « Qu'importe, d'ailleurs, ajoute M. Jal, que le tailleur de pierres soit un personnage d'invention ou une figure véritable ? » Nous concluons comme lui.

guère connu aujourd'hui, que par ce fait même, et aussi parce que sa fille a été la mère du célèbre peintre Louis David. Sedaine fit, paraît-il, de rapides et notables progrès dans l'architecture, et il devint bientôt l'associé et l'ami de son maître. En même temps, il donnait tous ses loisirs à des études plus élevées, lisait les vieux auteurs et suivait surtout son goût naturel pour la poésie. Etant, par suite, entré en relations avec quelques écrivains de son temps, il reçut leurs encouragements et leurs conseils, et, recommandé par eux à des libraires, il publia d'abord deux pièces de vers : la *Tentation de Saint-Antoine*, et l'*Épître à mon habit*, spirituels badinages qui eurent la plus grande vogue et commencèrent à mettre son nom en évidence (1).

Ces premiers succès lui valurent, en outre, la protection d'un riche magistrat, ami des lettres, nommé Lecomte, et qui, ayant pris sa retraite, reçut d'abord Se-

(1) Ces pièces ont paru, d'abord, dans le volume intitulé : *Poésies fugitives* (in-12, Paris, 1752 ; réimprimé en 1760).

daine dans son intimité, puis l'admit bientôt tout à fait à demeure chez lui. Devenu ainsi le commensal de cet homme généreux, et, placé par lui au-dessus du souci des besoins de la vie, Sedaine abandonna tout à fait l'architecture et se tourna vers le théâtre, où son instinct le poussait plus naturellement.

Il y fit ses premiers débuts sur la petite scène de la foire Saint-Laurent, le 19 août 1756, par un opéra-comique : le *Diable à quatre*, imité de l'anglais, et dont le compositeur Duni (1) écrivit les ariettes. Le succès en fut assez vif ; la pièce est bien disposée pour la musique et quelques airs en sont même très agréables. On y trouve surtout un couplet, sur le tabac, qui se chante encore aujourd'hui (2) :

*Je n'aimois pas le tabac beaucoup ;  
J'en prenois peu, souvent point du tout :*

---

(1) Égide-Romuald Duni, compositeur italien, né le 9 février 1709, à Naples, mort à Paris, le 11 juin 1775. Son opéra de *Ninette à la Cour*, sur des paroles de Favart, est le plus connu de ses ouvrages.

(2) La dernière reprise du *Diable à quatre*

*Mais mon mari me défend cela.  
Depuis ce moment-là,  
Je le trouve piquant  
Quand  
J'en peux prendre à l'écart ;  
Car  
Un plaisir vaut son prix,  
Pris  
En dépit des maris.*

Ce sont peut-être là les vers les plus piquants et les mieux tournés, qu'ait jamais mis Sedaine dans ses opéras-comiques, dont la partie rimée est généralement d'une faiblesse extrême (1). Je n'ai point l'intention, d'ailleurs, de donner ici la série de ses divers opéras-comiques qui ont précédé ou suivi le *Philosophe sans le savoir* ; on en trouvera la nomenclature complète aux appendices de ce volume ; mais je m'arrête un moment sur cette pre-

---

a eu lieu à l'ancien Opéra-National, créé par Ad. Adam, au boulevard du Temple, en 1853.

(1) Citons encore le ravissant couplet de *Rose et Colas*, qui est aussi un des jolis opé-

---

mière phase du talent de Sedaine, comme librettiste.

Il est certainement, en cette qualité, celui des écrivains de son temps qui ait le plus fait pour mettre en honneur le genre de l'opéra-comique et le populariser parmi nous. On a justement dit qu'il pouvait passer pour l'un de ses créateurs ; son influence s'est fait à coup sûr très heureusement et utilement sentir, à ce moment, pour sa rénovation. Ce n'est pas qu'il ait jamais été un grand écrivain, mais il avait une certaine dose d'imagination naturelle,

---

ras-comiques de Sedaine, et qui se reprend encore, de loin en loin :

*Une fille est un oiseau  
Qui semble aimer l'esclavage,  
Et ne chérir que la cage  
Qui lui sert de berceau.  
Sa gaieté, son badinage,  
Ses caresses, son ramage  
Font croire que tout l'engage  
Dans un séjour plein d'attraits ;  
Mais ouvrez-lui la fenêtre :  
Zeste, on le voit disparaître  
Pour ne revenir jamais.*

du trait, quelquefois de l'esprit, et ce genre de talent spécial qui consiste à faire ressortir, plus particulièrement de l'ensemble d'un sujet, quelques heureuses situations favorables au musicien. Certes, Duni, Philidor et surtout Monsigny et Grétry étaient de charmants et d'habiles compositeurs, mais il est certain qu'ils ont dû beaucoup de leurs meilleures inspirations mélodiques à l'adresse avec laquelle Sedaine a agencé les livrets qu'il leur donna à mettre en musique.

On a été bien longtemps à faire aussi bien que lui, dans ce genre qu'il porta tout de suite à une sorte de perfection relative, — au style près, bien entendu ! Son style, en effet, je l'abandonne tout à fait : il est, je ne dirai pas seulement négligé, mais souvent insuffisant. Sedaine ne savait pas écrire ; comme librettiste, il dressait, pour ainsi dire, un scénario beaucoup plus qu'une pièce (1), et cependant presque

---

(1) « Sedaine, a dit Sainte-Beuve, écrivait comme un maçon, mais construisait comme un architecte. » Paul Foucher l'a jugé d'un



tous ses livrets sont à citer parce qu'ils sont tous bien disposés pour le musicien et surtout pour la scène. Le *Déserteur* et *Richard cœur de Lion* sont, en ce genre, des chefs-d'œuvre. Ne cherchez pas, — par exemple, — à les analyser au point de vue de la vraisemblance, ni même du bon sens de l'intrigue, mais jugez-les pour leur excellence comme purs livrets d'opéras-comiques. Ils sont mal écrits, enfantins souvent, remplis de vers, parfois bien incorrects et même baroques — véritable poésie de la foire où la plupart ont d'abord été représentés — mais si naïfs, si simples et à peu près tous, en dépit de leur style absent, pleins d'émotion et d'intérêt. Le deuxième acte du *Déserteur* — à ne prendre que celui-là — est l'un des plus complets et des mieux réussis dans le genre de l'opéra-comique, qui soient au théâtre (1). Ce mélange de gaîté extrava-

---

mot : « C'était, a-t-il dit, un génie sans orthographe. »

(1) Ce qui n'empêcha pas le *Déserteur* d'être chansonné, et donne, d'ailleurs, une preuve de plus à l'appui de son succès. Voici,

gante et de tristesse vraiment funèbre ; cet homme qui va mourir, ou qui, du moins, en est persuadé et qui se trouve inopinément mis en contact avec ce soldat à moitié ivre, lequel rit et plaisante à satiété ; le contraste qui résulte de cette situation réellement dramatique, qui avait alors une grande nouveauté, tout cela constitue un chef-d'œuvre d'habileté scénique.

En 1765, le 2 décembre, Sedaine âgé déjà de 46 ans, aborda enfin la Comédie-Française avec une grande pièce en cinq actes, le *Philosophe sans le savoir*, qui n'obtint pas, tout d'abord, l'accueil auquel elle avait droit et qu'elle a tou-

notamment, une épigramme qui courut alors sur le compte de ce joli ouvrage :

*D'avoir hanté la comédie,  
Un paysan, en bon chrétien,  
S'accusait et promettait bien  
De n'y retourner de sa vie.  
« Voyons, lui dit le confesseur,  
C'est le plaisir qui fait l'offense ;  
Que donnait-on ? — Le Déserteur,  
— Vous le lirez pour pénitence.*

b.

jours reçu depuis. Je ne ferai pas ici l'histoire des difficultés qui précédèrent l'arrivée de cette belle comédie à la scène ; on la trouvera, succinctement racontée, aux appendices du présent volume, dans un travail qui donne, avec détails, l'impression vraie du moment en même temps qu'il fait connaître les curieuses vicissitudes de l'œuvre. Je ne la juge donc qu'au point de vue littéraire.

Elle offre, au plus haut degré, deux qualités considérables chez tout écrivain : la simplicité et l'intérêt. Cette comédie, qui ne mérite vraiment ce titre que dans ses premières scènes et vers son dénouement, est d'abord le drame le plus poignant et le plus émotionnant du monde ; il en est aussi le plus honnête et il nous intéresse surtout par le tableau des sentiments les plus nobles et les plus élevés, qu'il fait successivement passer sous nos yeux. Cet intérieur du probe et sévère Vanderk est aussi le plus sympathique et le plus touchant qui se puisse voir. Nous aimons du premier coup tous ces gens-là, parce qu'ils sont bons et qu'ils nous mon-

trent les meilleures vertus de la famille. Vanderk fils, un peu écervelé, jeune, amoureux, contraste heureusement, par sa légèreté apparente, avec la gravité du personnage de son père; mais comme il tient haut son honneur et quel respect de lui-même et des siens il manifeste à tout moment! Quant à son amour pour Victorine, il est à peine indiqué, mais d'une touche si délicate! C'est plutôt dans cette douce, tendre et inconsciente Victorine elle-même que nous en retrouvons la trace. Elle ne se rend pas compte, non plus, des sentiments qu'elle éprouve; mais comme elle est troublée à la pensée que le fils de Vanderk va se battre! Sedaine, d'ailleurs, ne paraît donner aucune importance à cet amour naissant des deux jeunes gens, comme s'il s'était réservé de le développer plus tard, dans une nouvelle pièce qui eût été la suite de la première.

Cette suite, une femme de génie de notre siècle l'a entreprise. Madame Sand, avec son esprit si perspicace et si ouvert, a pris là le point de départ de sa jolie co-

---

médie du *Mariage de Victorine* (1). Elle a continué Sedaine, avec un grand bonheur, et elle s'est exprimée, à ce propos, dans la préface de sa pièce, en termes excellents sur l'auteur du *Philosophe sans le savoir* :

« Le mérite de Sedaine, dit-elle, est dans son individualité et non dans sa forme. Je ne vois même pas qu'il ait eu une forme. Sous ce rapport ses ouvrages ne se ressemblent pas entre eux... Ici, le style est simple et naïf; là, il est brillant et recherché. Les différentes pièces de Sedaine sont conduites par des procédés fort divers : il en est qui ne sont pas conduites du tout, je ne dis pas les meilleures, mais les plus saisissantes par l'émotion qu'elles produisent... Le grand mérite, la véritable grandeur de Sedaine n'est donc pas dans la forme, et j'avoue que je ne trouve pas irréprochable celle du *Philosophe sans le savoir*, encore que ce soit la mieux conduite de ses pièces. Mais ce qui est irré-

---

(1) Voir aux appendices.

prochable, inimitable par conséquent dans Sedaine, c'est la sensibilité profonde et vraie de l'expression, c'est la noblesse vaillante et simple des caractères; on aime les personnages de Sedaine, on les comprend et on y croit. Sous ce rapport, le *Philosophe sans le savoir* est bien véritablement son chef-d'œuvre... Il y a plus que de la fraîcheur, plus que de la naïveté, plus que de l'harmonie dans le tableau de Sedaine : il y a de la véritable grandeur. Où est-elle ? Dans la forme ? Non, car il n'y a pour ainsi dire pas de forme, comme on l'entend de nos jours. Dans la couleur ? Non. La couleur est bonne sans être belle précisément. La grandeur est dans les types... On respire l'honneur, le courage et la générosité dans l'atmosphère de M. Vanderk. On sent que rien de grand et de fort ne sera impossible dans cette famille; et, en présence de ce chaste amour de la petite Victorine pour l'héritier d'un nom et d'une fortune, en présence de cette fierté puritaine du vieux Antoine qui s'efforce d'étouffer l'amour de sa fille, on ne peut pas douter un instant du ré-

sultat que Sedaine a laissé prévoir et que j'ai osé montrer » (1).

Le style du *Philosophe sans le savoir* est cependant meilleur et surtout plus travaillé, comme bien l'on pense, que celui des premières pièces de Sedaine. Il n'a point, toutefois, de brillant ni d'élévation ; le milieu dans lequel se passe la pièce n'en exigeait guère, il est vrai, et d'ailleurs, ces qualités-là manquaient à Sedaine. Il écrivait avec son cœur, sa nature, sa bonhomie, — puisque ses contemporains l'appelaient le bonhomme Sedaine, — et il est arrivé ainsi, avec ses seules qualités, à réussir là où tant d'autres auraient échoué peut-être, tout en dépensant plus de talent et surtout plus d'efforts. Il a été très supérieur en cela à son confrère et ami Diderot, dans ses drames larmoyants, déclamatoires et emphatiques, qui ne sauraient être remis aujourd'hui à la scène et dont se distingue si

---

(1) *Théâtre complet de George Sand* (4 volumes in-18, Michel-Lévy); tome II.

---

éminemment le *Philosophe sans le savoir* par son naturel et par sa simplicité (1).

---

(1) Voici comment Jules Janin a jugé cette admirable pièce :

« Le *Philosophe sans le savoir* est un chef-d'œuvre. Certes, le sujet était bien choisi ; ce sujet, c'est le duel. Est-il donc question, cette fois encore, comme dans *Héloïse*, de déclamer pour ou contre le duel ? Bien au contraire ; le grand art de ce drame, ce qui est bien rare à toutes les époques, c'est l'absence complète de toute déclamation. Cette fois, la philosophie a fait place uniquement au drame, et le drame est tellement préparé qu'il faut absolument que le fils se batte en duel et que le père y pousse son fils. Le duel, comme une fatalité inévitable, plane pendant ces cinq actes sur toute une famille et il domine toutes les autres passions : amour filial, amour paternel, chaste et charmant amour de cette jeune fille qui s'ignore elle-même. C'est un drame sérieux et triste où il est démontré que, dans certaines positions de la vie, le duel n'est pas seulement une nécessité, mais qu'il est un devoir. Comme on dut être étonné au dix-huitième siècle de cette action si calme, à propos d'un événement tragique,



---

Le naturel et la simplicité ! C'étaient là précisément les qualités maîtresses de Sedaine, non pas seulement comme écrivain, mais aussi comme homme privé. Il était encore serviable et bon, et il fut, par la suite, père excellent, époux modèle, attaché par-dessus tout à sa vie de famille, demeurant loin des bruits du monde, dans son intérieur, et au milieu de cette probité touchante et de cet honneur admirable qu'il a si bien mis en scène dans le *Philosophe sans le savoir* ; aimé des siens comme le chef respecté et vénéré de la famille, estimé aussi de tous ses contemporains, non moins pour son talent que pour la haute tenue et le grand désintéressement de toute sa vie. Tous lui ont rendu justice, aucun ne l'a oublié ; Grimm, dans sa *Correspondance*, Diderot dans ses lettres, Grétry dans ses *Mémoires*,

---

de ce dialogue si simple, à propos d'un préjugé fatal, si fécond en développements de tous genres et qui devait fournir à J.-J. Rousseau ses plus véhémentes pages, pour et contre le duel. »

La Harpe lui-même, le hargneux La Harpe dans son *Cours de littérature*.

C'est Grimm qui avait déjà apprécié, avec beaucoup de faveur, les opéras-comiques de Sedaine (1), et qui écrit les lignes suivantes sur le *Philosophe sans le savoir* :

Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu au spectacle une émotion plus délicieuse que celle que j'éprouvai à la première représentation de cette charmante pièce. Mon seul regret était de ne la pas voir recommencer tout de suite. Quoique je ne connusse l'auteur pas même de vue, je me sentis tout à coup embrasé pour lui de l'amitié la plus vive et la plus tendre. Je l'ai vu depuis ; son air simple, serein et tranquille n'est pas propre à diminuer l'intérêt qu'inspire son ouvrage. Je pense que tout homme qui a le goût du vrai et de l'honnête, ne peut penser à M. Sedaine et à

---

(1) Voici l'opinion de Grimm, dans sa correspondance, sur les opéras-comiques de Sedaine : « Si jamais un poète italien ayant de la simplicité et de la facilité, s'avise de traduire les opéras-comiques de Sedaine, ces pièces feront le charme et les délices de toute l'Europe. »

sa pièce avec indifférence, et j'ai éprouvé que l'attache qu'on met à son succès peut aller jusqu'à troubler le sommeil.

C'est Diderot qui s'écrie, au lendemain du *Philosophe sans le savoir* : « O Sedaine, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille ! » Il venait de retrouver, en effet, sur la scène, dans le caractère si noble et si simple de Vanderk, les vertus mêmes qu'il admirait dans Sedaine. Après avoir lu la lettre dans laquelle Grimm rend compte des émotions que lui a fait éprouver la comédie de Sedaine, et que nous venons de citer, il lui adressait le billet suivant :

Si je savais, mon ami, où trouver Sedaine, j'y courrais pour lui lire votre lettre et vos observations... Mais une chose dont vous ne me parlez pas et qui est pour moi le mérite incroyable de la pièce, ce qui me fait tomber les bras, me décourage, me dispense d'écrire de ma vie, et m'excusera solidement au jugement dernier, c'est ce naturel sans aucun apprêt, c'est l'éloquence la plus vigoureuse, sans l'ombre d'effort ni de rhétorique. Oui, mon

ami, oui, voilà le vrai goût, voilà la vérité domestique, voilà la chambre, voilà les actions et les propos des honnêtes gens, voilà la comédie. Ou cela est faux, ou cela est vrai. Si cela est faux, cela est détestable ; si cela est vrai, combien il y a sur nos théâtres de choses détestables, et qui passent pour sublimes ! J'étais à côté de Cochin, et je lui disais : *Il faut que je sois un honnête homme, car je sens vivement tout le mérite de cet ouvrage.*

C'est La Harpe qui, parlant aussi des vertus privées de Sedaine, le déclare un homme d'un caractère « probe et solide ; » c'est Grétry, qui nous a laissé ce charmant portrait de son meilleur collaborateur, portrait dans lequel il mélange habilement le double éloge qu'il donne au talent éprouvé de l'écrivain et à la touchante sensibilité de l'ami :

Si Sedaine n'est pas le poète qui soigne le plus les vers destinés au chant, les situations qu'il amène sont si impérieuses qu'elles forcent le musicien de s'y attacher pour les rendre. Il dit presque toujours le mot propre

et il se croit dispensé de l'embellir par des tours poétiques. Il force donc le musicien à prendre des formes neuves pour rendre ses caractères originaux... Sedaine est un de ces hommes heureusement nés, pour qui la nature n'aurait point de charmes, s'ils ne la saisissent dans tous ses rapports les plus vrais ; il n'adopte une situation que parce qu'il est sûr qu'elle produira tel effet. Pendant les répétitions, je respecte ses moindres volontés ; s'il tourne une chaise, c'est parce qu'il prévoit que l'actrice, vue de profil, fera l'effet qu'il désire ; mais il a peut-être encore plus senti que raisonné ses sensations. Aussi l'a-t-on vu fondre en larmes à la représentation de la scène de Blondel avec Richard, preuve incontestable que le sentiment le guide dans ses compositions et que la scène, mise en action, le saisit lui-même autant que nous.

Il faut rappeler encore le cas que faisait de lui un autre illustre contemporain, et qui lui a assez survécu pour écrire son *Éloge* dans des pages souvent consultées et rappelées, le poète Ducis qui fut, lui aussi, d'une fermeté de principes et d'une rigidité de conduite qui dépassèrent peut-être celles de Sedaine. C'est là qu'on re-

trouve tout entier cet homme simple et honnête et ce sympathique écrivain qui demeure l'un des hommes les plus honorés de son temps, pour la droiture et la dignité de son caractère et, en dépit des reproches qu'on peut adresser à son style et que La Harpe s'est surtout plu à accumuler sur ses opéras-comiques, l'un des maîtres incontestés du théâtre au dix-huitième siècle.

La *Gageure imprévue*, la seconde comédie (1) que Sedaine donna au Théâtre-Français (27 mai 1768), est d'un style plus recherché, mais aussi plus alambiqué que celui du *Philosophe sans le savoir*; cela touche tout à fait au marivaudage. D'in-

---

(1) Il en donna une troisième et dernière, le 22 septembre 1789, et que je ne cite ici que pour mémoire : *Raymond V, comte de Toulouse*, comédie héroïque en cinq actes, en prose et en vers, et dont les archives de la Comédie-Française possèdent le manuscrit. Cette pièce n'eut pas de succès.

trigue, point ; beaucoup de décousu dans la suite des scènes et deux sujets qui se relient assez mal l'un à l'autre ; ajoutez à cela une mystérieuse affaire d'enfant naturel dont la pièce pouvait fort bien se passer. Tout son charme, d'ailleurs, n'est guère contenu que dans l'amusante scène de la gageure, et tout le reste forme plutôt un brillant hors-d'œuvre ; mais c'est spirituel, vif par endroits, un peu long d'abord et bien dénoué ensuite. Le personnage de madame de Clainville sera toujours, en raison de son éclat et de son esprit, fort aimé des grandes coquettes de théâtre ; c'est là surtout un rôle à la Mairivaux, de ceux dans lesquels ont tout particulièrement excellé mesdames Mars et Plessy.

Le *Philosophe sans le savoir* et la *Gageure imprévue* sont aujourd'hui, avec le *Déserteur* et *Richard cœur de Lion*, les seules pièces de Sedaine qui demeurent constamment au répertoire de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique. On les joue sans cesse et la récente reprise du *Philosophe sans le savoir*, donnée pour la

première fois dans son texte intégral, a encore ajouté à l'intérêt et à la vogue de cette belle comédie. On peut donc dire que *Sedaine* vivra toujours sur deux de nos scènes les plus importantes et dans les deux genres qui sont, en France, les plus populaires au théâtre, la comédie et l'opéra-comique.

Le grand succès de *Richard cœur de Lion* (1) ouvrit à *Sedaine*, qui était déjà membre et secrétaire de l'Académie royale d'architecture, les portes de l'Académie française. Il y prit place, le 27 avril 1786, à l'âge de 67 ans, et remplaça le financier *Watelet* (2), dans le 37<sup>e</sup> fauteuil, qu'avait

---

(1) La quatre-vingt-dixième représentation avait eu lieu le 7 avril 1788, c'est-à-dire moins de quatre ans, après la première. C'était beaucoup pour l'époque.

(2) *Claude-Henri Watelet*, receveur-général des finances à Paris, de 1740 à 1786. Il mourut en cette dernière année à l'âge de soixante-huit ans. Il était à la fois peintre, graveur, sculpteur et poète. Il dut son entrée à l'Académie à la publication de son poème sur l'*Art*



inauguré Chapelain, où s'était ensuite assis Benserade et où Sedaine eut Parny et Empis parmi ses successeurs. C'est enfin celui où siège, depuis le 29 avril 1869, le célèbre auteur des *Iambes*, M. Auguste Barbier.

Sedaine était donc parvenu au faite de la gloire et des honneurs, et il pouvait espérer une fin d'existence heureuse, fortunée et tranquille. Il avait, toutefois, de lourdes charges de famille : marié le 4 avril 1769, à Suzanne-Charlotte Seriny, il en avait eu quatre enfants, deux fils et deux filles (1). Mais le revenu de ses pièces lui procurait une assez grande aisance, lorsque les événements de la Révolution la réduisirent presque d'un seul coup à néant. Le simple opéra-comique, à la

---

*de peindre* (Paris, 1760). Son *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, terminé par Lévêque, et publié seulement en 1792, en 5 vol. in-8°, est le meilleur ouvrage qu'il ait laissé.

(1) La dernière, Anastase-Susane Sedaine, née le 12 septembre 1779, est morte à Tours, en 1864 seulement.

manière du *Déserteur* ou de *Rose et Colas* n'était plus de mise alors, sur nos théâtres, où l'on voulait des pièces patriotiques et, avant tout, faites au goût du jour, pièces dans lesquelles il fallait principalement peindre, en traits toujours outrés et souvent odieux, des faits d'actualité se rattachant obligatoirement à la critique et à la moquerie du passé.

Toutes les institutions étaient en ce moment bouleversées ou renouvelées ; l'Académie sombra à son tour et fut supprimée par un décret de la Convention, le 8 août 1793. C'était encore une ressource de moins pour Sedaine ; mais un autre déboire, qui lui fut aussi très sensible, l'attendait deux ans plus tard. Lorsque l'Institut national fut créé, en 1795, et l'Académie française englobée dans l'ensemble des sections scientifiques et littéraires, réunies sous ce titre général, Sedaine ne fut pas compris dans le nombre des anciens académiciens appelés à faire partie de l'institution nouvelle (1). A ce

---

(1) Il en manifesta amèrement son dépit :  
« En est-il un seul, parmi tous ceux qu'on a

---

moment, d'ailleurs, il était déjà bien affaibli par les infirmités et se tenait éloigné forcément du mouvement littéraire et dramatique auquel il ne pouvait plus prendre une part personnelle et active. Il se traîna ainsi, pendant deux années encore, dépité, dégoûté et même oublié, et, finalement, il tomba très malade; sa mort fut même annoncée prématurément par les journaux. Les articles élogieux abondèrent alors sur le compte de ce vieillard qui se survivait, en quelque sorte, à lui-même, et il eut, avant de mourir, la consolation d'entendre la lecture multipliée de sa propre oraison funèbre. C'était déjà l'arrêt de la postérité qui était prononcé sur son talent et sur ses œuvres dont quelques-unes — nous l'avons déjà dit — dureront toujours. Le 17 mai 1797, Sedaine s'éteignit dans sa petite maison de la rue de la Roquette, entouré de sa femme et de ses enfants.

---

choisis, répétait-il souvent, qui soit capable d'écrire *Rose et Colas* ? »

On a publié, depuis sa mort, diverses éditions de ses œuvres choisies, mais on ne les a jamais complètement réunies. Auger a donné la meilleure, en 1813 (3 vol. in-18); il l'a fait précéder d'une étude critique et biographique très détaillée. Enfin, les *Éloges* publiés par Ducis, puis par la princesse de Salm (Constance de Theis, veuve en premières noces du docteur Pipelet), sont aussi deux sources de renseignements qu'on peut utilement consulter.

Quant à notre édition même, elle donne au lecteur la réimpression pure et simple, du premier texte publié de la *Gageure imprévue*, du *Déserteur* et de *Richard cœur de Lion*. Enfin, nous reproduisons le *Philosophe sans le savoir*, conformément au premier manuscrit de Sedaine tel qu'il le lut à la Comédie-Française et avant que le censeur Marin lui eût imposé ses mutilations. M. Émile Perrin, administrateur général du Théâtre-Français, a bien voulu autoriser notre érudit et complaisant ami, Léon Guillard, à nous communiquer ce manuscrit qui appartient aux riches

archives dont ce dernier a la direction, et nous ne saurions lui en exprimer ici, trop vivement, notre reconnaissance.

GEORGES D'HEYLLI.



# Le Philosophe

SANS LE SÇAVOIR

Comédie-Française, 2 décembre 1765.)

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_



## AVERTISSEMENT

---

*Nous devons à nos lecteurs quelques explications préliminaires sur cette réimpression du Philosophe sans le savoir.*

*Elle reproduit le manuscrit de Sedaine tel qu'il le présenta aux comédiens français et avant l'examen du censeur, et sans les modifications que l'auteur fut obligé, après cet examen, d'apporter à sa version primitive (1). C'est ce même manuscrit, sur lequel furent opérés ces changements, que possèdent encore aujourd'hui les archives de la Comédie-*

---

(1) Voyez aux appendices l'historique de la pièce et des difficultés qu'elle eut à vaincre avant d'arriver à la scène.



---

*Française (1). C'est aussi cette première version, débarrassée des ratures et rectifications exigées par la censure, que nous donnons ci après, et c'est la première fois que ce manuscrit, vraiment princeps, est imprimé.*

*Il offre, avec la version jusqu'alors admise, de notables différences, dont il sera facile de se rendre compte en le rapprochant d'une édition quelconque du Philosophe sans le savoir, conforme au manuscrit autorisé.*

---

(1) Nous copions sur ce même manuscrit l'autorisation du censeur :

**J'**AI lû par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de police *le Philosophe sans le sçavoir*, comédie, & je crois qu'on en peut permettre la représentation.

A Paris, ce 10 Novembre 1765.

Signé : MARIN.

Vu l'approbation :

Ce 13 Novembre 1765.

Permis de représenter :

Signé : DE SARTINE.

---

*Voici d'ailleurs quelques indications sommaires à ce sujet :*

*Acte I<sup>er</sup>.* — Il contient dans le texte primitif, et par conséquent dans notre réimpression, dix-sept scènes au lieu de onze qu'il y avait dans la version jusqu'alors admise.

*Acte II<sup>e</sup>.* — Treize scènes au lieu de douze. Les changements relevés dans ces deux actes consistent surtout en jeux de scène.

*Acte III<sup>e</sup>.* — Il y a ici treize scènes au lieu de neuf. C'est l'acte qui avait subi les modifications les plus importantes, notamment dans ses cinq dernières scènes (de VIII à XII).

*Acte IV<sup>e</sup>.* — Même nombre de scènes dans les deux versions.

*Acte V<sup>e</sup>.* — Quinze scènes au lieu de douze. Les modifications ont surtout porté sur les scènes IV, VI, VII, XII et XV.

*Nous reproduisons ci-après, textuellement, pour la conformité de toutes les pièces qui composent ce volume, les titres de la première édition du Philosophe sans le savoir, bien qu'ils contiennent une grosse inexactitude. La première représentation de la pièce a eu lieu, en effet, le 2 décembre 1765, et non le 2 novembre, date portée sur cette première édi-*

*tion. Cette erreur a été souvent reproduite dans les éditions subséquentes du Philosophe sans le savoir, dont quelques-unes ont même indiqué, comme date de la première représentation, le 29 novembre, qui est celle de la répétition générale devant la censure. Les mémoires du temps confirment d'ailleurs cette date du 2 décembre.*

*« Les comédiens français, dit Bachaumont, « ont donné aujourd'hui (2 décembre) la première représentation du Philosophe sans le savoir, que nous avons déjà annoncé. »*

*Nous relevons aussi, dans le Journal de Collé (décembre 1765), la note suivante, qui est non moins explicite :*

*« Le lundi, 2 décembre, je fus à la première « représentation du Philosophe sans le savoir, « comédie en 5 actes et en prose de M. Se- « daine. »*

*Enfin nous avons, en dernier ressort, contrôlé et relevé cette même date à la Comédie-Française sur les registres journaliers de ses représentations.*

G. D'H.



LE  
**PHILOSOPHE**  
SANS LE SÇAVOIR  
COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée par les comédiens françois ordinaires  
du roi, le 2 novembre 1765.

Par Monsieur **SEDAINE**

*Le prix est de trente sols.*



A PARIS

Chez Claude HÉRISANT, libraire-imprimeur,  
rue Neuve-Notre-Dame, à la Croix-d'Or.

---

M. DCC. 'LXVI.

*Avec Approbation & privilège du Roi.*



LE  
PHILOSOPHE  
SANS LE SÇAVOIR

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée par les comédiens françois ordinaires  
du roi, le 2 novembre 1765.

## ACTEURS

M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK FILS.

M. DESPARVILLE PÈRE, *ancien officier.*

M. DESPARVILLE FILS, *officier de cavalerie.*

MADAME VANDERK.

UNE MARQUISE, *sœur de M. Vanderk père.*

MADemoisELLE SOPHIE VANDERK,  
*fille de M. Vanderk.*

UN PRÉSIDENT, *futur époux de Mademoiselle Vanderk.*

ANTOINE, *homme de confiance de M. Vanderk.*

VICTORINE, *fille d'Antoine.*

UN DOMESTIQUE *de M. Desparville.*

UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk fils.*

LES DOMESTIQUES *de la maison.*

LE DOMESTIQUE *de la marquise.*

La scène est dans une grande ville de France



LE  
PHILOSOPHE  
SANS LE SÇAVOIR  
COMÉDIE

---

ACTE PREMIER

(Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies, un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers & de cartons.)

---

*SCÈNE PREMIÈRE.*

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi ! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, vous essuyant les yeux, & je ne peux pas sçavoir pourquoi vous pleurez ?



VICTORINE.

Bon, mon papa ! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander ? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer ; & je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier de la part de madame.

ANTOINE.

Hé bien ?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour, & qui causoient ensemble. L'un

d'eux a dit : ils ont mis l'épée à la main, nous sommes fortis, & on les a séparés.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. Je ne sçais, m'a dit l'un de ces messieurs, ce font deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, & l'autre dans la marine. Monsieur, l'avez-vous vû ? Oui. Habit bleu, paremens rouges ? Oui. Jeune ? Oui, de vingt à vingt-deux ans. Bien fait ? Ils ont fouri : j'ai rougi, & je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'étoit le fils de Monsieur ?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine ?

VICTORINE.

C'est ce que je me disois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune ?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh bien, mon papa ! après vous, que voulez-vous donc que j'aime le plus ? Comment ! c'est le fils de la maison : feu ma mere l'a nourri ; c'est mon frere de lait, c'est le frere de ma jeune maîtresse, & vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas ; mais foyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah ! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le fouhaite. Mais si vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être, par hasard. Ah ! si j'étois homme, j'irois.

ANTOINE.

Il va rentrer à l'instant. Et comment s'informer dans une grande ville...

## SCÈNE II.

ANTOINE, VICTORINE,  
UN DOMESTIQUE *de M. d'Esparville.*

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR ?

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : **mon** maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monfieur n'est pas ici ; & quand il y feroit, vous prenez bien votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je son homme de confiance, & je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin, & attendez : je vous ferai avertir.

*SCÈNE III.*

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

**M**ONSIEUR n'est donc pas rentré ?

ANTOINE.

Non, il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah ! je voudrais que vous vissiez Mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les diamans, le collier, la rivière de diamans ! Ah ! ils sont beaux ! il y en a un gros comme cela : & Mademoiselle, ah ! comme elle charmante ! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mangé des yeux. On lui a mis du rouge & une mouche ici ; vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche !

VICTORINE.

Madame, m'a dit : va demander à ton pere si Monsieur est revenu, & s'il n'est pas en affaire, & si on peut lui parler. Je vais vous dire, mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condi-

tion sous un autre nom; & je suis sûre que Monsieur y fera trompé.

ANTOINE.

Certainement un pere ne reconnoitra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoitra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà Monsieur. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MONSIEUR VANDERK,  
ANTOINE,  
DEUX HOMMES, *portant de l'argent  
dans des hottes.*

M. VANDERK, *aux porteurs.*

ALLEZ à ma caisse, descendez trois marches,  
& montez-en cinq, au bout du corridor.  
(*Les porteurs sortent.*)

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, restez. Les notaires ne finissent point.  
(*Il pose sa canne, son chapeau; il ouvre un secrétaire.*) Au reste ils ont raison : nous ne voyons que le présent, & ils voient l'avenir.  
Mon fils est-il rentré ?

ANTOINE.

Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh ça, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.



M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un nombre de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraye : surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sçais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

J'y veux recevoir leur santé, & boire à la leur.

ANTOINE.

Ils feront charmés...

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun comme présent de noces. Si tu n'as pas assez avance-le.

ANTOINE.

Bon.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout... Les magasins fermés... que personne n'y entre passé dix heures... Que quelqu'un reste dans les bureaux, & ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non : il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

SED.

2

ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

### SCÈNE V.

LES MÊMES, VICTORINE, *elle entre et parle à son pere à l'oreille.*

OUI. (Elle fort.) ANTOINE, *à sa fille.*

### SCÈNE VI.

M. VANDERK, ANTOINE.

ANTOINE.

MONSIEUR, vous croyez-vous capable d'un grand secret ?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons !

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

M. VANDERK.

Ma fille ?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sçais-tu pourquoi ?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamans, sa robe de nocce : on lui a mis un peu de rouge. Madame & elle pensent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

*SCÈNE VII.*

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE *de*  
*M. Vanderk.*

**M**ONSIEUR, madame la marquise de Vander-  
ville ?

M. VANDERK.

Faites entrer. (*On ouvre les deux battants.*)

*SCÈNE VIII.*

M. VANDERK, ANTOINE, SOPHIE.

SOPHIE, *faisant de grandes révérences.*

MON... Monsieur...

M. VANDERK.

Madame. Avancez un fauteuil. (*Ils s'assoyent. A Antoine.*) Elle n'est pas mal. (*A Sophie.*) Puis-je sçavoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir ?

SOPHIE, *tremblante.*

C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier. (*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah, monsieur ! qu'elle est belle comme cela !

SOPHIE.

Le voici. (*M. Vanderk se lève pour prendre le papier.*) Ah ! monsieur ! pourquoi vous déranger.

M. VANDERK.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah ! rien de mieux. Je vais... (*Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine*

*de ne rien dire.)* Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande ?

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monfieur, je fuis votre très-humble & très-obéiffante fervante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas ?

SOPHIE.

Ah ! mon cher... non... monfieur, vous êtes un fi honnête homme... que... la réputation... la renommée dont.....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS,  
MADAME VANDERK.

SOPHIE.

Ah ! maman ! papa s'est moqué de moi !

M. VANDERK.

Comment ! c'est vous, ma fille ?

SOPHIE.

Ah ! vous m'aviez reconnue.

MADAME VANDERK, à son mari.

Comment la trouvez-vous ?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse; & voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah, mon cher pere!

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son

pere : tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah ! monsieur, vous avez à punir deux coupables. Je suis complice, & voici la main qui a signé.

M. VANDERK, *prenant la main de sa fille et celle de son futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc ? (*Madame Vanderk fait un signe à Sophie.*)

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, *à son mari.*

Votre fille est dans un grand embarras.

M. VANDERK.

Quel est-il ?

LE GENDRE, *à Sophie.*

Je voudrais bien vous deviner... Ah ! c'est de vous laisser ?

SOPHIE.

Oui. (*Le gendre sort.*)



SCÈNE XI.

MONSIEUR & MADAME VANDERK,  
SOPHIE.

MADAME VANDERK.

NOTRE fille se marie demain; elle nous quitte;  
Nelle voudroit vous demander...

M. VANDERK.

Ah! madame!

MADAME VANDERK.

Ma fille!

SOPHIE.

Ma mere! Ah, mon cher pere! je... (*Se disposant à se mettre à genoux, le pere la retient.*)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mere & à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent jusqu'à présent qu'à attirer sur toi & sur ton frere toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des pere et mere est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah! si jamais, je l'oublie...

*SCÈNE XII.*

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE.

**L**E voilà ! le voilà !

MADAME VANDERK.

Qui donc ? qui donc ?

VICTORINE.

Monfieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, & plus vous extrava-  
guez.

VICTORINE.

Madame ?

MADAME VANDERK.

Premièrement, vous entrez ici fans qu'on  
vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t on coutume d'annoncer mon fils ?

SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes **bien** folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

*SCÈNE XIII.*

LES MÊMES, M. VANDERK FILS, *il fait de grandes révérences à sa sœur qu'il ne reconnoît pas.*

SOPHIE.

**A**H! nous allons voir... Ah, mon frere ne me reconnoît pas.

M. VANDERK FILS.

Eh, c'est ma sœur! Oh, elle est charmante.

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mere.

*SCÈNE XIV.*

LES PRÉCÉDENTS, LE GENDRE.

LE GENDRE, *bas à Sophie.*

**M**'EST-IL permis d'approcher ? (*Au père.*)  
Les notaires font arrivés. (*Il veut donner  
la main à Sophie, elle indique sa mère.*)

SOPHIE.

A ma mère !

LE GENDRE, *sentant sa méprise.*

Ah !... (*Le gendre donne la main à la mère, &  
fort.*)

*SCÈNE XV.*

M. VANDERK FILS, SOPHIE,  
VICTORINE.

SOPHIE.

**V**ous me trouvez donc bien ?

M. VANDERK FILS.

Très-bien.

SOPHIE.

Et moi mon frère, je trouve fort mal de ce

qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais quelle heure donc ?

SOPHIE, *lui donnant une montre.*

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. (*En considérant la montre.*) Je crois qu'elle avance. Elle est jolie. (*Il veut la rendre.*)

SOPHIE.

Non, mon frere, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je à chaque fois que j'y regarderai me féliciter de vous sçavoir heureuse.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.*

MADemoiselle, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frere ?

M. VANDERK FILS.

Oui, j'y vais tout à l'heure, je vous suis...  
(*Sophie fort.*)

*SCÈNE XVII.*

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute  
dans un café!

M. VANDERK FILS.

Est-ce que mon père fait cela?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine. (*Il entre dans le salon.*)

VICTORINE, *s'en allant d'un autre côté.*

Ah! que cela m'inquiète!

*Fin du premier Acte.*



## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE,  
LE DOMESTIQUE *de M. d'Esparville.*

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc ?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Et que faisiez-vous là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez ! il faut qu'il y ait plus de trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sçais rien : hé bien, votre maître est-il rentré ?

ANTOINE.

Bon ! on a sroupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre ?

ANTOINE.

Attendez.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE, *voyant entrer*  
*M. Vanderk fils.*

N'EST-CE pas là lui ?

ANTOINE.

Non, non, restez ; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois passé la nuit, si la faim ne m'avoit par réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez. (*Ils sortent.*)



SCÈNE III.

M. VANDERK, FILS, *seul.*

QUELLE fatalité ! je ne voulois pas sortir ; il sembloit que j'avois un pressentiment. N'importe ! Un commerçant... un commerçant... c'est l'état de mon pere au fait, & je ne souffrirai jamais qu'on l'humilie. J'aurai tort tant qu'on voudra, mais... Ah, mon pere ! mon pere ! un jour de noce ! je vois toutes les inquiétudes, toute la douleur, le désespoir de ma mere, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieux ! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour ; reculer... (*Le pere entre & le regarde.*) Non, certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieux. (*Il aperçoit son pere, il reprend un air gai.*)

*SCÈNE IV.*

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE.

HÉ mais, mon fils, quelle pétulance ! quels mouvemens ! que signifie ?

M. VANDERK FILS.

Je déclamois ; je... faisois le héros.

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie ?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse : mais il faudroit quelques précautions ; dites-le moi ; & s'il ne faut pas que je le sçache, je ne le sçaurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père ; je vous le dirois.

M. VANDERK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde : je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela ; mais mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma

ſœur : nous l'avons tous ſigné. Quel nom avez-vous donc pris ? & quel nom m'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK PERE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien ! eſt-ce que celui que je porte ?...

M. VANDERK PERE.

Ce n'eſt qu'un ſurnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Salvières, de Clavières, de..., etc.

M. VANDERK PERE.

Je le ſuis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme ?

M. VANDERK PERE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui ?

M. VANDERK PERE.

Vous doutez de ce que je dis ?

M. VANDERK FILS.

Non, mon pere : mais eſt-il poſſible ?

M. VANDERK PERE.

Il n'eſt pas poſſible que je ſois gentilhomme !

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Eſt-il poſſible, ſuffiez-

vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état ?

M. VANDERK PERE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour vous faire descendre du rang le plus distingué au rang...

M. VANDERK PERE.

Achievez : au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK PERE.

Ecoutez : le compte le plus rigide qu'un pere doive à son fils, est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres : asseyez-vous. (*Le pere s'assied ; le fils prend un siège, et s'assied ensuite.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon pere fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse ; & la voici : Votre mere, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule & unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre mere n'avoit pas douze ans ; il

me traita avec une hauteur... je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes ?

M. VANDERK PERE.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet ?

M. VANDERK PERE.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mere me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie ; je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, & je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon marchand m'associa à son commerce, il m'offrit sa niece & sa fortune. Je lui dis mes engagemens. il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parens de votre mere, il me l'amène avec sa nourrice (c'est cette bonne vieille qui est ici.) Nous nous marions ; le bon Hollandois mourut dans mes bras ; je pris à sa prière & son nom & son commerce : le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé : voici votre sœur bien établie, votre beau-frere remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous ferez digne de moi & de vos aïeux ; j'ai déjà remis

dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avoit fait sortir des mains de vos ancêtres : ils feront à vous ces biens ; & si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer ; mais dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père ! je ne le pense pas ; mais le préjugé est malheureusement si fort...

M. VANDERK PÈRE.

Un préjugé ! un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit vu comme un état...

M. VANDERK PÈRE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre ! Son nom, son feing n'a pas besoin, comme la monnoie d'un souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte, sa personne a tout fait ; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens ; mais...

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une

seule nation qu'il sert ; il les sert toutes, & en est servi : c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai ; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable ?

M. VANDERK PERE

De respectable ! ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance ; ce qui fait la base de ses titres ; la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre seule conduite, mon pere.

M. VANDERK PERE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée ; mais ce négociant anglois, hollandois, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes sur la superficie de la terre autant de fils de soie qui lient ensemble les nations & les ramènent à la paix par la nécessité du commerce ; voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc ? & le militaire ?

M. VANDERK PERE.

Il n'y a peut-être que deux états au-dessus du commerçant (en supposant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils

peuvent dans le rang où le ciel les a placés) :  
Je ne connois que deux états, le magistrat  
qui fait parler les lois & le guerrier qui dé-  
fend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme ?

M. VANDERK PERE.

Oui, mon fils : il est peu de bonnes mai-  
sons à qui vous ne teniez & qui ne tiennent à  
vous.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché ?

M. VANDERK PERE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai  
craint que l'orgueil d'un grand nom ne de-  
vînt le germe de vos vertus : j'ai désiré que  
vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai  
épargné jusqu'à cet instant les réflexions que  
vous venez de faire, réflexions qui dans un  
âge moins avancé se feroient produites avec  
plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...



## SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE,  
LE DOMESTIQUE *de M. d'Esparville.*

M. VANDERK PERE.

QU'EST-CE ?

ANTOINE.

Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est-là : c'est un domestique.

M. VANDERK PERE.

Pourquoi faire attendre ? Pourquoi ne pas faire parler ? Son temps peut être précieux ; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a foupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi ; ma foi, on est las... las... Où diable est-elle à présent ? cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PERE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah, la voilà ! (*Pendant que le pere lit, le domestique baille & le fils rêve.*)

M. VANDERK PERE.

Vous direz à votre maître... Qu'est-il, votre maître ?

LE DOMESTIQUE.

Monfieur d'Esparville.

M. VANDERK PERE.

J'entends; mais quel est son état ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas longtemps que je fuis à lui; mais il a fervi.

M. VANDERK PERE.

Servi ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un ancien officier, un officier distingué même.

M. VANDERK PERE.

Dites à votre maître, dites à M. d'Esparville que demain entre trois ou quatre heures après-midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PERE.

Dites, je vous en prie, que je fuis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je fuis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh ! je fçais, je fçais... La noce de made-

moiselle votre fille, oh ! je sçais, je sçais. - (*II tourne du côté du magasin.*)

ANTOINE.

Eh bien, où allez-vous ? Encore dormir ?

### SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS

M. VANDERK FILS.

**M**ON père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PÈRE.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PÈRE.

C'est de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc ?

M. VANDERK PÈRE.

Votre tante, ma propre sœur ; elle devrait être arrivée ; c'est en vain que je l'ai établie honorablement ; elle est veuve à présent &

fans enfans; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant, elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris; & lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frere profaneroit ses lèvres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentimens de la nature & de la reconnoissance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon pere, à votre place, je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK PERE.

Pourquoi ? Elle est ainsi, mon fils : c'est une foiblesse en elle, c'est de l'honneur malentendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PERE.

Ce silence entroit dans mon systême à votre égard ; elle vit dans le fond du Berri ; elle n'y foutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres ; & l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avois écrit qu'elle épouse un homme de qualité ; encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions !

M. VANDERK PERE.

« Mon cher frere, m'écrit-elle, j'irai; mais  
« ne seroit-il pas mieux, ne seroit-il pas plus  
« convenable que je ne passasse que pour une  
« parente éloignée de votre femme, pour une  
« protectrice de la famille ? » Elle appuie cela  
de tout les mauvais raisonnemens qui... J'en-  
tends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

## SCÈNE VII.

M. VANDERK PERE,  
MADAME VANDERK,  
M. VANDERK FILS, LE GENDRE,  
SOPHIE, VICTORINE.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PERE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PERE.

Restez ici, je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK PERE.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi. (*Victorine prend un flambeau et passe devant.*)

*SCÈNE VIII.*

MADAME VANDERK,  
M. VANDERK FILS, LE GENDRE,  
SOPHIE.

LE GENDRE.

**H** é bien, mon cher frere, vous avez aujourd'hui un petit air féerieux ?

M. VANDERK FILS.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre chere sœur ne fera pas heureuse avec moi ?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle le foit.

SOPHIE, *à sa mere.*

L'appellerai-je ma tante ?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laissez-moi parler.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. VANDERK PÈRE.  
 VICTORINE, LA TANTE,  
 UN LAQUAIS *de la tante en veste, une  
 ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule,  
 portant la queue de sa maîtresse.*

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis, écarter ces flam-  
 beaux; point d'ordre sur les routes, je  
 devrois être ici il y a deux heures : foyez de  
 condition, n'en foyez pas, une duchesse, une  
 financière, c'est égal; des chevaux terribles,  
 mes femmes ont eu des peurs! (*A son laquais.*)  
 Laissez ma robe, vous. Ah! c'est madame Van-  
 derk! (*Madame Vanderk avance, la salue, &  
 met de la hauteur.*)

MADAME VANDERK.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de  
 vous présenter. (*La tante fait une révérence  
 protégeante & n'embrasse pas.*)

LA TANTE, à M. Vanderk père.

Quel est ce monsieur noir, & ce jeune  
 homme?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE, *regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PERE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-pere ?

LA TANTE.

Mais oui, le front : il est sans doute avancé dans le service ?

M. VANDERK PERE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment ?

M. VANDERK PERE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc ?

M. VANDERK PERE.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons : il est fort bien : votre fille l'aime sans doute ?

M. VANDERK PERE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me ferois peu embarrassée de cet amour-là, & j'aurois voulu que mon gendre eût un rang avant de lui donner ma fille.



M. VANDERK PERE.

Il est président.

LA TANTE.

Président ! pourquoi porte-t-il l'épée ?

M. VANDERK PERE.

Qui ? voici mon gendre futur !

LA TANTE.

Cela ! Monsieur est donc de robe ?

LE GENDRE.

Oui, madame, & je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a mieux.

LE GENDRE.

Et qui le font, madame.

LA TANTE, à son frere.

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*Au gendre.*) Je vous fais, monsieur, mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne, un

air, une grâce, une modestie, un sérieux; elle fera dignement madame la présidente. (*Regardant le fils.*) Et ce jeune monsieur?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas... c'est mon neveu! Ah! il est charmant! il est charmant! embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait du grand-père, il m'a saisie, ses yeux, son front, l'air noble: ah, mon frère! ah, monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le présenterai: ah! il est charmant!

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit & un bouillon. Ah! il est charmant: je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE

M. VANDERK FILS.

**M**A chère tante est assez folle.

VICTORINE.

C'est madame votre tante ?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon pere.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train ! elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils font d'une arrogance ! Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là ; elle veut ci, elle entend cela : il semble que tout soit à eux.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la fuivez pas, votre chère tante.

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu ?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Tu ne l'as pas vue ?

VICTORINE.

Que je la voie encore ! Ah ! elle est belle ! des diamans ! à répétition ! il est onze heures sept, huit, neuf, dix minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain ?

M. VANDERK FILS.

Ce que je ferai ?

VICTORINE.

Oui : vous vous lèverez à sept, disons à huit heures ; vous descendrez à dix ; vous donnerez la main à la mariée : on reviendra à deux heures ; on dînera, on jouera ; ensuite votre feu d'artifice : pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS.

Blessé ? Qu'importe !

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Cela vaudrait mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu ferois bien étonnée si je ne faisois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc ?

M. VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition, lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerois exprès.

M. VANDERK FILS.

Hé bien ! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre pour sçavoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh ! non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le sçavoit, on se moqueroit de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous pouvez en être sûr, mais... & vous ?

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule ? & tu me la rendras ?

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Hé mais, sans doute.

M. VANDERK FILS.

Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi... qu'à moi !

## SCÈNE XI.

VICTORINE, *seule.*

QU'À moi, qu'à moi ! que veut-il dire ? Il y a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaieté, son air franc : il révoit... si c'étoit... non...

*SCÈNE XII.*

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE, *à sa fille.*

**O**N vous appelle, on vous sonne depuis une heure. (*Victorine sort.*)

*SCÈNE XIII.*

ANTOINE, *seul.*

**Q**UATRE ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine dans une maison que quarante personnes. Nous verrons demain : ce fera un beau bruit. Je n'oublie rien. Non. (*Il souffle les bougies & ferme les volets.*) Allons nous coucher.

**SCÈNE XIV.**

**ANTOINE,**  
**UN DOMESTIQUE de M. Vanderk.**

**ANTOINE.**

**Q**UOI ?

**LE DOMESTIQUE.**

Monfieur Antoine, Monfieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit efcalier.

**ANTOINE.**

Oui, j'y vais.

**LE DOMESTIQUE.**

Bonfoir, monfieur Antoine.

**ANTOINE.**

Bonfoir, bonfoir.

*Fin du fecond Ade*





## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

M. VANDERK FILS

& SON DOMESTIQUE, *entrent en tâtonnant avec précaution : il fait ouvrir le volet fermé par Antoine pour faire voir qu'il est un peu jour. Il regarde partout. Il doit être en redingote & avoir des bottines.*

### SCÈNE II.

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE,  
*(Il est botté ainsi que son maître.)*

M. VANDERK FILS.

**C**HAMPAGNE, *va ouvrir le volet. Hé bien ! les clés ?*

SON DOMESTIQUE.

*J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière*

la porte ; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

Hé bien !

SON DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Hé pourquoi Antoine a-t-il pris ces clés ?

SON DOMESTIQUE.

Je n'en fçais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre ?

SON DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille ?

M. VANDERK FILS.

Non... & nos chevaux.

SON DOMESTIQUE.

Ils font dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, & n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison ?

SON DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS.

Où ?

SON DOMESTIQUE.

Au troisième.

M. VANDERK FILS.

Au troisième?

SON DOMESTIQUE.

Ah ! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine : mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FILS.

Victorine... Va-t'en.

SON DOMESTIQUE.

Où irai-je ?

M. VANDERK FILS.

Descends dans la cour, écoute, cache les chevaux sous la remise à gauche près du carrosse de ma mère : point de bruit surtout : il ne faut réveiller personne.

### SCÈNE III.

M. VANDERK FILS, *seul.*

**P**OURQUOI Antoine a-t-il pris ces clés ? Que vais-je faire ? C'est de le réveiller. Je lui dirai... Je veux sortir... J'ai des emplettes... J'ai quelques affaires... Frappons. Antoine... Je n'entends rien... Antoine. (*Prêt à frapper il suspend le coup.*) Il va me faire cent questions.

---

Vous partez de bonne heure ? Quelle affaire avez-vous donc ? Vous partez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre, moi. Donnez-moi les clés. (*Il frappe.*) Antoine ?

*SCÈNE IV.*

M. VANDERK FILS,  
ANTOINE, *dans sa chambre.*

ANTOINE.

QUI est là ?

M. VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine ?

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin ?

M. VANDERK FILS

Moi.

ANTOINE.

Ah ! monsieur ! j'y vais.

SCÈNE V.

M. VANDERK FILS, *seul.*

IL se lève... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je fors. Je vais à deux pas : quand j'irois plus loin. Mais vous êtes en bottines ? Mais ce cheval ? mais ce domestique ? Hé bien, je vais à deux lieues d'ici ; mon pere m'a dit de lui faire une commiffion. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples ! Ah ! je ne sçais pas mentir.

SCÈNE VI.

M. VANDERK FILS,  
ANTOINE, *son col à la main.*

ANTOINE.

COMMENT, monsieur, c'est vous ?

M. VANDERK FILS.

Oui, donne-moi vite les clés de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clés ?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clés ? mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en refouvenois pas. Mais à propos, monsieur votre pere les a.

M. VANDERK FILS.

Mon pere ! & pourquoi les a-t-il ?

ANTOINE.

Demandez-lui ; je n'en fais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous fortiez de bonne heure ?

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clés.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique : ce mariage... Il a appréhendé l'embarras des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier : enfin, que fais-je ?

M. VANDERK FILS.

Hé bien ? mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit service :

entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon pere : il aura mis les clés sur quelque table, sur quelque chaise ; apporteles-moi. Prends garde de le réveiller, je ferois au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil fût troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous ?

M. VANDERK FILS.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE, *le doigt en l'air.*

J'y vais : ne forcez pas, ne forcez pas.

M. VANDERK FILS.

Je n'ai pas de clés ; où veux-tu que j'aie ?

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

M. VANDERK FILS, *seul.*

**J**E n'ai pas de clés. J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions ; Antoine est un bon homme... Il se fera bien imaginé... Ah ! mon pere, mon pere !... il dort... Il ne

Çait pas... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui frappe mes yeux m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps ; cela fait une peine qui... Ah ! le voilà. Ciel ! c'est mon pere !

*SCÈNE VIII.*

M. VANDERK PERE, *en robe de chambre.*

M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

AH ! mon pere, ah ! que je suis fâché ! c'est la faute d'Antoine : je le lui avois dit ; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PERE.

Non, je l'étois.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez ! & sans doute que...

M. VANDERK PERE.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon pere, je vous demande pardon ; je vous fouhaite bien le bonjour. Comment avez-vous passé la nuit ? Votre fanté ?...



M. VANDERK PERE.

Vous sortez de bonne heure?

M. VANDERK FILS.

Oui : je voulois...

M. VANDERK PERE.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'est pour moi, c'est le mien & celui de mon domestique.

M. VANDERK PERE.

Et où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice; je voulois faire le tour des remparts : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PERE.

Dès hier vous aviez dit qu'on tint vos chevaux prêts. Victorine l'a sçu de quelqu'un, d'un homme de l'écurie, & vous aviez l'idée de fortir.

M. VANDERK FILS.

Non, pas absolument.

M. VANDERK PERE.

Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse ?

M. VANDERK PERE.

C'est moi qui vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Je vous assure, mon pere...

M. VANDERK PERE.

Mon fils, jusqu'à cet instant, je n'ai connu en vous ni détours, ni mensonge : si ce que vous me dites est vrai, répétez-le moi, & je vous croirai... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un pere peut soupçonner, mais ne doit jamais sçavoir; quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un & l'autre : voici les clés, fortiez... (*Le fils tend la main & les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvoit intéresser votre repos & le mien, & celui de votre mere ?

M. VANDERK FILS.

Ah ! mon pere !

M. VANDERK PERE.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah ! bien plutôt !...

M. VANDERK PERE.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez-vous ? Ah ! mon pere ! vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté ; vous étiez jeune, vous vous êtes battu ; vous le feriez encore. Ah ! que je suis malheureux !

SED.

je fens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais... Quelle leçon!... vous pouvez m'en croire : si la fatalité...

M. VANDERK PERE.

Infulté... battu... le malheur de ma vie! mon fils, causons ensemble & ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un ferment... Promettez-moi que quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PERE.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK PERE.

Ou non?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelque altercation, une dispute avec un officier de cavalerie : nous sommes fortis, on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PERE, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah ! mon fils !

M. VANDERK FILS.

Mon pere, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK PERE, *avec fermeté.*

Je suis bien loin de vous détourner de ce que vous avez à faire. (*Douloureusement.*) Vous êtes militaire, & quand on a pris un engagement vis-à-vis du public, on doit le tenir quoi qu'il en coûte à la raison & même à la nature.

M. VANDERK FILS.

Je n'ai pas besoin d'exhortation.

M. VANDERK PERE.

Je le crois; & puis-je sçavoir de vous un détail plus étendu de votre querelle & de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé?

M. VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

M. VANDERK PERE.

Vous fait-elle du chagrin?

M. VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, & surtout de vous.

M. VANDERK PERE.

Enfin vous avez eu dispute.

M. VANDERK FILS.

L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; je jouais une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit

avec chaleur : il racontoit je ne sçais quoi de son pere, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : oui... tous ces négociants, tous ces commerçants, sont des fripons, sont des misérables. Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes fortis ; on nous a séparés.

M. VANDERK PERE.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah ! je sçais, mon pere, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet officier pouvoit être dans un instant d'humeur; ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde on ne dit personne; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit : & voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit, parce que j'étois présent.

M. VANDERK PERE.

Vous le désirez : vous connoît-il ?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connois pas.

M. VANDERK PERE.

Et vous cherchez querelle ! Je n'ai rien à vous prescrire.

M. VANDERK FILS.

Mon pere, foyez tranquille.

M. VANDERK PERE.

Ah ! mon fils ! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez votre pere ? je pense si souvent que j'ai un fils !

M. VANDERK FILS.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK PERE.

Eh ! dans quelle incertitude, dans quelle peine jettiez-vous aujourd'hui votre mere & moi !

M. VANDERK FILS.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK PERE.

Comment ?

M. VANDERK FILS.

J'avois laissé sur ma table une lettre adressée à vous ; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK PERE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

M. VANDERK FILS.

Non ; mais elle devoit reporter quelque chose sur ma table, & elle l'auroit vue.

M. VANDERK PERE.

Et quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois.

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PERE.

Remontez à votre appartement ; apportez-moi cette lettre, je vais écrire pour votre sûreté, si le ciel vous conserve. Ah ! peut-on l'implorer pour un meurtre, & peut-être pour deux?...

M. VANDERK FILS.

Que je suis malheureux.

M. VANDERK PERE.

Passez dans la chambre de votre mere... dites-lui... Non, il vaut mieux qu'il y ait quelques heures de plus qu'elle ne vous ait vu. Ah ! ciel ! (*M. Vanderk fils sort.*)

**SCÈNE IX.**

M. VANDERK PÈRE, *seul.*

**I**NFORTUNÉ ! comme on doit peu compter sur le bonheur présent : je me suis couché le plus heureux des pères, & me voilà... (*Il se met à son secrétaire & il écrit.*) Antoine... je ne puis avoir trop de confiance... (*Antoine entre.*) Ah ! pourvu que je le revoie ! (*Il écrit.*) Si son sang couloit pour son roi ou pour sa patrie, mais...

**SCÈNE X.**

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

**Q**UE voulez-vous ?

M. VANDERK PÈRE.

Ce que je veux ! Ah ! qu'il vive.

ANTOINE.

Monfieur.

M. VANDERK PÈRE.

Je ne t'ai pas entendu entrer.



ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK PERE.

Antoine, je connois ta discrétion, ton affection pour moi & pour mon fils; il fort pour se battre.

ANTOINE.

Se battre ! Contre qui ? Je vais...

M. VANDERK PERE.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK PERE.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK PERE.

Tais-toi, il est encore ici; le voici; laissez-nous. (*Antoine sort.*)

*SCÈNE XI.*

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS, *une lettre à la main.*

**J**E vais vous la lire !

M. VANDERK PÈRE.

Non, donnez. Et quelle est votre marche ?  
le lieu ? l'instant ?

M. VANDERK FILS.

Je n'ai voulu fortir d'aussi bonne heure que  
pour ne pas manquer à ma parole. J'ai redouté  
l'embarras d'aujourd'hui & de me trouver en-  
gagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah,  
comme j'aurais voulu retarder d'un jour !

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien ?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, nous nous  
rencontrerons derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE.

Et d'ici à trois heures, ne pouviez-vous  
rester ?

M. VANDERK FILS.

Oh ! mon père, imaginez...

M. VANDERK PÈRE.

Vous avez raison, je n'y pensais pas. Tenez,

voici des lettres pour Calais & pour l'Angleterre. Vous avez des relais ; puissiez-vous en avoir besoin.

M. VANDERK FILS.

Mon pere !

M. VANDERK PERE.

Ah, mon fils !... on commence à remuer dans la maison, adieu.

M. VANDERK FILS.

Adieu, mon pere, embrassez pour moi...  
*(Son pere le repousse avec tendresse & ne l'embrasse pas. Le fils fait quelques pas pour sortir ; il se retourne & tend les bras à son pere qui lui fait signe de partir. M. Vanderk fils sort.)*

## SCÈNE XII.

M. VANDERK PERE, *seul.*

AH ! mon fils, fouler aux pieds la raison, la nature & les lois ! Préjugé funeste ! abus cruel du point d'honneur ! tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares : tu ne pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine & pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, & sa patrie &

sa famille pour rien. Et vous, lois sages, mais insuffisantes, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur; vous avez ennobli l'échafaud; votre sévérité n'a servi qu'à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie & le supplice. Ah ! mon fils !

*SCÈNE XIII.*

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Vous l'avez laissé partir ?

M. VANDERK PÈRE.

Que rien ne transpire ici !

ANTOINE.

Il est déjà jour chez madame, & s'il alloit monter chez elle !...

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti... Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

*Fin du troisième A Æe.*



## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, *seule.*

**J**E le cherche partout : qu'est-il devenu ? Cela me passe. Il ne fera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah ! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre ! Je l'ai vu toute la nuit qui me disoit : Qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi ! Il est parti de bien bonne heure, & à cheval : mais si c'étoit cette dispute, & s'il étoit vrai qu'il fût allé... Ah ! j'ai un pressentiment : mais que risqué-je d'en parler ! j'en vais parler à Monsieur. Je parierois que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir ; il avoit une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

*SCÈNE II.*

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet. Madame la marquise dit : Mon neveu est-il habillé? qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne l'ai-je pas vû? Pourquoi ne vient-il pas?

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils?

VICTORINE.

Oui, monsieur, je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne sçais s'il est parti, ou s'il n'est pas parti; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti.

VICTORINE.

Vous sçavez donc, monsieur, qu'il est dehors?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, je le sçais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE, *fait un pas & revient.*

Avez-vous vû, monsieur, hier, un domestique qui vouloit parler à vous ou à monsieur votre fils?

SED.

7

M. VANDERK PERE.

Un domestique? c'étoit à moi : j'ai donné ma parole à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sçait où il est.

M. VANDERK PERE.

Voyez donc où est votre pere.

VICTORINE.

J'y cours.

### SCÈNE III.

M. VANDERK PERE, *seul.*

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyois devant moi toutes les misères humaines... Je m'y tenois préparé. La mort même... Mais ceci... Eh ! que dire?... Ah ! ciel !...

*SCÈNE IV.*

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE.

M. VANDERK PÈRE, *ayant repris  
un air serein.*

**H**É bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer  
au plaisir de vous revoir ?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère ; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagements, & qu'un frère...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PÈRE.

Quoi ! vous auroit-on manqué en quelque chose ?



LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK PERE.

Qui ?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK PERE.

Mon fils ! Eh, quand peut-il vous avoir débouligée ?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK PERE.

A l'instant.

LA TANTE.

Oui, mon frere, à l'instant : il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, & qu'il forte.

M. VANDERK PERE.

Il est forti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable ! votre sang-froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif ; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK PERE.

Je compte vous la donner s'il le faut.

LA TANTE.

Vous ? Au reste je le veux bien, vous me fe-

rez honneur. Oh ! ça, mon frere, parlons raison : il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être forti. Il y a près mon château, ou plutôt près du vôtre, & je vous en rends grâces, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1574; mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK PERE.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK PERE.

Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle; cela vous étonne ?

M. VANDERK PERE.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, & que le lambel...

M. VANDERK PERE.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui ?

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK PERE.

Hé bien ! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable ! Nous avons dans la province la plus riche héritière ; c'est une Cramont-Ballière de la Tour d'Agon ; vous sçavez ce que c'est : elle est même parente de votre femme ; votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paroîtrez pas, vous, je le propose, je le marie, il ira à l'armée, & moi je reste avec la femme, avec ma niece, & j'éleve es enfants.

M. VANDERK PERE.

Eh, ma sœur !

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frere.

M. VANDERK PERE.

Entrons dans le salon, sans doute on nous attend.

*SCÈNE V.*

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

M. VANDERK PERE, à Antoine,  
*qui entre.*

ANTOINE, reste ici !

LA TANTE, *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je fois venue ici. Vous, mon frere, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur ; le commerce rétrécit l'âme, mon frere. Ce cher enfant ! ce cher enfant ! mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

*SCÈNE VI.*

ANTOINE, *seul.*

OUI, ma résolution est prise : comment !  
peut-être un misérable, un drôle...

*SCÈNE VII.*

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

QU'EST-CE que tu demandes ?

VICTORINE.

J'entends...

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cel , toujours sur mes talons : c'est bien étonnant : la curiosité, la curiosité, Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Hé mais, je venois vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en : écoute ; fais sage, & vis toujours honnêtement, & tu ne pourras manquer.

VICTORINE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

*SCÈNE VIII.*

LES PRÉCÉDENTS,  
M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

**S**ORTEZ, Victorine, laissez-nous, & fermez la porte.

*SCÈNE IX.*

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE.

**A**VEZ-VOUS dit au chirurgien de ne pas s'éloigner ?

ANTOINE,

Non.

M. VANDERK PERE.

Non !

ANTOINE.

Non, non...

M. VANDERK PERE.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi ? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK PERE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable fût-ce un capitaine de vaisseau de roi, c'est ce qu'on voudra ; mais il ne se battra pas, vous dis-je : ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassins ; il lui a cherché querelle : il croit le tuer : il ne le tuera pas.

M. VANDERK PERE.

Antoine !

ANTOINE.

Non, monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... je sçais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai, ou il me tuera ; s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi ; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK PERE.

Antoine, ce que vous dites est inutile, & jamais...

ANTOINE.

Vos pistolets, vos pistolets ; vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a longtemps. Qu'importe ? morbleu ! en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, & des armes.

M. VANDERK PERE.

Hé mais, Antoine ?

ANTOINE.

Monfieur ! ah, mon cher maître ! un jeune homme d'une si belle espérance ; ma fille me l'avoit dit, & l'embarras d'aujourd'hui, & la noce, & tout ce monde : à l'instant même... les clés du magasin ! je les emportoais. (*Il remet les clés à M. Vanderk.*) Ah, j'en deviendrai fou ! ah, dieux !

M. VANDERK PERE.

Il me brise le cœur : écoutez-moi ; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monfieur.

M. VANDERK PERE.

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous ne l'aimez ?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela, vous en mourrez.



M. VANDERK PERE.

Non.

ANTOINE.

Ah, ciel !

M. VANDERK PERE.

Antoine, vous manquez de raison, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monfieur.

M. VANDERK PERE.

Écoutez-moi, vous dis-je, rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, & je ne pourrois plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je fois insensible? N'est-ce pas mon fils? n'est-ce pas lui l'avenir, le bonheur de ma vieilleffe? Et ma femme... Ah! quel chagrin! sa santé foible; mais c'est sans remède; le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

M. VANDERK PERE.

L'accommoder! Et si mon fils eût héfîté, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'ave-

nir ? Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter ; il lui faudroit dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points ; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort !

M. VANDERK PERE.

Une étourderie !

ANTOINE.

Une étourderie !

M. VANDERK PERE.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions, Antoine.

ANTOINE.

Monfieur !

M. VANDERK PERE.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monfieur.

M. VANDERK PERE.

Ne paffez mes ordres en aucune manière, fongez qu'il y va de l'honneur de mon fils & du mien : c'est vous dire tout. Je ne peux me confier qu'à vous, & je me fie à votre âge, à votre expérience, & je peux dire à votre

SED.

8

amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer derrière les petits remparts : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu ; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez : ne foyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer son adverfaire, montrez-vous alors ; il fera agité, il fera égaré, verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention ; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son adverfaire, s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... cruel honneur !... Mais, Antoine, si le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils ; je suis pere, & je crains mes premiers mouvements : je suis pere, & cette fête, cette noce... ma femme... la santé... moi-même... alors tu accourras ; mais comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, aie-la pour moi, je t'en supplie ; tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, & tu te rendras ici, dedans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux feront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Voici quelqu'un : eh ! c'est sa mère !

*SCÈNE X.*

M. VANDERK PÈRE,  
MADAME VANDERK, ANTOINE.

MADAME VANDERK.

AH ! mon cher ami, tout le monde est prêt :  
voici vos gants, Antoine. Hé, comme te  
voilà fait ? Tu aurois bien dû te mettre en  
noir, te faire beau le jour du mariage de ma  
fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... Je vais en affaire.  
Oui, oui... madame.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous  
ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

N'oubliez rien.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine?

ANTOINE.

Madame.

MADAME VANDERK.

Ah! si tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde pas.

ANTOINE.

Oui, madame.

M. VANDERK PERE.

Allez, Antoine, allez. (*Antoine & M. Vanderk se regardent. Antoine sort.*)

### SCÈNE XI.

M. VANDERK PERE,  
MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK PERE.

Tout ceci l'occupe & le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah! mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans je ne me suis si bien por-

tée... Ma fille.. mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête! la bonne robe est sage comme les lois! Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, & votre sœur a raison; vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sçais en quel endroit; au reste, vous le sçavez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : & lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé, & qu'il étoit monté à cheval.

M. VANDERK PERE, *lui prenant la main affectueusement.*

Laissez-moi respirer, & permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous; la plus grande félicité est peu stable, si peu... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

*SCÈNE XII.*

LES MÊMES, SOPHIE, LE GENDRE  
LA TANTE, *dans le fond.*

M. VANDERK PERE.

**A**LLONS, belle jeuneffe ! Madame, nous avons été ainfi. Puiffiez-vous, mes enfans, voir un pareil jour (*A part*) & plus beau que celui-ci !

*Fin du quatrième A&e.*



## ACTE CINQUIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, *je retournant vers la coulisse  
d'où elle sort.*

MONSIEUR Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine! Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout; je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, & jamais... Eh? quoi!... hein?... Antoine, Antoine! Hé bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyois si gaie, grand Dieu! comme elle est triste! Mais lui, ne pas se trouver au mariage de sa sœur; & d'un autre côté... aussi mon père, avec ses raisons : « Sois sage, fois sage, & tu ne pourras manquer... » Où est-il allé? Je...



SCÈNE II.

M. DESPARVILLE, PÈRE,  
VICTORINE.

M. DESPARVILLE PÈRE.

**M** ADEMOISELLE, puis-je entrer ?

VICTORINE.

Monfieur, vous êtes fans doute de la noce.  
Entrez dans le falon.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Je n'en fuis pas, mademoifelle, je n'en fuis  
pas.

VICTORINE.

Ah! monfieur, fi vous n'en êtes pas, pour  
quelle raifon ?...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE.

Lequel ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux né-  
gociants de ce nom-là? C'est celui qui demeure  
ici.

VICTORINE.

Ah! monfieur, quel embarras! je vous assure

que je ne sçais comment Monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci : & même on feroit à table, si on n'attendoit pas quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne sçavoit donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il ne sçavoit pas, il ne sçavoit pas : c'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc. Si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'est-ce que je dirai ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Dites que c'est quelqu'un qui voudroit lui parler, que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... quelqu'un!... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il le sçait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparville; que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah ! je sçais, un homme qui avoit un visage... qui avoit un air... Hier au soir, j'y vais, j'y vais.

*SCÈNE III.*M. DESPARVILLE PÈRE, *seul.*

QUE de raisons ; parbleu ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'est fait exprès. Oui, c'est fait exprès pour moi : enfin ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants ! Je ne veux plus m'embarasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. Mais mon pere, mon pere... mais mon fils va te promener, j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah ! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

**SCÈNE IV.**

M. VANDERK PÈRE,  
M. DESPARVILLE PÈRE.

M. DESPARVILLE PÈRE.

**M**ONSIEUR, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sçais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille ? Vous êtes à l'instant en compagnie : mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK PÈRE.

Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, & il est trois heures feize minutes. Monsieur, affeyez-vous.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Non, parlons debout, j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai depuis quelque temps besoin d'argent, & encore plus depuis hier pour la circonstance la plus pressante, & que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre ; mais elle fera payée quand ? Je n'en sçais rien : ils ont des ufages, des ufances,

des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères, des juifs, des Arabes, pardonnez-moi le terme, oui, des Arabes. Ils m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le paiement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas ?

M. VANDERK PERE.

Puis-je la voir ?

M. DESPARVILLE PERE.

La voilà... (*Pendant que M. Vanderk lit.*)  
Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sçais qu'il y a des droits. Faut-il le quart ? faut-il... J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK PERE, *sonne.*

Monseigneur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE PERE.

A l'instant ?

M. VANDERK PERE.

Oui, monseigneur.

M. DESPARVILLE PERE.

A l'instant ! prenez, prenez, monseigneur. Ah ! quel service vous me rendez ! Prenez, prenez, monseigneur.

M. VANDERK PERE.

(*Le domestique entre.*) Allez à ma caisse, ap-

portez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLE PERE.

Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'acompte... le...

M. VANDERK PERE.

Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce; & je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription : elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE PERE.

Monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté : vous ne sçavez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK PERE.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE PERE.

Ah! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux ! Vous n'avez qu'une fille, vous ?

M. VANDERK PERE.

J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE PERE.

Un fils ! mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille ; mais le

mien, le mien est dans le service; à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre.

M. VANDERK PERE.

A se battre !

M. DESPARVILLE PERE.

Oui, monsieur, à se battre... Un autre jeune homme dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne sçais pourquoi, je ne sçais comment; il ne le sçait pas lui-même.

M. VANDERK PERE.

Que je vous plains ! & qu'il est à craindre...

M. DESPARVILLE PERE.

A craindre ! je ne crains rien : mon fils est brave, il tient de moi, & adroit, adroit : à vingt pas il couperoit une balle en deux sur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfui, c'est le diable : c'est un duel, vous entendez bien, vous entendez bien : je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK PERE.

Monsieur, je suis flatté de votre... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que... (*Un second coup.*)

M. DESPARVILLE PERE.

Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troisième coup. M. Vanderk*

*pere tombe sur un siège.)* Vous ne vous trouvez pas indisposé ?

M. VANDERK PERE.

Ah ! monsieur, tous les peres ne sont pas malheureux. (*Le domestique entre avec les deux mille quatre cents livres.*) Voilà votre femme ! partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE PERE.

Ah ! monsieur, que je vous suis obligé. (*Il fait quelques pas & revient.*) Monsieur, au service que vous me rendez, pourriez-vous en ajouter un second ? Auriez-vous de l'or ? C'est que je vais donner à mon fils ?...

M. VANDERK PERE.

Oui, monsieur.

M. DESPARVILLE PERE.

Avant que j'aie pu rassembler quelques louis, je peux perdre un temps infini.

M. VANDERK PERE, *au domestique.*

Retirez les deux sacs de douze cents livres ; voici, monsieur, quatre rouleaux de vingt-cinq louis chacun ; ils sont cachetés & comptés exactement.

M. DESPARVILLE PERE.

Ah ! monsieur ! que vous m'obligez.

M. VANDERK PERE.

Partez, monsieur ; permettez-moi de ne pas vous reconduire.



M. DESPARVILLE PÈRE.

Restez, restez, monsieur, je vous en prie, vous avez affaire ! Ah ! le brave homme ! ah ! l'honnête homme ! Monsieur, mon sang est à vous ; restez, restez, restez, je vous en supplie.

### SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, *seul.*

**M**ON fils est mort... je l'ai vû là... & je ne l'ai pas embrassé... Que de peine sa naissance me préparoit ! Que de chagrin sa mère...

### SCÈNE VI.

M. VANDERK, PÈRE, *des musiciens, des crocheteurs, chargés de basses, de contrebasses.*

L'UN DES MUSICIENS.

**M**ONSIEUR, est-ce ici ?

M. VANDERK PÈRE.

Que voulez-vous ? Ah ! ciel ! (*Il les regarde en frémissant & se renverse dans son fauteuil.*)

LE MUSICIEN.

C'est qu'on nous a dit de mettre ici nos instruments, & nous allons...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTOINE *entre, les pousse, & les chasse avec fureur.*

HÉ mettez votre musique à tous les diables ! Est-ce que la maison n'est pas assez grande ?

LE MUSICIEN.

Nous allons, nous allons... (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE.

HÉ bien !

ANTOINE.

Ah ! mon maître ! tous deux ; j'étois très-loin, mais j'ai vû, j'ai vû... Ah ! monsieur

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils !

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord; il est tombé le premier. Après cela, monsieur. Ah! mon cher maître! Les chevaux se sont séparés... je suis accouru... je... je...

M. VANDERK PERE.

Voyez si mes chevaux sont mis; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort! j'ai vu fauter son chapeau : mort!

### SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORINE.

VICTORINE.

**M**ORT! Eh! qui donc? qui donc?

M. VANDERK PERE.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Oui, qu'est-ce que tu demandes? fors d'ici, tout à l'heure.

M. VANDERK PÈRE.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

*SCÈNE X.*

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE,  
ANTOINE, *dans l'appartement.*

M. VANDERK PÈRE.

QUE voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire fervir, & j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie ?

VICTORINE.

On va fervir.

M. VANDERK PÈRE.

Tâchez de parler à Madame en particulier; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de fortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter: mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence; je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort ! Hé, qui donc ? Monsieur votre fils ?

M. VANDERK PERE.

Victorine !

VICTORINE.

J'y vais, monsieur ; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PERE.

Non, restez, je vous l'ordonne ; vos pleurs vous trahiroient ; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant M. Vanderk fils.*

Ah ! monsieur !

M. VANDERK PERE.

Mon fils !

### SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. VANDERK FILS.

M. DESPARVILLE PERE,

M. DESPARVILLE FILS.

M. VANDERK FILS.

**M**on pere !

M. VANDERK PERE.

Mon fils !... je t'embrasse... je te revois fans doute honnête homme ?

M. DESPARVILLE PERE.

Oui, morbeau! il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs Desparville.

M. VANDERK PERE.

Messieurs.

M. DESPARVILLE PERE.

Monfieur, je vous présente mon fils... N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui justement qui étoit fon adverfaire ?

M. VANDERK PERE.

Comment ! est-il poffible que cette affaire...

M. DESPARVILLE PERE.

Bien, bien, morbleu ! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS.

Mon pere, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire ?

M. DESPARVILLE FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE FILS.

Le récit feroit trop court si vous le faifiez, monfieur ; & à présent votre honneur est le mien. (*A Vanderk pere.*) Il me paroît, monfieur, que vous étiez auffi instruit que mon pere l'étoit. Mais voici ce que vous ne fçaviez

pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui : j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit : je tire en l'air; il l'a fait. Écoutez, m'a-t-il dit en me ferrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon pere, en parlant des négociants. Je vous ai insulté : j'ai senti que j'avois tort; je vous en fais excuse. N'êtes-vous pas content? éloignez-vous, & recommençons. Je ne peux, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi : je me suis précipité de mon cheval; il en a fait autant, & nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon pere, lui à qui pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah! monsieur.

M. DESPARVILLE PERE.

Hé! vous le sçaviez, morbleu! & je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais en pareille occasion, à votre place, j'aurois envoyé le baron Desparville à tous les diables.

**SCÈNE XII.**

LES MÊMES, VICTORINE.

M. VANDERK PÈRE.

AH! messieurs qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie.

VICTORINE *Je saisit du chapeau du fils.*

Ah ciel! ciel! ah monsieur!

M. VANDERK FILS.

Quoi donc, Victorine?

VICTORINE.

Votre chapeau est percé d'une balle.

M. DESPARVILLE FILS.

D'une balle? ah, mon ami... (*Ils s'embrassent.*)

M. VANDERK PÈRE.

Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici : cela troubleroit la fête. (*A M. Desparville fils.*) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ami ou le plus grand ennemi de mon fils, & vous n'avez pas la liberté du choix.



M. DESPARVILLE FILS, *baise la main de  
M. Vanderk pere.*

Ah ! monfieur !

M. DESPARVILLE PERE.

Bien, bien, mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à M. Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi : Ah ! cruel !

M. VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je fuis aise de te revoir, ma chère Victorine.

M. VANDERK PERE.

Victorine, taifez-vous.

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME VANDERK,  
SOPHIE, LE GENDRE.

MADAME VANDERK.

AH ! te voilà, mon fils ! (*A M. Vanderk pere.*) Mon cher ami, peut-on faire servir ? Il est tard.

M. VANDERK PERE.

Ces messieurs veulent bien rester. (*A MM. Desparville.*) Voici, messieurs, ma femme,

---

mon gendre & ma fille que je vous présente.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA TANTE.

LA TANTE.

O N dit que mon neveu est arrivé. Eh ! te voilà, mon cher enfant !

M. VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé, c'est le vieux baron Desparville.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Hé, c'est vous, madame la marquise ? Je vous croyais en Berry.

LA TANTE.

Que faites-vous ici ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

SED.

IO

M. VANDERK PERE.

Monfieur, monfieur, paflons dans le falon, vous y renouerez connoiffance. Ah ! meffieurs ! ah ! mes enfans ! je fuis dans l'ivrefle de la plus grande joie. (*A fa femme.*) Madame, voilà mon fils. (*Il embraffe fon fils, le fils embraffe fa mere.*)

## SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

**L**E carrosse est avancé, monfieur, &... Ah ! Ciel !... ah ! dieux ! ah ! monfieur ! (*Victorine court à fon pere, lui met la main sur la bouche & l'embraffe.*)

M. VANDERK PERE.

Hé bien ! hé bien, Antoine ! hé mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer, il faut le faire enfermer.

M. VANDERK PERE.

Paix, Antoine, voyez à nous faire fervir.

M. VANDERK FILS, *en fouriant*  
*à M. d'Esperville fils.*

Il est fou ! il est fou ! (*Ils sortent.*)

ANTOINE.

Je ne sçais si c'est un rêve. Ah ! quel bonheur ! il falloit que je fusse aveugle... Ah ! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure ?

*FIN.*





LA

# Gageure imprevue

COMEDIE



# LA GAGEURE IMPREVUE

COMEDIE

EN PROSE ET EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris, par les  
Comédiens françois ordinaires du roi,  
le vendredi 27 Mai 1768

Par Monsieur SEDAINE

*Le prix est de trente sols brochée*



A PARIS

Chez Claude HERRISSANT, imprimeur-libraire  
Ruë Neuve-Notre-Dame, à la Croix-d'Or.

---

M. DCC. LXVIII  
*Avec Approbation & Permission.*



Personnages.	Acteurs.
M <sup>me</sup> DE CLAINVILLE.	M <sup>me</sup> PRÉVILLE.
M. DE CLAINVILLE.	M. PRÉVILLE.
M. DÉTIEULETTE.	M. BELLECOUR.
M <sup>lle</sup> ADÉLAÏDE.	M <sup>lle</sup> DOLIGNY.
GOTTE.	M <sup>me</sup> BELLECOUR.
DUBOIS, <i>concierge.</i>	M. BOURET.
LA FLEUR, <i>domestique.</i>	M. AUGÉ.
LA GOUVERNANTE <i>de Mlle Adélaïde.</i>	M <sup>lle</sup> DURAND.

La scène est au château du Marquis.



## AVERTISSEMENT

---

**L**A seule scène théâtrale de ce petit ouvrage est tirée d'une des nouvelles de Scarron, intitulée : La Précaution inutile, & je l'avoue, toutes les autres scènes de ma comédie n'ont servi que d'enveloppe à celle où la marquise propose & gagne la gageure. Dans Scarron, la duchesse (car c'en est une), a joué & joue plus gros jeu; mais les romanciers font ce qu'ils veulent.

Dans la nouvelle suivante, intitulée : Les Hypocrites, Molière a, je crois, trouvé une des belles scènes de son Tartufe; celle où ce scélérat se jette aux genoux d'Orgon pour le prier de pardonner à son fils; celle où il s'avoue un misérable souillé d'ordures, etc. Mais l'auteur l'a si bien fondue dans son drame, elle y est si naturellement amenée, qu'on croirait aisément qu'il n'y avoit pas besoin du roman pour l'imaginer.

*Cette remarque a fait naître mes regrets sur ce que Molière ne s'est pas servi de la scène que j'ai mise en œuvre; il auroit dû cueillir cette fleur, elle étoit sur sa route & le Théâtre-François auroit un ouvrage de plus.*



Si j'ai marqué l'air, le ton & le jeu des personnages avec une forte d'affectation, c'est pour les acteurs de société qui n'ont pas vu représenter cette pièce, & même pour quelques comédiens de province s'ils la jugent digne de les occuper.





# LA GAGEURE

IMPREVUE

COMEDIE

---

*SCÈNE PREMIÈRE.*

GOTTE, *seule.*

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, & nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles, dont nous ne devinons pas la cause : mais au moins si cela fâche, cela désennuie... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Mais pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne.

C'est peut-être que plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se défennuyer. Vivent les fots, pour s'amuser de tout ! Ah ! la voilà qui quitte enfin son balcon.

## SCÈNE II.

GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE.

**M**ADAME a-t-elle vu passer bien du monde ?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, de pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée de tristesse... La pluie est encore augmentée.

GOTTE.

Je ne sçais si madame s'ennuie : mais je vous assure que moi... de ce temps-là on est tout je ne sçais comment.

LA MARQUISE.

Il m'est venue l'idée la plus folle... S'il étoit passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurois fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'est point de cavalier qui n'en eût été

bien aise. Mais, madame, monfieur le marquis n'aura pas lieu d'être fatisfait de fa chaffe ?

LA MARQUISE.

Je n'en fuis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au foir, vous lui avez confeillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mouroit d'envie, & j'attendois des vifites. La comteffe de Wordacle...

GOTTE.

Quoi ! cette dame fi laide ?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Vous pourriez même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine : je ne hais perfonne. Donnez-moi ce livre. (*Elle prend le livre.*) Ah ! de la morale : je ne lirai pas. Si mon clavecin... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin ; mais vous ne songez à rien. S'il étoit accordé j'en toucherois.

GOTTE.

Il l'est, madame, le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en jouerai ce foir : cela amufera M. de

Clainville... Je vais broder... Non, approchez une table, je veux écrire. Ah! dieux!

GOTTE *approche une table.*

La voilà.

LA MARQUISE *regarde les plumes et les jette.*

Ah! pas une seule plume en état d'écrire.

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Pensez-vous que je ne les vois pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... Non, je vais m'y remettre, laissez. (*La marquise va se remettre à la fenêtre.*)

GOTTE.

Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale! il faut que je lise cela, pour sçavoir ce que c'est que la morale. (*Elle lit.*) Essai sur l'homme. Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela. (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte, Gotte.

GOTTE.

Madame.

LA MARQUISE.

Sonne quelqu'un. Cela fera plaifant... Ah! c'est un peu... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est pour risquer cette plaifanterie.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, GOTTE,  
UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE, *au domestique.*

**A**LLEZ vite à la petite porte du parc. Vous verrez passer un officier qui a un furtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame que vous venez de saluer vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Oui; courez vite.





*SCÈNE IV.*

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

**M**ADAME la comtesse de Wordacle?  
LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue ?

LA MARQUISE.

Oui : cela fera très-singulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui.

GOTTE.

Connoissez-vous cet officier ?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

S'il vous connoît ?

LA MARQUISE.

En ce cas, le domestique n'avoit pas le sens commun ; il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous pensé ?...

LA MARQUISE.

J'ai pensé à tout : je ne dînerai pas seule.

En fait de compagnie à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame ?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est ? Faites fermer les fenêtres. (*Gotte sonne.*)

## SCÈNE V.

GOTTE, LA MARQUISE,  
LAFLEUR.

*(La marquise tire son miroir de poche : elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, et si son rouge est bien. Lafleur, après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant :)*

LAFLEUR.

JE l'ai vû,

GOTTE.

Ah ! madame ! voilà bien de quoi vous défennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de M. le marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

GOTTE.

Parle, parle : conte donc.

LAFLEUR.

Madame... (*A Gotte.*) Babillarde !

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LAFLEUR.

Madame, parlant par révérence...

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR.

Sauf votre respect, madame...

LA MARQUISE.

Que ces gens-là font bêtes avec leur respect & leurs révérences. Ensuite ?

LAFLEUR.

J'allois, madame, au bout du corridor, lorsque par la petite fenêtre, qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vû, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquise...

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à présent. Hé bien ! qu'avez-vous vû ?

LAFLEUR.

J'ai vû derrière la croisée du grand cabinet de M. le marquis, j'ai vû remuer un rideau, ensuite une petite main, une main droite ou

une main gauche : oui, c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiselle de feize à dix-huit ans : je n'assurerois pas qu'elle a dix-huit ans, mais elle en a bien feize.

LA MARQUISE.

Et... Êtes-vous sûr de ce que vous dites ?

LAFLEUR.

Ah, madame, voudrois-je...

LA MARQUISE.

C'est, sans doute, quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à personne ?

LAFLEUR.

Hors à mademoiselle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

## SCÈNE VI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

**J**E ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous; je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser... que...

LA MARQUISE.

Ha, ha, vous allez pleurer; je n'aime pas ces petites simagrées; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre; cela se passera.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

**M**ONSIEUR Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari ?

DUBOIS.

Une jeune personne qui est dans l'appartement de monsieur !

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir ; mais je vous prie de songer que ce feroit me manquer de respect ; & je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet de chambre à M. le marquis, il n'a jamais eu fujet de penser que je pouvois manquer de respect ; & lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... Il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder la question ; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de M. de Clainville ?

DUBOIS.

Ah, madame ! vous pouvez me perdre ; & si monsieur sçait que je vous l'ai dit... peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE.

Eh bien ! ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. M. de Clainville sçaura que je vous ai interrogé sur ce que je sçavois, & que vous n'avez osé ni me mentir, ni me défobéir.

DUBOIS.

Ah, madame ! quel tort tout cela pourroit me faire !

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde : & j'aurai assez de pouvoir sur son esprit.....

DUBOIS.

Ah ! madame ! vous pouvez tout ; & si vous interrogez monsieur, je suis sûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

*SCÈNE VIII.*

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

**V**ous ne devez avoir aucun fujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin, monsieur me dit : Dubois, prends ce papier, & exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier ?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore. Le voici.

LA MARQUISE.

Lisez.

DUBOIS.

C'est de la main de M. le marquis. « Ce jeudi, 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, à cinq heures un quart du soir, Dubois dira à sa femme de s'habiller, & de mettre une robe. A six heures & demie, il partira de chez lui avec sa femme, sous le prétexte d'aller promener. A sept heures et demie, il se trouvera à la petite porte du parc. A huit heures sonnées, il confiera à sa femme qu'ils sont là l'un



& l'autre pour m'attendre. A huit heures & demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail : donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien ?

DUBOIS.

Monfieur est arrivé à dix heures paffées. Ma femme mouroit de froid : c'est qu'il étoit furvenu un accident à la voiture. Monfieur étoit dans fa diligence, il en a fait defcendre deux femmes, l'une jeune, & l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduifez-les dans mon appartement par votre efcalier. Monfieur est rentré. Il n'a dit à la plus jeune que deux mots ; & il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Hé ! où ont-elles paffé la nuit ?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dreffé un lit.

LA MARQUISE.

Et monfieur n'a pas eu plus d'attention pour elles ?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame ; il est revenu ce matin avant d'aller à la chaffe ; il a fait demander la permiffion d'entrer ; il a fait beaucoup d'honnêteté, beaucoup d'amitié à la jeune perfonne, beaucoup, beaucoup...

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles font ces femmes ?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres; mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah, madame !

LA MARQUISE.

Oui, priez-les; dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS.

Mais si...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis, n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

**SCÈNE IX.****LA MARQUISE, seule.**

**C**ECI me paroît singulier... Non, je ne peux croire... Ah ! les hommes font bien trompeurs... Au reste, je vais voir.

**SCÈNE X.****LA MARQUISE, GOTTE.****LA MARQUISE.**

**J**E vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez sçavoir & ne sçavoir pas. (*A part.*) Je suis à présent fâchée de mon étourderie, & de mon officier ! Sitôt qu'il paroîtra...

**GOTTE.****Qui, Madame ?****LA MARQUISE.**

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un instant, & vous reviendrez.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, DUBOIS,  
MADEMOISELLE ADÉLAÏDE,  
SA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

**M**ADemoiselle, je suis très-fâchée de troubler votre solitude : mais il faut que M. le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que...

LA MARQUISE.

Cette femme est à vous ?

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Oui, madame, c'est ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée. Permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, à *Dubois*.

Avancez un siège, et sortez. (*Dubois avance un siège : la marquise montre un siège plus loin.*) Asseyez-vous, la bonne, asseyez-vous. Mademoiselle, toute l'honnêteté qui paroît en vous doit ne point faire hésiter M. le marquis de vous présenter chez moi.

MADemoiselle AdÉLAÏDE.

J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché ; j'aurois été la première à lui demander cette grâce, si je n'apprenois à l'instant que j'avois l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne le sçaviez pas ?

MADemoiselle AdÉLAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

MADemoiselle AdÉLAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire. Monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il longtemps qu'il a l'honneur de vous connoître ?

MADemoiselle AdÉLAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent & pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante.*  
Comment se nomme mademoiselle?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adélaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom ?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Non !... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de M. le marquis en vous amenant chez lui, & en vous dérochant à tous les yeux ?

MADemoiselle Adélaïde, *d'un ton un peu sec.*

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame ; & je respectois trop M. le marquis, pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

MADemoiselle Adélaïde.

Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

MADemoiselle Adélaïde, *se levant.*  
Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiselle, je désire que M. le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurois de vous connoître.

MADemoisELLE ADÉLAÏDE.

Je le désire aussi.

LA MARQUISE.

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux, ni pour vous ni pour moi; mais convenez que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentiments que vous inspirez, pour n'être pas mal interprété.

MADemoisELLE ADÉLAÏDE.

J'en conviens, madame; & pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de M. de Clainville à mon égard. Il y a quelques mois...

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

MADemoisELLE ADÉLAÏDE, *s'asseyoit ainsi que la marquise et la gouvernante.*

Il y a quelques mois que M. de Clainville vint à mon couvent; il étoit accompagné d'un gentilhomme de ses amis : il me le présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paroître à la grille; je l'accordai. Il y vint... je l'ai vu... quelquefois... souvent même; & lundi passé, M. le marquis revint me voir; il me

dit de me disputer à fortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'étoit hier) il est revenu un peu tard ; car la retraite étoit sonnée. Il m'a fait fortir, non sans quelque chagrin ; j'étois dans ce couvent dès l'enfance ; & il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire ; & s'il étoit possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce seroit près de vous que je me réfugierois.

*SCÈNE XII.*

LES PRÉCÉDENTS, GOTTE.

GOTTE.

**I**L se nomme M. Déteulette.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.

M. Déteulette.

LA GOUVERNANTE.

M. Déteulette !

LA MARQUISE.

Dans mon cabinet ?

GOTTE.

Non, il est là.



LA MARQUISE, à *Gotte*.

Faites-le entrer ici... dans un moment.  
(*A mademoiselle Adélaïde.*) Mademoiselle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive longtemps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper : je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

MADemoiselle AdÉLAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE, à *Gotte*.

Faites entrer Dubois. Ah!...

### SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS.

LA MARQUISE.

DUBOIS, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à M. le marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que...

MADemoiselle AdÉLAÏDE.

Madame... (*La marquise reconduit jusqu'à*

*la deuxième porte. Gotte est restée; elle voit entrer M. Détieulette.)*

GOTTE.

Il n'a pas mauvaise mine; elle peut le faire rester à dîner.

SCÈNE XIV.

M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici ?

LAFLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainville ? On m'a dit la comtesse de Wordacle.

LAFLEUR.

Madame a ordonné de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle ?

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LAFLEUR.

Je n'en sçais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où est le marquis ?

LAFLEUR.

On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE.

N'est-il pas à Montfort ? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce soir ?

LAFLEUR.

Oui, madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle : je n'y conçois rien.

LAFLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service ?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laissé derrière; son cheval n'a pu me suivre : mais voilà un singulier hazard ; & tu ne ne sçavois pas le motif ?...

LAFLEUR.

Non, monsieur; mais ne dites pas... Ah ! voilà madame.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.  
GOTTE.

LA MARQUISE.

Q UOI ! monsieur le baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur... Ah ! monsieur... Ah ! que j'ai de pardons à vous demander : je vous ai pris pour un des parents de mon mari, & je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois lui faire des reproches, & ce sont des excuses que je vous dois... Ah ! monsieur... ah ! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée !

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Que d'excuses j'ai à vous faire !

M. DÉTIEULETTE.

Je rends grâce à votre méprise ; elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse.

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur, on ne peut être plus confuse

que je le fais. Mais, Gotte, mais voyez comme monsieur ressemble au baron.

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement : même taille, même air de tête...

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS,  
UN MAITRE D'HOTEL.

LE MAITRE D'HOTEL.

MADAME est servie.

LA MARQUISE.

Monsieur, restez ; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître...

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.*

Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne fais, madame la comtesse, si je dois accepter l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous devez, monsieur, me donner le temps d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez, sans doute, m'accorder. (*M. Détéulette donne la main; ils passent dans la salle à manger.*)

## SCÈNE XVII.

GOTTE, seule.

AH! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité.

## SCÈNE XVIII.

GOTTE, LAFLEUR.

(Gotte lève un couffin de berger, tire de dessous une manchette, qu'elle brode. Lafleur paroît ; elle est prête à la cacher ; & voyant que c'est Lafleur, elle se remet à broder. Lafleur a une serviette à la main, comme un domestique qui sert à table.)

LAFLEUR.

**E**NFIN on peut causer.

GOTTE.

Ah ! te voilà ! Je pensois à toi. Tu ne fers pas à table ?

LAFLEUR.

Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes ?

GOTTE.

Et si madame te demande ?

LAFLEUR.

Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté, j'aurois écouté. (Il tire le fil de Gotte.)

GOTTE.

Finis donc.

LAFLEUR.

C'est que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes : je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien singulier avec tes niaiseries.

LAFLEUR.

Quoi donc !

GOTTE.

Madame, sur votre respect. Madame révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor. (*Pendant ce couplet Lafleur rit.*)

LAFLEUR.

Ha, ha !

GOTTE.

Hé! de quoi ris-tu ?

LAFLEUR.

Comment ! tu es la dupe de cela, toi ?

GOTTE.

Quoi ! la dupe ?

LAFLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame.

GOTTE.

Sans doute.

LAFLEUR.

Et que je fais le nigaud.



GOTTE.

Comment ?

LAFLEUR.

Je le fais exprès !

GOTTE.

Tu le fais exprès ?

LAFLEUR.

Tu ne sçais donc pas comme les maîtres font aises quand nous leur donnons occasion de dire : Ah ! que ces gens-là font bêtes ! Ah, quelle ineptie ! Ah ! quelle fotte espèce ! Ils devroient bien manger de l'herbe, & mille autres propos. C'est comme s'ils se disoient à eux-mêmes : Ah ! que j'ai d'esprit ! Ah ! quelle pénétration ! Ah, comme je suis bien au-dessus de tout ça ! Hé ! pourquoi leur épargner ce plaisir-là ? Moi, je le leur donne toujours, & tant qu'ils veulent ; & je m'en trouve bien. Qu'est-ce que cela coûte ?

GOTTE.

Je ne te croyois ni si fin, ni si adroit.

LAFLEUR.

J'ai déjà fait cinq conditions ; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon sens qu'eux. Depuis ce temps-là j'ai fait tout le contraire, & cela me réussit ; car j'ai déjà devant moi une assez bonne petite somme,

que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse, qui veut bien... (*Il veut l'embrasser.*)

GOTTE.

Mais finis donc; tu m'impatientes.

LAFLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié, que pour faire fortune, il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune est faite.

LAFLEUR.

Ah! je ferai fortune.

GOTTE.

Mais, tu as lu; est-ce que tu fais lire?

LAFLEUR.

Oui; quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne sçavois ni lire ni écrire. Cela fait bien, on se méfie moins de nous; & pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions, avec cela l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais, finis donc, finis donc, finis donc: tu m'as fait casser mon fil. Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront. (*Elle les jette par terre, Lafleur les ramasse.*)

LAFLEUR.

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah ! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi ?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit ?

LAFLEUR.

Oui, vraiment.

GOTTE.

Vraiment, mais ne t'y fies pas. Madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service, je l'ai bien observée : c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, & la jette dans des étourderies ; étourderies pour toute autre, témoin celle-ci ; mais je ne sçais pas comme elle fait. Ce qui me défoleroit moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas fotte ; hé bien ! elle me devine une heure avant que je parle. Pour M. le marquis, qui se croit le plus sçavant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame ; & il jureroit ses grands dieux qu'elle ne pense, n'agit, & ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne

pas, déploie tous les trésors de ton bel esprit ;  
& près de madame tu ne feras jamais qu'un  
fot, entends-tu.

LAFLEUR.

Et avec cet esprit-là elle n'a jamais eu la  
moindre petite affaire de cœur ? là quelque...

GOTTE.

Jamais.

LAFLEUR.

Jamais. On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah ! comme cela par saillie. C'est elle bien  
plutôt qui seroit jalouse ; pour lui, il a tort,  
car c'est presque la seule femme de laquelle je  
jurerois, & de moi, s'entend.

LAFLEUR.

Ah ! sûrement. Mais cela doit te faire une  
assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah ! madame est fort généreuse.

LAFLEUR.

Imagine donc ce qu'elle seroit, s'il y avoit  
quelque amourette en campagne. Avec les  
maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni  
plaisir, ni profit. Ah ! que je voudrois être à  
la place de Dubois.

GOTTE.

Pourquoi ?

LAFLEUR.

Pourquoi ? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, n'est-ce rien ? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris ; il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles , le valet de chambre fera les emplettes ; c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah ! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux ; tu attiferas le feu ; madame se piquera, prendra de l'humeur, & se vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger ?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR.

Bon ! qu'est-ce que cela fait ? Il y a sept ans dis-tu, que tu es à son service. Il faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maître.

GOTTE.

Il ne faudroit pas s'y jouer avec madame ; elle me jetteroit là comme une épingle.

LAFLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion. M. Détéulette est aimable.

GOTTE.

Monsieur ?...

LAFLEUR.

M. Détieulette; cet officier.

GOTTE.

Est-ce que tu le connois ?

LAFLEUR.

Oui; il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître : il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étois !

LAFLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez M. de Clainville ?

LAFLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville ? Ah ! la bonne chose ! C'est bien fait, avec ses détours, j'en suis bien aise : sa finesse a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR.

Pourquoi donc ?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuoit de l'appeler madame la comtesse. C'est que sous le nom

de la comtesse de Wordacle... Quoi ! on a déjà dîné !

LAFLEUR.

Comme le temps passe vite !

GOTTE, *cache les manchettes.*

Ciel, voilà madame !

### SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE,  
GOTTE, LAFLEUR.

LA MARQUISE *lance un regard sévère sur Lafleur et sur Gotte.*

OUI, monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre confiance dans le même projet a l'air si simple & si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerois, madame, à vous le céder.

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment ; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement ; cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup d'œil en devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates ; & la modestie avec laquelle nous nous énonçons donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah ! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville !

LA MARQUISE.

Le marquis de Clainville ! vous connoissez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Oui, madame. (*Ici Gotte écoute avec attention.*)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas ?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame. C'est un homme qui doit avoir à présent... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans, de moyenne



taille, fort bien prise; beau joueur, bon chasseur, grand parieur, sçavant, se piquant de l'être, même dans les détails; connoissant tous les arts, tous les talents, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la ferrurerie, depuis l'astrologie jusqu'à la médecine; d'ailleurs, excellent officier, d'un esprit droit, & d'un commerce sûr. (*Ici Gotte sourit.*)

LA MARQUISE.

La ferrurerie ! ah ! vous le connoissez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sçais pas s'il a des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et M. de Clainville vous disoit...

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connoissez aussi, madame ?

LA MARQUISE.

Beaucoup; & il vous disoit...

M. DÉTIEULETTE.

On m'avoit dit qu'il étoit veuf, & qu'il alloit se remarier.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignoit beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme...

M. DÉTIEULETTE.

Avait la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu ?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avoit une maladie... d'esprit... des absences... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie ! (*Gotte, pendant ces couplets, rit, & enfin éclate. La marquise se retourne, & dit à Gotte :*) Qu'est-ce que c'est donc ?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin, nous n'avons pas besoin de vos gémissements. (*A M. Détieulette.*) Enfin, que vous disoit M. de Clainville sur le chapitre des femmes ?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disoit étoit fort simple, & avoit l'air assez réfléchi. Les femmes, disoit M. de Clainville : vous m'y forcez, madame ; je n'oserois jamais...

LA MARQUISE.

Dites, monsieur.

SED.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disoit-il, n'ont d'empire que sur les âmes foibles ; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement ; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute, & cet esprit est souvent peu de chose ; il éblouit sous le coloris des grâces, il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux... Madame, c'est M. de Clainville, qui parle, ce n'est pas moi ; je suis si loin de penser...

LA MARQUISE.

Continuez, monsieur. Elles aiment mieux...

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue que par la droiture & la simplicité ; secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous. Elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe, & la haine de l'autre. Défendez-vous, ajoutoit-il... Madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier

coup d'œil ; ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, & ne le ferai jamais.

LA MARQUISE.

Et M. de Clainville vous disoit cela ?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, & à tous les officiers qu'avoient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus il entroit dans des détails...

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute messieurs, que vous applaudissez ; car lorsqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre...

M. DÉTIEULETTE.

Je me taisois, madame ; mais si j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu sur lui, pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement.....

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire ; et la nuit...

**SCÈNE XX.**

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE,  
GOTTE.

GOTTE.

**M**ADAME, voici M. le marquis... non, M. le comte, qui revient de la chasse.

LA MARQUISE *joue l'embarras.*

Quoi ! déjà ?... O ciel ! Monsieur... je ne sçais... je fuis...

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque chose paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la cause...

LA MARQUISE.

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être ; mais il est si délicat sur de certaines choses, & la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Hé bien, madame ?

LA MARQUISE.

Il va, sans doute, venir me dire des nouvelles de sa chasse, & il ne restera pas longtemps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire ?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet ?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE.

Vous n'y ferez pas longtemps. Sitôt qu'il fera forti de mon appartement, vous ferez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer ; vous pourrez de là entendre notre conversation. Je ferai même charmée que vous nous écoutiez.

## SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les âmes foibles. Je suis piquée au vif... oui... oui... il peut avoir tenu de ces discours-là... Je le reconnois. Lui... lui, qui par l'idée qu'il a de son propre mérite, auroit été l'homme le plus aisé... Ah !

que je ferois charmée si je pouvois me venger... m'en venger, là, à l'instant; & prouver... Mais comment pourrois-je m'y prendre?... Si je lui faisois raconter à lui-même, ou plutôt en lui faisant croire... non... il faut que cela intéresse particulièrement mon officier... je veux qu'il en soit en quelque sorte... Si, par quelque gageure (*ici, elle fixe la porte & la clef en rêvant.*) M. de Clainville... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non... Il feroit pourtant plaisant... Mais que risqué-je... (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il feroit bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée, en mettant la clef dans sa poche; elle s'assied.*) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *rêveuse.*

Donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Hé! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

## SCÈNE XXII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,  
GOTTE.

LA MARQUISE, *sur sa chaise longue,  
& faisant des nœuds.*

**H**É bien, monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit. Votre chasse a sans doute été heureuse?

LE MARQUIS.

Ah! madame, des tours perfides. Nous débuisquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin, nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons; il me foutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc la fole pleine, les côtés gros, les pincés rondes, & le talon large; il me foutient que c'est une biche brehaigne : cerf dix cors s'il en fût.

LA MARQUISE.

Je suis toujours étonnée, monsieur, de la



prodigieuse quantité de mots, de termes que seulement la chasse sçait employer. Les femmes croient sçavoir la langue françoise; & nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'art, de sciences, de talents, & de ces arts que vous appelez...

LE MARQUIS.

Mécaniques.

LA MARQUISE.

Mécaniques ! eh bien ! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu instruit les sçait tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE.

Quoi ! de ces arts mécaniques ?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me suis donné une éducation si singulière ! & sans avoir un empire à réformer, Pierre-le-Grand n'est pas entré plus que moi dans de plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences, aux talents; mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms; j'aurois jouté contre un dictionnaire. (*Pendant ce commencement de scène, M. de Clainville peut défaire ses gants, & les donner, ainsi que son couteau de chasse, à un domestique.*)

LA MARQUISE.

Je ne jouterois donc pas contre vous ; car, moi, à l'instant, je regardois cette porte, & je me disois : chaque petit morceau de fer qui fert à la construire, a certainement son nom ; &, hors la ferrure, je n'aurois pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS.

Hé bien ! moi, madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE.

Tous ? cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierois.

LA MARQUISE.

Ah ! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez ?

GOTTE, à part.

Notre prisonnier a bien affaire de tout cela.

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit ; aussi bien depuis quelques jours ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressez-vous à vos amis ?

LA MARQUISE.

Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un si foible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, & j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis ?

LA MARQUISE.

Vingt louis.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure.

LE MARQUIS.

Soit, je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci ?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me ressouviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons, Dubois... (*A Gotte.*) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. (*A la marquise.*) Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition & d'une force de profondeur de jugement... Il est vrai, madame, que ce talent divin, accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur ! songez que je suis votre femme, & un compliment n'est rien quand il est déplacé. Revenons à notre gageure, vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous assure.

*SCÈNE XXIII.*

LE MARQUIS, LA MARQUISE,  
DUBOIS, GOTTE.

LA MARQUISE.

**V**oici Dubois; nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé, & nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui ?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela; notre gageure, notre gageure.

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume, & de l'encre, mets-toi à cette table, & écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne font pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons : commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails-là vont vous paraître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites bien brillants; je les trouverai d'or si j'en obtiens ce que je désire. Je suis cependant si bonne que je veux vous aider à me faire perdre; vous n'oublierez sans doute pas la ferrure, & les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne sont pas des clous; on appelle cela des vis, ferrées par des écrous : mettez la ferrure, les vis, les écrous...

DUBOIS, *écrivant.*

Écrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rofette, les fiches...

LA MARQUISE.

Ah ! quelle vivacité, monsieur. Ah ! vous m'effrayez.

DUBOIS.

Les fiches...

LE MARQUIS.

Attendez, madame, tout n'est pas dit.

LA MARQUISE.

Ah ! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu.

SED.

15

LE MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisure, tiges, équerre, verrous, gâches...

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur, monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'hésite pas, madame, je n'hésite pas, vous le voyez : un instant, un instant.

DUBOIS.

Gâches...

LA MARQUISE.

Mais voyez comme en deux mots, monsieur !

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Équerre, verrous gâches.

DUBOIS.

C'est mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monsieur, dix louis.

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Ah, vous voulez parier !

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis ?

LE MARQUIS.

Je ne ferois pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée ; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baiffe pavillon. Je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Équerre... gâches, verrous, ferrure.

LA MARQUISE.

Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurois dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Hé bien, monsieur, avez-vous tout dit ?

LE MARQUIS.

Oui... oui, madame, à ce que je crois, équerre, ferrure.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup d'œil avec laquelle vous faisissez...

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame.



LA MARQUISE.

Cela ne devrait pas me surprendre. Enfin, il ne reste plus rien...

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame.

LA MARQUISE.

De vous payer ? Ah, monsieur ! vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je ferai plus honnête & je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier & cachez-le ; voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame ? cela est inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez. J'ai l'attention si paresseuse ; les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, & elle est passée cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire ; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh ! je vous crois. J'espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir, & examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée ; & la voici : je me suis ennuyée, mais très ennuyée ; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée, j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique, l'ennui jetoit un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder sur le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier, qui pressoit fort sa monture ; il m'a saluée : il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comtesse de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Une idée : Je ne voulois pas qu'il sçût que je suis femme de M. de Clainville (*en élevant la voix*), de M. de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?...

LA MARQUISE.

Je vous le dirai : il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très bien ; il est de ces hommes dont la physiono-

mie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur; il n'a laissé échappé aucune occasion de me prouver que je lui avois plu, il a même osé me le dire; & soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisoit... Enfin, que vous dirai-je? excusez ma sincérité, mais je connois l'empire que j'ai sur votre âme, dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive vous êtes arrivé, & je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré; je vous ai proposé ce pari assez indiscretement; je ne supposois pas que vous l'accepteriez, & j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté... (*Le marquis par degrés prend un air sérieux, froid et sec.*)

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais... monsieur... je m'aperçois... Le cert que vous avez couru vous a-t-il mené loin?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paroissez avoir quelque chagrin.

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point. Mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah, ciel.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, & j'en suis mortifiée. Je... je... je souhaiterois être seule. (*Dubois & Gotte se retirent d'un air embarrassé dans le fond du théâtre. Gotte a l'air plus effrayé.*)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je désirerois...

LE MARQUIS.

Et moi je désire entrer dans ce cabinet, & voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE.

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement...

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame? Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez m'en la revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'est pas question de plaifanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaifante point : je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, & je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef!

LA MARQUISE.

Et si je ne l'ai pas ?

LE MARQUIS.

Il est un moyen d'entrer, c'est de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monsieur, point de violence : ce que vous projetez vous fera aussi facile, lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous emporter à des extrémités,

qui font indignes de vous & de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah ! morbleu ! madame, c'en est trop !

LA MARQUISE.

Arrêtez, monsieur ; dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef ; vous ne doutez pas qu'elle ne soit en fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur & un emportement que je n'attendois pas ; mais il n'est plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, & vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié ; mais je vois, & trop tard, que je ne devois pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (*Elle prend le papier, rompt le cachet, & le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, & lit d'un air indécis, distrait & confus.*) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef ; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, justifiez vos soupçons, & accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah ! madame !

LA MARQUISE.

Quoi ! vous hésitez, monsieur ! que n'entrez-vous dans ce cabinet ; je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, madame ! c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non : ce que je vous ai dit est, sans doute vrai.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, que je suis coupable.

LA MARQUISE.

Hé ! non, monsieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je n'y ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté !

LA MARQUISE.

Ce n'est point par bonté, c'est par raifon.

LE MARQUIS.

Ah ! madame ! qui s'en feroit méfié. (*En regardant le papier.*) Oui... oui. O ciel ! avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à demander cette clef, cette maudite clef. (*Il lit.*) Oui ; oui, voilà bien la ferrure, les vis, les écrous. Diable de clef ! maudite clef ! Mais Dubois, ne l'ai-je pas dit ?

DUBOIS.

Non, monsieur ; j'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté ; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous ; voici la dernière de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, & je les paye du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnerez, madame ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur.

LE MARQUIS, *revenant sur ses pas.*

Mais admirez combien j'étois simple, avec l'esprit que je vous connois, d'aller penser... d'aller croire... Ah ! je suis... je suis... je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette.

LA MARQUISE *le conduit des yeux & met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez si monsieur ne revient pas.



**SCÈNE XXIV.**

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE,  
GOTTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.*

**S**ORTEZ, sortez. Hé bien ! monsieur, sortez.  
M. DÉTIEULETTE.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Hé bien ! monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari ? & si j'étois plus jolie & plus spirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que feroit-ce si j'avois fait jouer tous les mouvements du dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde ; si j'avois employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée ? Vous ne vous doutez pas, vous n'a-

vez pas d'idée de l'empire d'une femme qui a sçu mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait : je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne voulois. Je suis convaincue que le désir de montrer de l'esprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur, en présence d'un étranger, que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une forte de ridicule sur mon mari, sur M. de Clainville ; car vous sçavez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le sçavois avant.

LA MARQUISE.

Quoi ! monsieur, vous sçaviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avois l'honneur d'être chez madame de Clainville : un de vos domestiques me l'avoit dit.

SED.

16

LA MARQUISE.

Comment ! monsieur, j'étois votre dupé !

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame ; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah ! comme cela me confond ! Et cette femme qui a des absences, qui oublie son nom ? Quoi ! monsieur, vous me persifliez !

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah ! comme cela me confond, & me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse. (*Elle se promène avec dépit.*) Ah ! ciel ! J'espère, monsieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à M. de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. Gotte, faites passer monsieur par votre escalier. Adieu, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous souhaite un bon voyage.

SCÈNE XXV.

LA MARQUISE, *seule.*

**C**OMMENT ! il le sçavoit ! Ah ! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien ; cela est affreux devant un étranger, qui peut aller raconter partout... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

**A**H ! madame ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines ; vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

GOTTE.

Et si monsieur étoit entré ?

LA MARQUISE.

Hé bien !

GOTTE.

Et s'il avoit vu ce monsieur ?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurois demandé si, lorsqu'il tient dans son appartement deux femmes qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah ! c'est vrai ; je n'y pensois pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur, & de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait ? C'est un si bon garçon. Il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas cela : je le crois bête & malin. Je n'aime point les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé avec son bel esprit ; il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. Madame, j'entends la voix de monsieur.

SCÈNE XXVII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,  
M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

A H! ciel!

LE MARQUIS, à *M. Détieulette*.

Madame? Madame excusera. Vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. Voici, madame, M. Détieulette que je vous présente, bon gentilhomme, brave officier, & qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis : j'ai voulu les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis! Ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame : je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter; au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en ressouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame ? point du tout : vous badinez. Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait, mais je vous contera cela : c'est un tour aussi bien joué... il est charmant, il est délicieux : vous jugerez de l'esprit de madame & de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités... Elle les aura, elle les aura, foyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout sujet de le fouhaïter.

LA MARQUISE.

Monfieur...

LE MARQUIS.

Madame, retenez monfieur ici un instant. Ah ! mon ami, quelle fatisfaction je me prépare ! je reviens, je reviens à l'instant.

*SCÈNE XXVIII.*

M. DÉTIEULETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

**H**é bien, monsieur, tout ne fert-il pas à augmenter ma confusion ? M. de Clainville vous a donc rencontré ?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame, je me suis fait présenter chez lui ; il fortoit, il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendois, c'est chez M. de Clainville que j'avois affaire. Jugez de ma surprise lorsqu'avec un air de mystère on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc : ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Hé ! que veut dire M. de Clainville, en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié ?

M. DÉTIEULETTE.

C'est à lui, madame, à vous expliquer cette



énigme; & il me paroît qu'il n'a point dessein de vous faire attendre; le voici. Ciel! c'est mademoiselle de Clainville.

### SCÈNE XXIX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,  
M. DÉTIEULETTE,  
MADEMOISELLE ADÉLAÏDE,  
SA GOUVERNANTE,  
GOTTE.

LE MARQUIS.

OUI, la voilà. Est-il rien de plus aimable! Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. Madame, vous ne sçaviez pas avoir mademoiselle dans votre château; elle y est depuis hier. Je suis rentré trop tard, & je suis aujourd'hui sorti trop matin pour vous la présenter. Elle nous appartient de très près: c'est la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier, mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit sçu que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher: mon père étoit si dur, & dans la famille... je vous expliquerai cela. Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE.

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

MADemoiselle AdÉLAÏDE.

Et moi, madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir !

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, & je la donne à monsieur : je dis je la donne, c'est un vrai présent ; & il ne l'auroit pas, si je connoissois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi ! madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu ?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, & avant trois jours. Je cours demain à Paris ; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité ?

MADemoiselle AdÉLAÏDE.

Monsieur, je ne connoissois pas toute la mienne ; et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je espérer...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, & j'en suis enchantée. Le

ciel ne m'a point accordé d'enfant; & de cet instant-ci je crois avoir une fille & un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

MADEMOISELLE ADÉLAÏDE, *en donnant sa main.*

C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*A la marquise.*) Ma nièce est charmante !

LA MARQUISE.

Je suis bien trompée, si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit; & je suis sûre que, sans détours, sans finesse, elle n'en fera usage que pour se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison, & faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiselle avoit besoin d'un modèle, je suis assuré, madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse; on en est toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et surtout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur de Clainville ! ah ! comme j'ai eu tort !

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Passons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, & dit :*

Ah ! si cette aventure pouvoit la guérir de ses finesses ! Que de femmes ! que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage !

*FIN.*



## APPROBATION

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *la Gageure imprévue*, comédie, & je crois qu'on en peut permettre l'impression.

A Paris, ce 10 Janvier 1769 <sup>1</sup>.

MARIN.

1. *Sic*, bien que la pièce porte la date de 1768.  
(Édition de la Bibliothèque nationale.)

# Le Déserteur

DRAME

MESLÉ DE MUSIQUE

SED.

17



# LE DÉSERTEUR

DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE  
MESLÉE DE MUSIQUE

Par Monsieur SEDAINE

LA MUSIQUE PAR M\*\*\*

Représenté pour la première fois, par les Comédiens  
italiens ordinaires du roi,  
le 6 Mars 1769



A PARIS

Chez la Veuve DUCHESNE,  
Rue St-Jacques.

---

M. DCC. LXIX.



## ACTEURS

LOUISE, *amante d'Alexis.*

ALEXIS, *soldat de Milice.*

JEAN-LOUIS, *pere de Louise.*

LA TANTE *d'Alexis.*

BERTRAND, *coufin d'Alexis.*

JEANNETTE, *jeune païfanne.*

MONTAUCIEL, *dragon.*

COURCHEMIN, *brigadier de maréchauffée.*

LE CONCIERGE.

GARDES.

*Des Soldats & le Peuple.*

La Scène est proche d'un Village situé à quelques lieues des Frontières de la Flandre, près desquelles est campée l'Armée Française.



LE  
DÉSERTEUR

DRAME

---

ACTE PREMIER

---

Le Théâtre représente un lieu champêtre, dont l'horizon est terminé par une montagne, un hameau dans le lointain, un orme sur le devant de la Scène, & sur un des côtés, au pied est un tertre de gazon sur lequel peuvent s'asseoir deux ou trois personnes.

*SCÈNE PREMIÈRE.*

LOUISE.

ARIETTE.

**P**EU-ON affliger ce qu'on aime ?  
Pourquoi chercher  
A le fâcher ?

Peut-on affliger ce qu'on aime ?  
C'est bien en vouloir à foi-même.  
Je l'aime, & pour toute ma vie ;  
*(A cet instant son pere entre.)*

Et vous voulez que cette perfidie...  
Ah ! mon pere je ne sçaurois :  
A sa place, moi, j'en mourrois.  
Peut-on affliger ce qu'on aime ?  
C'est bien en vouloir à foi-même.

SCÈNE II.

JEAN-LOUIS, LOUISE,  
LA TANTE,  
JEANNETTE, BERTRAND. (*Il a une  
baguette à la main, dont il niaise.*)

JEAN-LOUIS.

**J**E le veux, je le veux. Hé bien !

LOUISE, *à part.*

Ah ! ciel ?

LA TANTE.

On l'a vu, on l'a vu.

BERTRAND.

Il étoit de l'autre côté de l'eau.

LOUISE.

Vous l'avez vû. Et comment avez-vous fait ?

BERTRAND.

En regardant.

LOUISE, *en levant les épaules de pitié.*

En regardant.

LA TANTE.

J'ai vu l'instant qu'il alloit se jeter à la nage :  
mais son havrefac, son épée; tout cela l'em-  
barraffoit. Il a fait le tour.

LOUISE.

Il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

Il a bien fait.

JEANNETTE.

Il a bien fait.

BERTRAND.

Oui, oui, il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

O ça, Louise, il faut que tu fasses ce qu'a recommandé madame la duchesse.

LOUISE.

Quelle fantaisie !

JEAN-LOUIS.

Elle le veut ; & voilà la lettre.

LA TANTE.

Elle le veut ; & voilà sa lettre.

LOUISE.

Vous ne voulez pas nous la lire ?

JEAN-LOUIS.

Si, si, si, je vais vous la lire : mais il faut bien m'écouter & ne pas m'interrompre, comme vous faites les foirs, quand je lis de mon gros livre.

LOUISE.

Lisez donc, mon pere.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, écoutez. Mettons-nous là.

LOUISE.

Ah! mon pere, mettons-nous plutôt sous cet orme.

JEAN-LOUIS.

Où tu voudras, je le veux bien. Mettez-vous là, vous, Marguerite, & toi ensuite. Passe-là, Jeannette, & toi près de moi; tu y es la plus intéressée. (*Quand ils sont tous assis, il tire sa lettre.*) O ça écoutez-vous.;

LOUISE.

Oui.

LA TANTE.

Oui.

JEANNETTE.

Oui.

BERTRAND.

Ah, que oui.

JEAN-LOUIS.

Vous écoutez tous ?

LOUISE.

Tous.

LA TANTE.

Tous.

JEANNETTE.

Tous.

BERTRAND.

Oui, tous, tous.

JEAN-LOUIS.

Ce n'est pas là la lettre que madame la Duchesse a écrite à cet Officier, c'est la réponse de l'Officier à madame la Duchesse. Tais-toi, toi.

BERTRAND, *laissant tomber sa baguette.*  
Hé mais, je n'ai pas parlé.

LOUISE.

Il n'a pas parlé.

LA TANTE.

Il n'a pas parlé.

JEANNETTE.

Il n'a pas parlé.

JEAN-LOUIS.

J'ai cru qu'il avoit parlé. (*Il lit.*) *Madame, pour répondre à l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire... Brr... brr... brr...*

LOUISE.

Nous n'entendons pas.

JEAN-LOUIS.

Ah, c'est que tout ceci, ce sont des compliments, qui sont peut-être des secrets que madame la Duchesse ne veut pas qu'on sçache. Brr... brr... brr...

LOUISE.

Mais, mon pere, ce n'est pas la peine que nous écoutions.

LA TANTE.

Sans doute.

JEAN-LOUIS.

Ah, m'y voilà. *Madame, quant à ce qui regarde Alexandre Spinaski, soldat dans mon régiment, il n'est pas de bien que je ne doive en dire : que je ne doive en dire. Il a toutes les qualités qui font un bon soldat, sage, docile & brave. Il n'entend pas qu'il est brave sur foi, c'est courageux qu'il veut dire.*

LOUISE.

Après mon père.

JEAN-LOUIS.

*Il est vif, ardent. Mais si trop d'ardeur le fait sortir des bornes, il y rentre aussi-tôt. Il y rentre aussi-tôt : je ne sçais pas trop ce que cela veut dire.*

LOUISE.

Enfuite, mon père.

JEAN-LOUIS.

*Je desire de tout mon cœur qu'il veuille rester avec moi, je le ferois officier dans mon régiment.*

LA TANTE.

Dans son régiment ?

BERTRAND.

Dans son régiment ?

LOUISE.

Ah, je ne crois pas qu'il y reste.

JEAN-LOUIS.

Paix donc. *Mais comme ses six ans expiren*



*dans quinze jours, je lui ferai expédier son congé.*

LOUISE.

Dans quinze jours ?

LA ANTE.

Dans quinze jours ?

JEAN-LOUIS.

Dans quinze jours. *Je l'envoie, Madamc, à vos ordres, vous présenter mes respects, & vous remercier. Je lui ai recommandé de ne pas s'écarter, étant si près de l'ennemi, & des frontières : les ordres sont extrêmement rigoureux, & il faut qu'il rejoigne aujourd'hui ; car le roi, qui dîne demain à deux lieues de votre château, passe ensuite au camp ; & il faudra se mettre sous les armes. Ah, c'est que quand le roi passe, (vous ne sçavez pas ça vous autres), c'est que quand le roi passe, on se met sous les armes. Ah ! c'est une belle chose que la guerre.*

BERTRAND.

Oui, quand on en est revenu.

JEANNETTE.

Pourquoi, est-ce que les garçons pleurent pour n'y pas aller ?

JEAN-LOUIS.

Taisez-vous, ça ne vous regarde pas. (*A Louise.*) O ça ma fille, il faut faire ce que

madame la duchesse a dit : tu feras comme si tu étois la mariée; & toi tu feras le marié.

BERTRAND.

Ah, tant mieux.

JEAN-LOUIS.

Il y aura des mufettes, des trompettes, des violons; & il croira que tu es mariée d'hier. Et toi (*à Jeannette*), tu lui viendras conter tout cela : tu feras comme si tu gardois tes moutons ici.

LA TANTE.

J'aurois mieux fait qu'elle.

JEAN-LOUIS.

Il vous connoît : il ne reconnoîtroit pas la tante.

LOUISE.

Ah ! mon pere, que je suis fâchée de tout cela; & si on me faisoit un pareil tour, cela me feroit bien de la peine.

JEAN-LOUIS.

Il en aura plus de plaisir après.

LA TANTE.

Hé puis cela lui apprendra de t'écrire, qu'il désire te rencontrer sur la route, ne voir que toi, & repartir.

LOUISE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela qu'il a écrit : mais quand cela feroit, pourquoi m'en punir ?

SED.

18

LA TANTE.

Enfin, c'est madame la Duchesse qui le veut : elle l'a élevé; elle s'intéresse à lui, que c'est une merveille.

LOUISE.

Un bel intérêt, à lui faire du chagrin.

JEAN-LOUIS.

Ce n'est que pour un moment.

LOUISE.

Il n'en croira rien; car il n'y a pas six jours qu'il a reçu une lettre de moi.

JEAN-LOUIS.

Tant mieux, cela fera plus perfide.

LA TANTE.

Oui cela lui fera plus de peine.

JEAN-LOUIS.

Allez vous ajuster tous, vous n'avez pas trop de temps; (*A Jeannette*) & toi, reste ici avec moi : voyons si tu feras bien ton rôle.

SCÈNE III.

JEAN-LOUIS, JEANNETTE.

JEAN-LOUIS.

O ÇA, feras-tu bien ce que je t'ai dit ?

JEANNETTE.

Oh que oui, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Voyons, voyons : mets-toi là.

JEANNETTE.

Oui.

JEAN-LOUIS.

Fais comme si tu filois.

JEANNETTE, *prenant la baguette que Bertrand a laissé tomber.*

Tenez, prenons que c'est là ma quenouille.

JEAN-LOUIS.

Hé puis tu chantes.

JEANNETTE.

Oui, je chante quand vous venez de par-là.

JEAN-LOUIS.

Non, pas moi.

JEANNETTE.

Ah, j'entends bien, j'entends : c'est lui.

JEAN-LOUIS.

Hé bien, chante donc.

JEANNETTE.

Attendez donc que j'aie mis ma quenouille,  
(*Pendant ce jeu la ritournelle.*)

ARIETTE.

J'avois égaré mon fuseau,  
Je le cherchois sur la fougere :  
Colin, en m'ôtant son chapeau,  
Me dit : Que cherchez-vous, bergere ?  
Un peu d'amour, un peu de foin  
Menant souvent un cœur bien loin.

JEAN-LOUIS.

Bon jour la jeune fille. (*Elle se tourne.*)  
Bien, bien continue.

JEANNETTE.

C'est que j'ai perdu mon fuseau,  
En passant près de ce grand chêne.  
Colin alors prend son couteau,  
Et coupe une branche de frêne.  
Un peu d'amour, &c.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, écoutez donc. (*Elle se tourne  
encore.*) Bien, bien, fort bien : continue.

JEANNETTE.

Il fit tant avec son couteau :  
En me regardant d'un air tendre,  
Que j'eus le fuseau le plus beau,  
Et que mon cœur se laissa prendre.  
Un peu d'amour, &c.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Monsieur Jean-Louis ? Dis donc monsieur le soldat, & non pas monsieur Jean-Louis.

JEANNETTE.

Ah, oui, oui, monsieur le soldat : c'est que je vous regardois.

JEAN-LOUIS.

Recommençons ça. La jeune fille, vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.

Vous me pardonnerez, monsieur le soldat.

JEAN-LOUIS.

Bon, bon. La jeune fille, je vous ferois bien obligé, si vous vouliez bien me dire quelle est cette nôce que je viens de voir passer ?

JEANNETTE.

C'est celle de Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat invalide, & fermier de madame la Duchesse.

JEAN-LOUIS.

Bien, bien, fort bien : tu diras bien, & tu viendras nous rejoindre au château : mais

n'oubliés pas de dire monsieur le soldat. Tiens, tiens, comme il accourt.

JEANNETTE.

Où donc ? Ah, oui.

JEAN-LOUIS.

Tiens, comme il grimpe la montagne. Ah, les amoureux n'ont pas la goutte. Je m'en vais : reste. Non, viens vite.

#### SCÈNE IV.

ALEXIS.

*(Il jette à terre, son habit, son sabre, son havresac.)*

ARIETTE.

Ah ! je respire : il faut que je reprenne haleine,  
 A Oui, le voici cet orme heureux  
 Où Louise a reçu mes vœux.  
 Je vais la voir, ah, quel plaisir !  
 La voir, lui parler, être ensemble.  
 De quel bonheur je vais jouir ?  
 Mais... mais... je frissonne, je tremble,  
 L'amour... la joie : arrêtons un moment.  
 Ah ! quel moment : ah ! quel moment charmant

Mais pourquoi ne l'ai-je pas vue ?  
Pourquoi sur le chemin n'est-elle pas venue ?  
Elle a craint de céder à trop d'empressement :  
Trop de pudeur l'aura déçue.  
Ne sçait-on pas que je suis son amant ?

Allons... mais, que dirai-je ? Ah, ciel ! oh quel martyr ;  
Ils vont tous être là nous ne sçaurons que dire :  
La tante, les amis, son pere, son voisin,  
Et le grand cousin.

Qu'elle contrainte ? Quel dommage ?  
Ah, si quelqu'enfant du village  
Paroïsoit... Quoi, Louise, amour ne te dit pas ?  
Vas donc, vas donc : il t'attend. Ah ! je gage  
Que quelqu'un arrête fes pas.

Mais, j'entends des mufettes, des violons.  
Voici tout le village, c'est une nôce : cachons-  
nous. Qu'ils sont heureux ceux-là !



**SCÈNE V.****TOUTE LA NOCE.**

*Alexis est caché. Les violons en tête; une musette, une cornemuse. La mariée est triste: le reste a une gaieté feinte. Le marié a l'air sot & niais. Le pere donne la main à sa fille.*

**JEAN-LOUIS, à Louise.**

**B**ON, il est caché : ne retourne pas la tête. Il regarde.

**LOUISE.**

Ah ! que cela me fait de peine. Laissez-moi le voir.

**JEAN-LOUIS.**

Tu le verras assez. Bon, bon, courage. Jeanette, reste là.

SCÈNE VI.

ALEXIS,

JEANNETTE. (*Elle a sa quenouille.*)

ALEXIS.

PARLEZ donc la jeune fille !

JEANNETTE, *chante.*

J'avois égaré mon fuseau, &c.

ALEXIS.

Parlez donc, parlez donc. (*Jeannette veut chanter ; mais il la prend par le bras. Elle veut reprendre son couplet, il ne veut pas la laisser continuer.*)

JEANNETTE.

Laissez-moi donc, laissez-moi donc : je vous répondrai au troisième couplet.

ALEXIS.

Répondez-moi tout à l'heure.

JEANNETTE, *à part.*

Ah, ciel ! je ne pourrai jamais...

ALEXIS.

Hé bien, répondez donc ?

JEANNETTE.

Ah ! vous me faites peur.

ALEXIS.

Ne craignez rien, ma belle enfant. Qu'est-ce que c'est que cette nôce qui vient de passer ?

JEANNETTE.

Cette nôce ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

Ce que c'est ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

C'est une nôce.

ALEXIS.

De qui ?

JEANNETTE.

J'avois égaré mon fuseau, &c.

ALEXIS.

Est-ce que vous vous moquez de moi avec votre chanson ? je vous prie de me répondre.

JEANNETTE.

Hé bien, quoi, dites. O ciel ! vous me faites tant de peur, que je ne pourrai jamais...

J'avois é.....

ALEXIS.

Comment ? encore votre chanson. Qu'est-ce que c'est que cette nôte ? pourquoi, dites, n'y ai-je pas vû... Hé, parbleu, voulez-vous...

JEANNETTE.

Hé bien, oui ; oui c'est la nôte de Louise, fille de Jean-Louis Basset, soldat invalide, &..

ALEXIS.

Jean-Louis se remarie ?

JEANNETTE.

Non, sa fille.

ALEXIS.

Sa fille ! sa fille !

JEANNETTE.

Elle est mariée d'hier ; c'est aujourd'hui le lendemain.

ALEXIS.

D'hier mariée... Jean-Louis... le lendemain... Sçavez-vous bien ce que vous dites ? le connoissez-vous ?

JEANNETTE.

Si je le connois ? sans doute ; puisque voilà sa maison : c'est lui qui est le fermier de madame la Duchesse. C'est si vrai, qu'elle y est venue ce matin. Elle est mariée à son cousin Bertrand, d'hier, à celui qu'est si bon.

## DUO.

ALEXIS, *laisse tomber sa tête sur son estomac.*

Seroit-il vrai, puis-je l'entendre !  
 Non, cela ne peut se comprendre,  
 Non, non, cela ne se peut pas ;  
 Elle auroit voulu mon trépas. (A *Jeannette.*

Ma belle enfant que je vous dise,  
 Répondez bien avec franchise :  
 Écoutez-moi. Répondez-moi

De bonne foi :  
 Je vous en prie,  
 Je vous en supplie,

Répondez bien avec franchise ;  
 C'est là la noce de Louise,  
 La fille de Louis Basset ;  
 C'est elle-même qui passoit  
 Avec Bertrand son grand cousin ;  
 C'est aujourd'hui le lendemain,  
 Son pere lui donnoit la main,  
 Ciel ! c'est vrai, je l'ai reconnu.

Il est donc vrai ? j'ai pu l'entendre ;  
 Dieux ! cela peut-il se comprendre ;  
 Elle a donc voulu mon trépas.  
 Ah, ciel ! je ne me soutiens pas.  
 Je sens un froid, mon cœur s'en va.  
 Devois-je m'attendre à cela ?  
 Je sens un froid, mon cœur s'en va.  
 Ah, ciel, je ne me soutiens pas.  
 Elle a donc voulu mon trépas.  
 Elle a donc voulu mon trépas.

**JEANNETTE, *le regarde malicieusement.***

Ah ! comme je sçais bien l'entendre :  
Ah ! comme je sçais bien m'y prendre  
Bon, bon, quel plaisir il aura.  
    Quand il sçaura  
    Que ce n'est pas.

Hé bien, hé bien, avec franchise,  
Que voulez-vous que je vous dise ?

Oui, c'est la nôce de Louise,  
La fille de Louis Baffet :

C'est elle-même qui passoit

Avec Bertrand son grand coufin ;  
C'est aujourd'hui le lendemain,

Son pere lui donnoit la main.

Oui, oui, vous devez l'avoir vu.

Ah ! comme je sçais bien l'entendre :  
Ah ! comme je sçais bien m'y prendre.  
Bon, bon, quel plaisir il aura,  
Quand il sçaura que ce n'est pas.  
A voir le chagrin qu'il ressent,  
Ah ! que son plaisir fera grand.  
Mais, mais, comme il semble fâché.  
Ce que j'ai dit, l'a trop touché.  
Je vais lui dire, oui, je crains  
Qu'il n'en prenne trop de chagrin.

Mais, mais, quel plaisir il aura :  
Quand il sçaura que ce n'est pas.

JEANNETTE.

Mais, il me fait de la peine. Ah ! je vais lui dire que cela n'est pas vrai. Monsieur, monsieur, allez au château.

ALEXIS.

Oui, je te poignarderois ; & de la même main...

JEANNETTE.

Ah, mon Dieu ! il me tueroit : je m'en vas bien vite. Sauvons-nous.

## SCÈNE VII.

ALEXIS.

ARIETTE.

**I**NFIDÈLE, que t'ai-je fait ?  
 Dis-moi, dis quel est le fujet  
 Qui te fait m'arracher la vie ?  
 Réponds, réponds, toujours chérie.  
 Dans mon cœur... ah ! quel trouble affreux...  
 Réponds, réponds, toujours chérie...  
 Tu fais bien de baisser les yeux.

Est-il quelqu'un plus malheureux ?  
 J'accours à sa voix, oui c'est elle,  
 C'est ma Louise qui m'appelle :  
 Et pourquoi ? pour frapper mes yeux,  
 Pour me rendre témoin... ah ! dieux ?

Fuyons ce lieu que je déteste,  
Il fut si beau, non, non, reprends,  
Reprends cette lettre funeste ;

*(Il montre son habit qui est à terre. Des soldats de  
maréchaussée paroissent, & l'observent.)*

Je te la rends, je te la rends :  
Fût-il au centre de la terre,  
Je m'en vengerai sur ton pere,  
Ne me fais pas montre cruel,  
Que notre adieu soit éternel.

### SCÈNE VIII.

DES SOLDATS *de Maréchaussée*, ALEXIS.

QUINQUE.

I. LE BRIGADIER.

**H**ALTE-LA, soldat !  
Quoi vous défertez ?  
Mais c'est déferter.  
Comment ! il ne déferte pas !  
Il l'avoit jeté  
Pour sa fûreté.  
Suivons ses pas.  
Voyons, voyons ce qu'il va faire ;  
Voyons s'il court vers la frontière.

II. SOLDAT.

Halte-là, soldat !  
Quoi ! vous défertez ?  
Quoi ! vous défertez ?



Il dit qu'il veut fortir de France.  
Prenez cet habit,  
Et voyons s'il fuit.  
Suivons fes pas.

III. SOLDAT.

Où courez-vous ?  
Quoi ! vous défertez ?  
Mais c'est déferter.  
Comment ! il ne déferte pas ?  
Suivons fes pas.  
Voyons, voyons ce qu'il va faire ;  
Voyons s'il court vers la frontière.

IV. SOLDAT.

Où courez-vous ?  
Quoi ! vous défertez ?  
Mais c'est déferter.  
On diroit qu'il est en démence.  
On diroit qu'il est en démence.  
Suivons fes pas.  
Suivons fes pas.

ALEXIS.

Je m'en vas,  
Je m'en vas,  
Oui, je m'en vas,  
Oui, je m'en vas,  
Pour toujours je quitte la France,  
Pour toujours je quitte la France,  
Non, non, je ne déferte pas,  
Pour toujours je quitte la France.  
Pour toujours je quitte la France.

Il faut mourir, hâtons ma perte. (*A part.*)  
Je m'en vas, je déferte; (*Aux soldats*) :  
Oui, oui, c'en est fait, je déferte;  
Oui, oui, c'en est fait, je déferte.  
N'en doutez pas.  
Oui, je m'en vas.  
Que le remords soit ton partage,  
Mon trépas sera ton ouvrage :  
Ne me suis pas, monstre cruel;  
Que notre adieu soit éternel.

*Fin du premier Acte*



## ACTE DEUXIÈME

Le Théâtre représente une prison. Quelques tables de pierre, & des escabeaux.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER. (*Dans le cours de cette scène, le geolier est occupé à différentes choses.*)

TENEZ, voici de l'eau dans cette cruche, une table de pierre, un escabeau & votre lit : mais de la manière dont vous y alliez, vous n'avez pas dessein qu'on renouvelle le coucher. « Oui, monsieur, je désertois, oui, je désertois. » On avoit beau dire que vous ne déserviez pas. « Je désertois vous dis-je. » Hé, quel diable d'homme êtes-vous ? Oh ça, je vous ai

déjà dit qu'il y avoit là de l'eau, si vous voulez du vin, pour de l'argent, s'entend, & vous ne devez pas le ménager, si vous en avez, car votre affaire ne fera pas longue. Peut-être...

ALEXIS.

Non, non.

LE GEOLIER.

Hé bien, si vous n'en avez pas, vous boirez de l'eau, vous boirez de l'eau.

ALEXIS.

Oui, je voudrois la voir. Oh ciel ! oh ciel !

LE GEOLIER.

Vous le connoissez ! je vais vous l'envoyer, Ah, vous connoissez Montauciel, il est encore ici. Buvez un coup ensemble, dissipez-vous ; ce ne fera pas long.

*SCÈNE II.*

ALEXIS.

ARIETTE.

**M**OURIR n'est rien, c'est notre dernière heure,  
Hé, ne faut-il pas que je meure ?  
Chaque minute, chaque pas  
Ne mène-t'il pas  
Au trépas ?

Mais souffrir une perfidie  
Aussi sanglante, aussi hardie,  
Y survivre, ah, plutôt mourir !  
Ce n'est que cesser de souffrir.  
Mourir n'est rien, &c.

Mes jours, je les comptois, je les voyois à toi ;  
Les tiens étoient les miens, ils ne font plus à moi.

*(Il tire une lettre & lit.)*

« Viens, cher amant, je ne vivrai  
« Que du jour où je te verrai.  
« Mon pere attend bien du plaisir.  
« De l'instant qu'il va nous unir.  
« Et moi qui t'aime... » & me trahir !  
Et je vivrois ; plutôt mourir.  
Ce n'est que cesser de souffrir.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure  
Hé, ne faut-il pas que je meure ?  
Chaque minute, chaque pas  
Ne mène-t-il pas  
Au trépas ?

SCÈNE III.

MONTAUCIEL.

*(Montauciel est un peu pris de vin.)*

ALEXIS.

MONTAUCIEL.

CAMARADE, vous me demandez ?

ALEXIS.

Moi, non.

MONTAUCIEL.

Ah, que si... La maison; hé, la maison : nous allons boire un coup ensemble : nous allons renouer connoissance, si nous nous connoissons; ou nous allons la faire, si nous ne nous connoissons pas : cela revient au même.

ALEXIS.

Sçavez-vous si on peut avoir ici une feuille de papier pour écrire ?

MONTAUCIEL.

Ah, que oui; je vous aurai ça. Hé, la maison, la maison. Mais, farpebleu, vous avez eu un tort, vous avez eu deux torts, vous avez eu trois torts, le premier c'est de déferter; le

second, c'est d'en convenir. Montauciel n'est qu'une bête : mais, à votre place, ç'auroit été mon sergent, mon général, mon caporal ; je leur aurois dit : non, je ne déserte pas : non, farpebleu, Montauciel ne déserte pas : non, farpebleu, Montauciel ne déserte pas. Hé, la maison. (*Il va pendant la ritournelle, comme s'il appelloit, & il revient.*)

## ARIETTE.

Je ne déferterai jamais,  
Jamais que pour aller boire,  
Que pour aller boire à longs-traits  
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire.  
Il est permis d'être par fois  
Infidèle à son inhumaine,  
Mais c'est bleffer toutes les loix  
Que de l'être à son capitaine,  
Je ne déferterai, &c.

*SCÈNE IV.*

LE GEOLIER *apporte une pinte & des gobelets d'étain.*

MONTAUCIEL, ALEXIS.

LE GEOLIER.

**I**L y a là une jeune fille qui demande un soldat. C'est sans doute toi, Montauciel !

MONTAUCIEL.

Oui, c'est pour moi : fais la venir, elle ne fera pas de trop. Pour en revenir... (*Il lève la pinte, & la repose en regardant Louise.*)  
Diable ! elle est gentille.

*SCÈNE V.*

ALEXIS, LOUISE, MONTAUCIEL.

ALEXIS.

**C**IEL que vois-je ? Quoi ! vous voilà.

LOUISE.

Oui, moi.

ALEXIS.

Vous !



Vous !                    LOUISE.

Cui, vous.              ALEXIS.

                                MONTAUCIEL.

Camarade, je vous laisse. C'est votre sœur, c'est votre cousine, c'est tout ce que vous voudrez. Mademoiselle, je ne vous offense pas : je m'appelle Montauciel, je sçais la politesse qu'il faut... Quand on sçait ce que c'est que de vivre dans les prisons : camarade, elle est jolie : je vais, que je m'en vais, sur le préau. Vous pourrez causer : si quelqu'un... Ah! adieu, adieu. (*Montauciel ménage sa sortie, de manière qu'il ne sort qu'à la fin de la ritournelle du morceau qui suit.*)

## SCÈNE VI.

ALEXIS, LOUISE.

DUO.

ALEXIS.

○ CIEL, puis-je ici te voir !  
 Ta présence est un outrage ;  
 Viens-tu redoubler ma rage,  
 Augmenter mon désespoir ?  
 Ta présence est un outrage,  
 Viens-tu redoubler ma rage.

Est-il rien de plus cruel ?  
Venir ici, l'infidelle !  
Et de ma douleur mortelle  
Paroître jouir. O ciel !  
  
Comment puis-je ici te voir.  
Ta présence est un outrage ;  
Viens-tu redoubler ma rage,  
Augmenter mon désespoir ?  
Ta présence est un outrage.  
Viens-tu redoubler ma rage.

LOUISE.

Alexis, Alexis, pourquoi ce désespoir ?  
Ah ! je ne croyois pas en accourant te voir,  
M'exposer au chagrin de te faire un outrage.  
Alexis, Alexis, écoute un mot, je gage  
Que je vais d'un seul mot calmer ton désespoir.

Peut-être qu'il finira, }  
Enfin il s'apaisera : } (*A part.*)

Un mot, un mot, écoute-moi : je gage  
Que je vais d'un seul mot calmer ton désespoir.  
Ah ! je ne croyois pas en accourant te voir,  
M'exposer au chagrin de te faire un outrage.

*Montauciel rentre à la ritournelle de ce duo,  
& prend la pinte.*

*SCÈNE VII.*

MONTAUCIEL, ALEXIS, LOUISE.

MONTAUCIEL.

**Q**UE je ne vous dérange pas. Vous ne voulez pas boire ? Non, non : adieu.

*SCÈNE VIII.*

ALEXIS, LOUISE.

ALEXIS.

**A**H ! ce n'est pas à toi à qui j'en veux, c'est à ton pere.

LOUISE.

Il est vrai que mon pere...

ALEXIS.

Ce vieillard infâme ! Son avarice n'a pu, sans doute, tenir contre un peu d'argent. C'est contre de l'argent, qu'il troque le bonheur de deux personnes, qui ne se feroient occupées que du sien. Il plonge en des remords, en des tourmens affreux... car tu m'aimes encore, &

tu m'aimeras toujours. Il fait le malheur de trois personnes, à qui il n'est plus permis d'être heureuses. Pour moi, tout est dit. Mais toi, & ton mari... Ce lâche ! il te permet de venir me voir le furlendemain de ta nôce : il te permet de venir voir un soldat qui t'aime : qu'il sçait bien que tu as aimé ; & dans une prison, que sans toi... Vas, je ne t'en veux pas. Ah ! Louise, je t'aime encore ; puiffes-tu ne te jamais souvenir de moi !

LOUISE.

Alexis.

ALEXIS.

Mais, avec quel front, quelle tranquillité...

LOUISE.

Je ne ferois pas si tranquille, si j'étois coupable.

ALEXIS.

Perfide !

LOUISE.

Je jouis de ton erreur.

ALEXIS.

De mon err.....

LOUISE.

Je peux t'apaiser d'un mot.

ALEXIS.

D'un mot ? dis-le si tu l'oses.

LOUISE.

Je ne suis pas mariée.

ALEXIS.

Tu...

LOUISE.

C'est mon pere qui a voulu...

ALEXIS.

Infâme ! que m'importe toi ou lui ?

LOUISE.

Madame la duchesse...

ALEXIS.

As-tu osé paroître devant-elle ?

LOUISE.

C'est elle qui a ordonné ceci.

ALEXIS.

Quoi ?

LOUISE.

Elle a ordonné à mon pere de te faire croire que j'étois la mariée.

ALEXIS.

Que veux-tu dire ?

LOUISE.

Oui, elle a ordonné cette nôce, ces instrumens, cette fête, ces apprêts. On avoit aposté cette petite fille, qui t'a parlé, pour te tromper : & tout cela n'étoit qu'un jeu.

ALEXIS *tombe sur un escabeau, les mains étendues sur la table.*

Qu'un jeu !

LOUISE.

ARIETTE (1).

Dans quel trouble te plonge  
Ce que je te dis là ?  
Puisque c'est un menfonge,  
Que t'importe cela ?  
Cette ruse cruelle,  
Ne doit plus t'offenser  
Toi, me croire infidelle  
Pouvois-tu le penser ?

Vivre & t'aimer, font pour moi même chose ;  
Et quelque soient les devoirs que m'impose,  
Le ferment dont j'attends notre félicité,  
Il n'ajoutera rien à ma fidélité.  
Je t'aimerai toute ma vie,

J'en jure par ta main que je presse ; je prie  
Le ciel de nous unir par un même trépas,  
Ou puissé-je du moins expirer dans tes bras !

---

1. *Si on jouoit cette scène sans musique, j'aimerois mieux qu'on conservât ceci, tel que je l'avois fait.*

Dans quel trouble te vois-je ? Ai-je pu t'offenser  
Par cette ruse ? Hélas ! je la voyois cruelle,  
Louise, Louise, infidelle !  
Méchant, pouvois-tu le penser.  
Vivre, & t'aimer, &c.

(1). Mais ta peine redouble ;  
 Et semble s'augmenter,  
 Que veut dire ce trouble ?  
 Qui peut te tourmenter ?  
 Cette ruse cruelle  
 Ne doit pas t'offenser,  
 Toi, me croire infidelle ?  
 Louise, Louise, infidelle !

Méchant, méchant, pouvois-tu le penser ?

ALEXIS.

O ciel !

LOUISE.

Est-ce que tu ne me crois pas ?

ALEXIS.

Ah ! je te crois.

### SCÈNE IX.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

**M**on pere, ah ! vous voilà bien arrivé. Demandez-lui donc ce qu'il a... Dites-moi la cause de son chagrin ?

---

I. Mais ton trouble s'augmente ? Ai-je pu t'offenser  
 Par cette ruse ? Hélas ! je la voyois cruelle ,  
 Louise, Louise infidelle !  
 Méchant, méchant, pouvois-tu le penser ;

JEAN-LOUIS.

Bonjour, mon cher Alexis; que je t'embrasse, que je suis charmé de te revoir. Comme te voilà robuste : les troupes font bien un homme. Tu as servi le roi, tu as servi ta patrie, tu n'es plus un paysan. Mais regarde-le donc, comme il est formé. Mon ami, Louise est à toi.

ALEXIS.

Jean-Louis...

JEAN-LOUIS.

La nôce quand tu voudras, quand tu voudras.

ALEXIS.

Je t'en prie, Jean-Louis, dis à ta fille d'aller un instant dans le jardin du geolier.

JEAN-LOUIS.

Louise, j'ai quelque chose à dire : fors, & je t'irai reprendre.

ALEXIS, *lui prenant la main.*

Louise, nous déjeunerons ensemble aujourd'hui. Qu'il y a bien long-temps que je ne t'ai vue ?

LOUISE.

Et vous me renvoyez.

ALEXIS.

Tu vas rentrer.



*SCÈNE X.*

JEAN-LOUIS, ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

J'AI été bien surpris de te sçavoir en prison : mais on m'a dit que c'est peu de chose. Est-ce que tu t'appelles Montauciel ? C'est ton nom de guerre apparemment. On m'a dit : voyez, voyez Montauciel, il est là. Mais que je t'embrasse mon garçon, mon gendre, mon cher ami : madame la duchesse te fera sortir.

ALEXIS.

Je ne le crois pas.

JEAN-LOUIS.

Si, si. Quand on revient de l'armée, quelqu'aventure, quelques boiffons, quelque fille dans une auberge... Mais on t'a vu le long du village, & puis on ne t'a plus vu. On vouloit te jouer un tour; mais ton aventure en a empêché! Conte-moi ça, conte-moi ça, tu le peux : j'ai servi, je sçais ce que c'est qu'un soldat. Ne vas-tu pas être mon gendre ? & je n'en dirai rien à Louise. Et puis une misère, quelques coups, quelques tapes.

ALEXIS.

Jean-Louis, promets-moi que tu feras tout ce que je te dirai.

JEAN-LOUIS.

Oui, à moins que cela ne soit trop difficile.

ALEXIS.

Non... Nous allons déjeuner, toi, ta fille, & moi.

JEAN-LOUIS.

Cela est aisé; en fuite?

ALEXIS.

Je te prie, je te supplie d'emmener ta fille aussitôt après, vous partirez ensemble : nous nous quitterons... nous nous quitterons. Je lui dirai que je suis forcé de rejoindre.

JEAN-LOUIS.

Je le fais; le roi arrive au camp.

ALEXIS.

Vous vous en retournerez... vous vous en retournerez au village; & toi, dans deux jours, tu reviendras ici : tu demanderas un soldat nommé Montauciel : il te remettra une lettre pour toi : & pour moi, je n'y ferai plus.

JEAN-LOUIS.

Non, tu feras au camp, mais dans quinze jours tu auras ton congé.

ALEXIS.

Auras-tu assez de force sur ton esprit pour ne rien faire paroître devant ta fille de ce que je vais te dire ?

JEAN-LOUIS.

Sans doute.

ALEXIS.

Je crains qu'elle ne rentre.

JEAN-LOUIS.

Non, non.

ALEXIS.

Hier, cette nôce...

JEAN-LOUIS.

C'est moi qui ai conduit cela.

ALEXIS.

Le désespoir m'a pris...

JEAN-LOUIS.

Bon, bon, tant mieux ; j'en étois sûr.

ALEXIS.

Et dans ma fureur...

JEAN-LOUIS.

Tu as été furieux ? ah, que c'est bon.

*SCÈNE XI.*

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

**A**h ! mon pere ! ah, malheur ? cette nôce l'a mis au désespoir ; il a déferté, condamné : il va mourir.

JEAN-LOUIS.

Quoi ?

ALEXIS.

Elle le sçait. Que je suis malheureux ?

JEAN-LOUIS.

Déferté ? déferté ? condamné ? Alexis, Alexis, feroit-il vrai ce qu'elle dit là ?

ALEXIS.

Cela n'est que trop vrai. Oui, Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Ah, ciel !

TRIO.

LOUISE.

Mon pere, ah, quel fera mon fort !

Ah, que je suis infortunée !

Que le moment où je suis née.

Ne fut-il celui de ma mort.

Quoi, c'est moi, c'est moi, qui te tue !  
J'étois au comble du bonheur,  
Mon pere vous m'avez perdue...  
Vous obéir c'est mon malheur.

Non, non, je ne sçaurois plus vivre :  
Quoi ! je ne pourrois plus te voir ?  
Il ne reste à mon désespoir,  
Que la ressource de te suivre.  
Je suis au désespoir.

ALEXIS.

Console-toi, ma tendre amie,  
Mon fort te prouve mon amour :  
Tu diras, s'il m'eût moins chérie,  
Il n'auroit pas perdu le jour.

Ne viens point porter des alarmes :  
Dans mon cœur prêt à s'attendrir,  
Ne pleure pas, sèche tes larmes,  
Garde-les pour mon souvenir.

Et toi pour un autre moi-même,  
Conserve-toi pour cet objet chéri ;  
Dans ta fille aime ton ami,  
Je meurs content, ta fille m'aime.  
Calme ton désespoir.

JEAN-LOUIS.

Quoi, mon ami, voilà ton fort !  
Maudite, ah, maudite journée !  
Ce feroit là ta destinée ?  
C'est moi qui dois subir la mort.  
Je suis au désespoir.

**SCÈNE XII.**

**LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,  
LE GEOLIER.**

**LE GEOLIER.**

**O**n vous demande.

**ALEXIS.**

Qui ?

**LE GEOLIER.**

Vous. Allez.

**ALEXIS.**

Adieu, adieu.

**LOUISE.**

Comment ? adieu.

**ALEXIS.**

Non, Louise, ne t'effraie pas. Je crois que je vais revenir.

**LOUISE.**

Ah ! mon pere.

*SCÈNE XIII.*

LOUISE, JEAN-LOUIS,  
LE GEOLIER,

LOUISE.

O CIEL! monsieur, où va-t-il ?

LE GEOLIER.

Parler à ces messieurs.

LOUISE.

Monfieur, monfieur, ce ne feroit pas...

LE GEOLIER.

Ah, ce ne fera pas pour fi-tôt; peut-être entre cinq & fix heures : peut-être à sept heures.

LOUISE.

Ah, ciel !

JEAN-LOUIS.

Non; ma fille, il n'est pas possible : je vais trouver madame la duchesse; je vais lui tout dire.

LOUISE.

Ah, mon pere ! elle l'a mis dans la peine; elle ne sera pas là pour l'en tirer.

JEAN-LOUIS.

Je vais... ô ciel ! Ah, que je fuis malheureux ! Viens me rejoindre; j'irai plus vite que toi. Hé, puis... Non je cours.

*SCÈNE XIV.*

LOUISE, LE GEOLIER.

LOUISE.

**M**ONSIEUR, je me jette à vos genoux; je vous prie...

LE GEOLIER.

Cela n'est pas nécessaire. Que voulez-vous ?

LOUISE.

Le roi passe au camp.

LE GEOLIER.

Hé bien ?

LOUISE.

Monsieur, dites-moi, le roi en pareil cas... Ah ! c'est une justice. Le roi peut-il faire justice ou grâce ?

LE GEOLIER.

Je le crois bien : il ne fait que ça.

LOUISE.

Monsieur, si j'y allois, si je me jettois à ses pieds; si je lui disois que c'est moi qui suis la cause...

LE GEOLIER.

Hé bien, vous le pouvez, si on vous laisse approcher. Si cela ne fert à rien, cela ne peut pas nuire.



LOUISE.

Ah ! monsieur, si j'avois de l'argent.

LE GEOLIER.

Si vous vous adressez au roi, vous n'en avez que faire.

LOUISE.

Ce n'est pas cela que je voudrois dire : c'est pour vous, monsieur.

LE GEOLIER.

Ah, pour moi.

LOUISE.

C'est pour vous remercier... c'est pour vous prier... Voici, monsieur, ma croix d'or que je vous donne : faites retarder jusqu'à demain.

LE GEOLIER.

Retarder ? retarder ?... Cela me paroît creux. Est-ce de l'or ?

## SCÈNE XV.

LE GEOLIER, *examinant la croix d'or.*

**J**E ne peux pas faire tout-à-fait ce que vous demandez là : mais je lui donnerai, je lui donnerai tout le vin dont il aura besoin. (*S'apercevant que Louise est sortie.*) Cette jeune fille a un bon cœur : ça fait plaisir.

**SCÈNE XVI.**

**MONTAUCIEL, LE GEOLIER,  
BERTRAND.**

MONTAUCIEL *tient d'une main une pinte de vin, une feuille de papier sous son bras; de l'autre main il tient Bertrand par le poignet.*

**H**É, entrez donc. Est-ce que vous avez peur? (*Au Geolier.*) Tenez, voilà un jeune homme qui demande ce soldat. Où est-il donc? Et cette jeune fille?

**LE GEOLIER.**

Elle est partie.

**MONTAUCIEL.**

Et lui?

**LE GEOLIER.**

Il est allé parler, il va revenir. Si je le vois, je vais vous l'envoyer.

**BERTRAND.**

Je vais aller avec monsieur.

*SCÈNE XVII.*

MONTAUCIEL, BERTRAND.

MONTAUCIEL.

**N**ON, non, restez : vous allez boire un coup en attendant. Voilà une feuille de papier que je lui apportois.

BERTRAND.

Mais, êtes-vous bien sûr que c'est mon cousin Alexis ?

MONTAUCIEL.

Oui, oui : c'est lui : un soldat ?

BERTRAND.

Oui.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est ici d'hier ?

BERTRAND.

Oui, monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est votre cousin ?

BERTRAND.

Oui, monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là.

BERTRAND.

Mais, Monsieur...

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpejeu, mettez-vous donc là ! buvons un coup, il va revenir.

BERTRAND.

Monsieur, je vous remercie : on ne boit pas comme ça sans connoître.

MONTAUCIEL.

Est-ce que je vous connois moi ? & ça ne m'empêche pas de boire avec vous. Il est bon : buvez, buvez, donc. (*Bertrand boit.*) Et vous dites que...

BERTRAND.

Moi, je ne dis rien.

MONTAUCIEL.

Si vous ne dites rien, chantez, chantez.

BERTRAND.

Ah ! monsieur, nous sommes dans le chagrin.

MONTAUCIEL.

C'est à cause de cela : c'est dans le chagrin qu'il faut chanter, cela diffipe. Allons chantez.

Toujours chanter, & toujours boire,  
C'est la devise de Grégoire.

Chantez donc.

BERTRAND.

Mais, je ne sçais pas chanter.

MONTAUCIEL.

Chantez toujours ; voulez-vous donc chanter, quand on vous en prie. Sarpebleu ! vous chanterez.

BERTRAND.

Mais attendez. (*Il chante.*)

CHANSON.

Tous les hommes font  
bons :  
On ne voit que gens  
francs,  
A leurs intérêts  
près.  
Nous aimons la bonté,  
L'exacte probité  
Dans les autres.  
Faire le bien est si doux,  
Pour ne rendre heureux que nous  
& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Sarpedié, votre chanson est bonne à porter le diable en terre. Ecoutez-moi.

CHANSON.

Vive le vin, vive l'amour,  
Amant et buveur tour à tour,

Je nargue la mélancolie :  
Jamais les peines de la vie  
Ne me coutèrent de soupirs ;  
Avec l'amour je les change en plaisirs,  
Avec le vin je les oublie.

Voilà une chançon ça. Chantons ensemble.

BERTRAND.

Hé mais, & mon cousin...

MONTAUCIEL.

Il ne peut pas tarder. Allons, chantons ensemble à présent.

BERTRAND.

Ensemble ?

MONTAUCIEL.

Oui, ensemble, c'est plus gai.

BERTRAND.

Mais je ne sçais pas votre chançon.

MONTAUCIEL.

Qu'est-ce qui vous dit de chanter ma chançon ? Dites la vôtre, & moi la mienne : c'est plus gai.

BERTRAND.

Hé mais...

MONTAUCIEL.

Allons, morbleu, chantez. (*Il verse un verre de vin, & boit.*) Buvez, & chantez.

DUO.

BERTRAND.

Tous les hommes font  
bons :  
On ne voit que gens  
francs,  
A leur intérêts  
près.  
Nous aimons la bonté,  
L'exacte probité  
Dans les autres.  
Faire le bien est si doux,  
Pour ne rendre heureux que nous  
& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Vive le vin, vive l'amour,  
Amant & buveur tour à tour,  
Je nargue la mélancolie :  
Jamais les peines de la vie  
Ne m'ont coûté quelques soupirs,  
Avec l'amour je les change en plaisirs,  
Avec le vin je les oublie.

*A la fin du duo Bertrand s'enfuit, & Montauciel court après.*

*du second Acte.*



## ACTE TROISIÈME

---

### *SCÈNE PREMIÈRE.*

LA TANTE,  
JEANNETTE, BERTRAND.

LA TANTE.

Oui, c'est ta faute; oui, c'est ta faute : si-tôt que tu l'as vu si fâché, que ne lui as-tu dit que cela n'étoit pas vrai?

JEANNETTE.

Est-ce qu'on ne m'avoit pas défendu de le dire?

LA TANTE.

Oui, mais ensuite, ensuite.

JEANNETTE.

Il ne m'a seulement pas laissé commencer la chanson.



LA TANTE.

Hé bien, il falloit toujours lui dire.

BERTRAND.

C'est vous qui avez voulu tout cela. Oui, c'est vous qui êtes la cause de sa mort.

LA TANTE.

La cause de sa mort. Ah ! ciel ! peux-tu dire une pareille chose. La cause de sa mort !

BERTRAND.

Oui, il est bien tems.

LA TANTE.

Et toi, grand lâche, misérable que tu es, quand on te dit de courir après lui, tu fais semblant d'y aller.

BERTRAND.

C'est moi qui étois le marié : est-ce que je pouvois quitter ?

LA TANTE.

Ah ! fuffes-tu à sa place.

BERTRAND.

A sa place ; ah, je n'aurois pas fait comme lui : je me ferois bien informé à tout le monde.

LA TANTE.

Ah, ciel ! ah ! je le pleurerai toute ma vie, oui, toute ma vie... Quoi ! ce pauvre Alexis...

JEANNETTE.

Hé, marraine, ne pleurez donc pas comme ça.

BERTRAND.

Ah! le voici.

LA TANTE.

Comme il est changé!

BERTRAND.

Comme il est triste!

*SCÈNE II.*

LA TANTE, ALEXIS, BERTRAND,  
JEANNETTE.

LA TANTE.

Ah! mon cher Alexis, je suis au désespoir..

ALEXIS.

Bonjour, ma tante, bonjour.

LA TANTE.

Je te demande pardon : c'est nous, c'est moi  
qui suis la cause de tout ça.

BERTRAND.

C'est moi qui étois le marié.

JEANNETTE.

J'ai voulu vous le dire : n'est-il pas vrai que  
vous m'avez dit que vous me tueriez!

ALEXIS.

Ne parlons plus de cela, c'est un malheur.

SED.

Où est Louise ? Et pourquoi son pere n'est-il pas ici ?

LA TANTE.

Ah ! son pere ! son pere ! le voilà qui arrive dans le village. Il étoit en pleurs, il se jette par terre, il se fraploit la tête ; il ne veut pas se relever : nous sommes tous à gémir. Si on pouvoit te racheter avec de l'argent, nous donnerions tout, jusqu'à nos hardes.

BERTRAND.

Tiens, moi, je donnerois tout ce que j'ai.

ALEXIS.

Et madame la duchesse sçait-elle cela ?

LA TANTE.

Nous y avons tous couru, elle n'est pas au château.

BERTRAND.

Ah, au château ! la belle nôce qu'elle te préparoit.

ALEXIS.

Et Louise, l'avez-vous vue ?

LA TANTE.

Non.

BERTRAND.

On ne sçait où elle est.

ALEXIS.

Quoi ! personne... Quoi ? personne n'est avec elle. Ah ! il lui sera arrivé quelque malheur.

JEANNETTE.

Non, je l'ai vu courir : je l'ai appelée, elle ne m'a pas répondu.

ALEXIS.

Ah! ma tante, consolez-la, ne la quittez pas : vous ne pouvez plus me rendre aucun service, vous perdez votre neveu.

LA TANTE.

Je te perds, ah, quel malheur!

ALEXIS.

Quelle foit votre niece je vous en prie. Elle devoit l'être.

LA TANTE.

Je te le promets.

ALEXIS.

Hé, comment a-t-elle pu consentir à ce cruel badinage?

LA TANTE.

Elle ne le vouloit pas : elle s'écrioit; moi, à sa place j'en mourrois. Mais madame la duchesse l'avoit ordonné; & son pere & moi nous l'y avons forcée.

JEANNETTE.

Hé puis, elle disoit comme ça : il ne le croira pas, il ne le croira pas.

ALEXIS.

C'est vrai, je ne devois pas le croire.

BERTRAND.

Oui, oui, c'est bien vrai, tu ne devois pas le croire.

ALEXIS.

Partez, ma tante, partez; tâchez de m'envoyer Jean-Louis. Si Louïse... Si Louïse veut me voir encore, venez avec elle & ne la quittez pas.

LA TANTE.

Oui, mon cher Alexis.

ALEXIS.

Promettez-le moi.

LA TANTE.

Je te le jure... Ah, ciel!

JEANNETTE, *à Bertrand, à part.*

Est-ce que c'est pour aujourd'hui?

BERTRAND, *à part.*

On dit que c'est pour quatre heures.

ALEXIS.

Adieu ma tante, adieu Bertrand, adieu la jeune enfant. De qui est-elle fille?

LA TANTE.

De Simonneau.

ALEXIS.

Quoi! cette petite fille que j'ai vue... Elle est bien grandie. Bien mes amitiés à ton pere, je t'en prie. Adieu ma tante.

LA TANTE.

Adieu, mon cher Alexis.

BERTRAND.

Adieu donc.

*SCÈNE III.*

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER.

TENEZ, voilà une plume & de l'encre : la plume est bonne, & voilà du papier blanc : il y en a pour six sols. Et qui est-ce qui me payera ?

ALEXIS.

Voilà un petit écu.

LE GEOLIER.

C'est bon : je vous rendrai, je vous rendrai... Mais, tenez, je vais vous apporter une pinte de vin : aussi bien voilà Montauciel.

*SCÈNE IV.*

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL.

SOIT, me voilà prêt. Ah, ah, vous allez écrire ; vous êtes bien heureux, vous sçavez écrire vous. Ah ! déluge ! ah, mort ! fang ! ah, que je suis malheureux.

ALEXIS.

Qu'avez-vous ?

MONTAUCIEL.

Ce que j'ai ? le diable, le diable, puisqu'il faut vous le dire. Que diriez-vous d'un misérable, d'un coquin, comme moi : brave homme d'ailleurs. Comment, morbleu, il y a cinq ans que j'aurois eu la brigade si j'avois sçu lire. A la compagnie on est dérangé : on boit avec l'un, on boit avec l'autre. Je me fais mettre en prison afin d'avoir un quart-d'heure à moi pour apprendre ; & d'aujourd'hui, d'aujourd'hui, morbleu, Montauciel n'a pas étudié. Ah, malheureux ! ah, coquin ! ah, scélérat.

ALEXIS.

Hé bien, étudiez.

MONTAUCIEL.

Vous avez raison. Voilà de l'écriture qu'un de mes camarades m'a fait ; car je suis déjà avancé : j'appelle mes lettres.

ARIETTE.

V, o, u, s, e, t, et te  
Trompette, Trompette ?  
Blanc bec  
Bleffé, Trompette, bleffé.  
Maudit l'inferral  
Faiseur de grimoire,  
Dont l'esprit fatal  
Mit dans sa mémoire  
Tout ce bacchanal.

---

Sans cette écriture,  
Et sans la lecture,  
Ne peut-on, morbleu,  
Manger, rire & boire,  
Marcher à la gloire,  
Et courir au feu ?

ALEXIS.

Camarade, ne pouvez-vous pas étudier plus bas ?

MONTAUCIEL.

Non, car je ne m'entendrais pas : mais je m'en vais plus loin. (*Il se retire au fond du théâtre.*)

ALEXIS.

En vous remerciant.

MONTAUCIEL.

Pourriez-vous, sans vous déranger s'entend : après que vous aurez fait votre affaire : pourriez-vous me ranger là une autre file d'écriture ? Il n'y en a là qu'une, & je crois que je la fçais bientôt : sans vous déranger cependant.

ALEXIS.

Avec plaisir : quand vous reviendrez.

MONTAUCIEL.

Ah, vous avez le temps.



ALEXIS écrit, & s'interrompt quelquefois.

ARIETTE.

Il m'eût été si doux de t'embrasser  
 Avant l'instant que je vois s'avancer ;  
 Ta présence eut mis quelques charmes  
 Dans l'horreur qui vient m'oppresser ;  
 Mais je ne verrai pas tes larmes :  
 Il m'est plus doux de m'en passer.  
 Parmi mes spectateurs, dans cette foule errante  
 Qui vient s'amuser du malheur,  
 Mes yeux te chercheront, je verrai ta douleur,  
 Ton nom sera dans ma bouche mourante :  
 Que le mien quelquefois revive dans ton cœur.  
 Aime ton pere, & que jamais reproche :  
 A mon fujet ne sorte de son sein,  
 Mais... mais... tu ne viens pas, & mon heure s'approche :  
 Si ton pere en est cause, étois-ce ton dessein ?  
 Tu ne viens pas ; & mon heure s'approche :  
 Il m'eût été si doux de t'embrasser.  
 Avant l'instant que je vois s'avancer.

MONTAUCIEL.

Camarade, vous qui sçavez lire, pourriez-vous me dire comme il y a là ?

ALEXIS, *regarde le papier et le rend.*

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. Qu'est-ce que c'est qu'un blanc bec ? C'est vous qui en êtes un, farpe-guié ! & je vous donnerai de mon poing par le visage. (*Montauciel lui porte le poing sur le*

*nez ; Alexis se lève, lui donne un coup dans l'estomac ; il tombe à la renverse. Le geolier arrive aux premiers cris : il apporte du vin.*

ALEXIS.

Les hommes font bien terribles : il y a de cruels gens.

## SCÈNE V.

LE GEOLIER, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

**Q**U'EST-CE que ça, qu'est-ce que ça ? Comment, vous vous battez ! J'ai cru que vous alliez boire.

MONTAUCIEL, *s'essuyant le nez.*

Ah, morbleu, tu me le payeras. Montauciel un blanc bec : sacre ! mort ! un blanc bec !

LE GEOLIER.

Hé ! pour quelle raison ?

MONTAUCIEL.

Il ne fera pas toujours en prison : je veux lui faire mettre l'épée à la main. Un blanc bec, un blanc bec ! Morbleu ! quand il fera hors d'ici, l'épée à la main, mon ami, ou je te coupe le visage.

LE GEOLIER.

Je t'en défie.

MONTAUCIEL.

Tu m'en défies. Pourquoi m'en défier?

LE GEOLIER.

Dans deux heures, il va être fufillé.

MONTAUCIEL.

Ah, je ne m'en souvenois plus : je ne m'étonne pas.

LE GEOLIER.

Hé comment votre querelle est-elle venue? j'ai cru que vous alliez boire ensemble.

MONTAUCIEL.

J'ai été honnête avec lui, parce qu'il est fçavant : il fçait lire & écrire. J'ai été me fourrer dans ce coin-là pendant toutes les écritures. Je lui ai apporté un papier que voilà; & je l'ai prié de me dire comment il y avoit à un endroit que je n'ai pas pu lire. Il m'a dit : « Allez, vous n'êtes qu'un blanc bec! » & il m'a jeté mon papier au nez.

LE GEOLIER.

Il a tort.

MONTAUCIEL, *en cet instant,*  
*ramasse le papier.*

Hé bien, comment y a-t-il là?

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Vous êtes...

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il y a là-dessus, vous êtes un blanc bec?

LE GEOLIER.

Oui.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. B, l, a, n, c.

LE GEOLIER.

Blanc.

MONTAUCIEL.

B, e, c.

LE GEOLIER.

Bec, blanc bec.

MONTAUCIEL,

Comment, il n'y a pas là : trompette bleffé ?

LE GEOLIER.

Parbleu, non ! il y a : vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il n'a donc pas tant de tort de m'avoir donné un coup de poing. Etoit-ce un coup de poing ?

LE GEOLIER.

Je n'en fçais rien : mais en tout cas il étoit fier, car tu étois tombé par terre.

MONTAUCIEL.

Hé, voilà Courchemin.

## SCÈNE VI.

LE GEOLIER, COURCHEMIN,  
MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

HÉ, bonjour, Courchemin.

COURCHEMIN.

Hé, bonjour, Crick, bonjour, Montauciel : ouf ! Ah, que j'ai bon besoin d'un verre de vin.

MONTAUCIEL.

Le voilà... Hé, d'où viens-tu comme ça ?

COURCHEMIN, *après avoir bu.*

En te remerciant... Je suis venu au grand galop, ventre à terre : on me l'avoit commandé. Mais j'ai vu... Sarpebleu, que j'ai chaud ! (*Il s'essuie.*) J'ai vu une fille qui couroit à pied, en venant, ses fouliers à la main. Ah ! je n'ai jamais vu aller de cette vitesse-là : elle fautoit les fossés, elle coupoit les vignes, les haies, les sentiers ; elle avoit plus d'une affaire.

LE GEOLIER.

Hé, pourquoi es-tu venu ici ?

COURCHEMIN.

J'ai remis un paquet au grand prévôt.

LE GEOLIER.

Et le roi est-il venu au camp ?

COURCHEMIN.

Oui.

MONTAUCIEL.

Tête, mort, ventre !...

LE GEOLIER.

Qu'est-ce donc que tu as ?

MONTAUCIEL.

Comment, le roi est venu au camp, & Montauciel n'y étoit pas ?

COURCHEMIN.

Tu es donc aussi fou qu'à l'ordinaire.

MONTAUCIEL.

Le roi est venu au camp, & Montauciel n'y étoit pas ? Mille bombes ! je n'ai pas vu le roi. Je n'étudierai de ma vie. (*Il déchire son papier.*)

LE GEOLIER.

Y a-t-il quelque chose de nouveau au camp ?

MONTAUCIEL, *à part.*

Morbleu !

COURCHEMIN.

Tais-toi donc. Il y a l'histoire d'une jeune fille...

LE GEOLIER.

D'une fille ?

MONTAUCIEL.

D'une fille ? Dis donc, dis donc.

SED.

23

COURCHEMIN.

Attendez donc, que je me rappelle.

ARIETTE.

Le roi passoit, & le tambour  
Battoit aux champs : une fille bien faite  
Perce la file ; elle crie, elle court,  
Tombe à genoux, en pleurs, le roi s'arrête,  
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi ;

Alors on a fait un silence,  
Puis aussitôt un même cri s'élançe :  
« Vive à jamais, vive, vive le roi ! »

On m'a conté qu'elle difoit : « Ah, sire !  
« C'est mon amant ; & s'il faut qu'il expire,  
« Que j'éprouve le même fort.  
« Mais non, qu'il vive & commandez, oui, sire,  
« Plutôt qu'à lui, qu'on me donne la mort.  
« Que fais-je moi ? moins que rien sur la terre :  
« Trop foible hélas, pour travailler aux champs,  
« Et mon amant pourroit aider mon pere,  
« Dans ses travaux au déclin de ses ans. »

De vieux foldats pleuroient, même des courtifans,  
Le roi pourtant ne pleuroit pas ; la grâce  
Est accordée, on ne sçait ce que c'est.

MONTAUCIEL.

Enfuite ?

LE GEOLIER.

Hé bien ?

COURCHEMIN. .

Je te l'ai dit

MONTAUCIEL.

Après ?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit, au milieu de la place,  
Le roi passoit, & le tambour  
Battoit aux champs : une fille bien faite  
Perce la file, elle crie, elle court,  
Tombe à genoux en pleurs, le roi s'arrête,  
Le roi l'écoute, on ignoroit pourquoi ;  
Alors on a fait un silence,  
Puis tout à coup un même cri s'élançe :  
« Vive à jamais, vive, vive le roi ! »

MONTAUCIEL.

Et e tambour battoit aux champs ?

LE GEOLIER.

Et l'a-t-on envoyée en prison ?

COURCHEMIN.

Bon, en prison ! on croit que la grâce est  
accordée, car on lui a donné un papier.

MONTAUCIEL.

Qu'est-ce que c'est que ce papier ?

COURCHEMIN.

Est-ce que je sçais ? Mais il y avoit là des  
seigneurs, des grands seigneurs, qui lui ont  
dit de tendre son tablier ; & ils lui ont jeté  
beaucoup d'or, beaucoup d'argent.

LE GEOLIER.

De l'argent !



COURCHEMIN.

Sçavez-vous ce qu'elle a fait ?

LE GEOLIER.

Non.

COURCHEMIN.

Elle a jeté tout l'or, par terre : elle a dit que cela l'empêcheroit de marcher.

MONTAUCIEL.

C'étoit donc bien lourd ?

LE GEOLIER.

Bon, elle a jeté tout cet or ?

COURCHEMIN.

Oui.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc avec tes raisons : elle a jeté cet or ? tu nous en contes.

COURCHEMIN.

Et si c'étoit la grâce de ce déserteur que nous avons arrêté hier ?

MONTAUCIEL.

J'en ferois charmé, j'en ferois charmé : nous nous couperions la gorge ensemble.

LE GEOLIER.

A cause de cette querelle ?

MONTAUCIEL.

Sans doute.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc, avec ta querelle : je t'en ferai une autre.

COURCHEMIN. (*Alors on entend des coups de tambour.*)

Qu'est-ce que j'entends ?

LE GEOLIER.

C'est l'appel : il y a quelque chose de nouveau.

MONTAUCIEL.

Voyons.

### SCÈNE VII.

ALEXIS *entre du côté opposé à la sortie des précédents.*

O N s'empresse, on me regarde ;  
J'ai vu s'avancer la garde.

Les malheureux n'ont point d'amis.

Je crains d'interroger : juste ciel, je frémis !  
Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,  
Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non ;  
Quelque chose que je me dise,  
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

Hier, avec quelle joie

J'accourois... je courois à la mort :  
De quels tourmens suis-je la proie ?  
Ai-je donc mérité mon sort ?

Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louise,  
Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non ;  
Quelque chose que je me dise,  
Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

**SCÈNE VIII.****MONTAUCIEL, ALEXIS.**

MONTAUCIEL *entre, une bouteille de vin  
& un gobelet à la main.*

**A** H ! te voilà, te voilà : je te cherchois, c'est  
à présent qu'il faut du cœur.

ALEXIS.

Quoi, Montauciel ?

MONTAUCIEL.

On vient te chercher. Bois cela, bois cela,  
te dis-je, c'est le cœur du soldat. J'ai cru que  
tu avois ta grâce ; mais non.

ALEXIS.

On vient me chercher ?

MONTAUCIEL.

Oui, bois cela.

ALEXIS.

Je te remercie. Ha, Louïse !

MONTAUCIEL.

Tu sçais bien cette querelle de tantôt ? Hé  
bien, je te le pardonne, meurs en paix ; c'est  
moi qui ai tort. Bois donc cela, je t'en prie,  
je t'en supplie : ne me refuse pas. C'est le der-  
nier coup de vin que tu boiras.

ALEXIS *prend le gobelet, le présente à Montauciel qui verse, & il boit.*

Donne : en te remerciant.

MONTAUCIEL.

Pauvre garçon ! un second, je t'en prie.

ALEXIS.

Je te remercie... Montauciel, fais-moi un plaisir.

MONTAUCIEL.

Quoi ?

ALEXIS.

Puis-je compter sur toi ?

MONTAUCIEL.

A la mort & à la vie.

ALEXIS.

Promets-moi de rendre cette lettre.

MONTAUCIEL.

Où ? j'y vais.

ALEXIS.

Tu ne le peux pas, tu es en prison.

MONTAUCIEL.

C'est vrai ; mais je fors aujourd'hui.

ALEXIS.

Il viendra un paysan, nommé Jean-Louis. Tu lui rendras cette lettre, ou tu la feras rendre à son adresse.

MONTAUCIEL.

Que je meure à l'instant si j'y manque. Ah

les voilà les chiens, les enragés, les... Morbleu ! je crois que j'irois à sa place.

ALEXIS.

Adieu, Montauciel.

MONTAUCIEL.

Que je t'embrasse !

ALEXIS.

Si cette jeune fille de ce matin vient ici, dis-lui que j'ai pensé à elle jusqu'au dernier moment.

MONTAUCIEL.

Brave garçon ! brave garçon ! Mes amis, mes camarades, ne le manquez pas !

### SCÈNE IX.

ALEXIS, MONTAUCIEL,

DES SOLDATS, *la baïonnette au bout du fusil.*

ALEXIS.

**V**ous venez me chercher... Si quelqu'un ..  
Ciel ! c'est elle !

*Acte III, scène X.*

**SCÈNE X.**

**LOUISE, LES PRÉCÉDENTS.**

*(Louise entre, ses souliers à la main, ses cheveux en désordre. Elle ne dit que : « Alexis, ta... » & tombe évanouie entre les bras d'Alexis, qui l'approche d'un siège sur lequel elle reste sans connoissance.)*

**ALEXIS.**

**A** DIEU, chère Louise, adieu,  
Ma vie étoit à toi... je la perds, vie heureuse :  
C'est là, c'est là, mon dernier vœu.  
Que je te plains... que ta peine est affreuse,  
Pourquoi ne meurt-on pas d'amour & de douleurs ?  
Je ne peux retenir mes pleurs.

*(Aux soldats.)*

Amis, terminez mon supplice,  
Que je meure en soldat, abandonnons ce lieu :  
Adieu, chère Louise, adieu,  
Adieu, chère Louise, adieu.

*SCÈNE XI.*

LOUISE, *revenant à elle par degrés.*

O u suis-je ! ô ciel ! j'ai les pieds nus !  
 Qui m'a mise en ce lieu ? pourquoi m'ont-ils  
 [quittée ?  
 Et ces soldats, que font-ils devenus ?  
 Mon cœur... ah, ciel ! que je suis agitée !  
 Le roi l'a dit, il va venir.  
 Ah, je ne peux me soutenir !  
 Oui, sa grâce est accordée :  
 Mais, je n'ai plus nulle idée :  
 Arrêtez, arrêtez donc :  
 Mais c'étoit ici sa prison,  
 Je me rappelle ces accents ;  
 Il me parloit... quel bruit j'entends !

*(On entend derrière le théâtre un cri de : Vive le roi !  
 Louise voit dans son sein le papier sur lequel est  
 écrit qu'Alexis a sa grâce.)*

Ce papier ! Dieux ! il n'est plus temps.

*(Elle sort du côté opposé à l'entrée de la Tante  
 & de Jean-Louis.)*

*SCÈNE XII.*

LA TANTE, JEAN-LOUIS.

LA TANTE.

**L**OUISE, Louise, il a fa grâce !

JEAN-LOUIS.

Il a fa grâce, il a fa grâce !

Ah, ma fille, il a fa grâce !

*(Ils s'embrassent & sautent de joie.)*

*SCÈNE XIII.*

ALEXIS.

**L**E théâtre change, il représente une place publique. On voit des soldats sous les armes. Alexis est au milieu d'un groupe de personnes qu'il désire de séparer. Il est soutenu par deux soldats; & faisant pour marcher, des efforts inutiles, il dit :

Hélas! n'arrêtez pas

Mes pas !

Courez, courez, elle étoit expirante :

J'ai laissé Louise mourante.



Hélas n'arrêtez pas  
Mes pas !

*(Cependant le tambour bat, & les troupes défilent  
dans le fond du théâtre. Le peuple crie : Vive le  
roi !)*

### SCÈNE XIV.

JEAN-LOUIS, LA TANTE, ALEXIS.

JEAN-LOUIS, *lui sautant au col.*

**M**ON ami que je t'embrasse !

LA TANTE, *lui sautant au col.*

Mon neveu que je t'embrasse !

ALEXIS.

Hélas, n'arrêtez pas  
Mes pas !

Courez, elle étoit expirante.

ALEXIS, JEAN-LOUIS, LA TANTE,  
LE PEUPLE.

La voici, la voici !

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LOUISE, ALEXIS,  
BERTRAND, MONTAUCIEL,  
JEANNETTE,  
LA TANTE,  
LE PEUPLE & LES TROUPES *qui défilent.*

ALEXIS.

AH, Louise !

LOUISE.

Alexis !

*(Ils se tiennent embrassés, & on les soutient.)*

LE PEUPLE.

Oubliez jusqu'à la trace  
D'un malheur peu fait pour vous :  
Quel bonheur ! il a sa grâce :  
C'est nous la donner à tous,  
Vive le roi ! &c.

BERTRAND.

Où sont-ils ? Rangez-vous,  
Laissez-nous.

*(Il embrasse Alexis.)*

MONTAUCIEL .

Où sont-ils ? Rangez-vous,  
Laissez-nous.

*(Il embrasse Alexis.)*

JEANNETTE .

Pardonnez-moi, je vous prie,  
Si j'ai fait tous vos malheurs ;  
Je n'oublierai de ma vie  
Combien j'ai causé de pleurs.

LE PEUPLE .

Oubliez, &c.

JEAN-LOUIS .

Ma fille étoit trop chérie,  
Et nous faisions ton malheur.

LA TANTE .

Tous les jours de notre vie  
Sont bien dus à ton bonheur.

LE CHŒUR .

Oubliez, &c.

ALEXIS, à *Louise*.

Qu'ai-je besoin de la vie,  
Si ce n'est pour ton bonheur ?

LOUISE, à *Alexis*.

Hélas ! j'étois si chérie,  
Et je faisois ton malheur.

**MONTAUCIEL, à Alexis.**

Et ta maîtresse ! & la vie !  
Et tu foutiens ton bonheur !  
Ami, je te porte envie,  
On ne peut avoir plus de cœur.

**LE CHŒUR.**

Oubliez jusqu'à la trace, &c.

**ALEXIS, LOUISE.**

Oublions jusqu'à la trace  
D'un malheur peu fait pour nous ;  
L'amour a fait { ma } disgrâce,  
                          { ta }  
Il n'en sera que plus doux

**LE CHŒUR.**

Quel bonheur ! il a sa grâce,  
C'est nous la donner à tous.  
Vive le roi ! &c.

*FIN*





# Richard

CŒUR DE LION



# RICHARD

## CŒUR DE LION

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE  
ET EN VERS MIS EN MUSIQUE

Par Monsieur SEDAINE

Représentée, pour la première fois,  
à Paris, par les Comédiens italiens du roi,  
le 21 Octobre 1784;  
& à Fontainebleau, devant leurs Majestés,  
le 25 Octobre 1785.



A PARIS

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux,  
près la Comédie Italienne.

---

M. DCC. LXXXVI.



## *ACTEURS*

RICHARD.

MARGUERITTE.

BLONDEL.

LE SÉNÉCHAL.

FLORESTAN.

WILLIAMS.

LAURETTE.

BÉATRIX.

ANTONIO.

SUITE DE MARGUERITTE

VIEILLES.

VIEILLARDS.

OFFICIERS.

SOLDATS.

La Scène se passe au Château de Lints.



# RICHARD

CŒUR DE LION

COMÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

(Le Théâtre représente les environs d'un Château fort ; on en voit les tours, les créneaux ; il est élevé dans un lieu agreste ; des montagnes stériles & des forêts sombres & touffues paroissent entourer le lieu. Sur un des côtés est une maison qui a l'apparence d'une Gentilhommière, on en voit la porte ; un banc est de l'autre côté. Pendant l'ouverture passent plusieurs paysans avec leurs outils de travail sur leurs épaules ; ils sont en veste, & portent leurs habits.)

## LE CHŒUR DE PAYSANS.

CHANTONS, chantons,  
Célébrons cette journée,  
A demain, la matinée,  
Chantons chantons,  
Retournons dans nos maisons.

*(L'ouverture continue, & ensuite les mêmes :)*

Sais-tu que c'est demain  
Que le vieux Mathurin  
Refait son mariage ?  
Oui, le fait est certain,  
Nous danferons demain,  
Nous boirons du bon vin.

*(L'ouverture continue.)*

## COLETTE.

Antonio, je gage,  
En ce moment,  
Est bien loin du village :  
Ah ! quel cruel tourment !

## AUTRE TROUPE DE PAYSANS.

Colette c'est demain  
Que le vieux Mathurin  
Refait son mariage ;  
Fille, point de chagrin,  
Nous danferons demain,  
Nous boirons du bon vin.

*(L'ouverture continue.)*

LE VIEUX MATHURIN  
ET SA VIEILLE FEMME.

MATHURIN.

Comment, c'est demain  
Que ton vieux Mathurin  
Avec toi, ma femme, se remet en train !

LA FEMME.

Après cinquante ans,  
Il est encor temps  
De nous montrer gais, & d'être contents.

*SCÈNE PREMIÈRE.*

BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL.

ANTONIO, qu'est-ce que j'entends ? j'entends,  
A je crois, chanter.

ANTONIO.

Ce n'est rien, c'est tout le hameau qui s'en  
retourne chez lui après l'ouvrage des champs ;  
le soleil est couché.

BLONDEL.

Où suis-je ici, mon petit ami ?

ANTONIO.

Vous n'êtes pas loin d'un château où il y a

des tours, des créneaux ; je vois tout en haut un soldat qui fait faction avec son arbalète.

BLONDEL.

Je suis bien las.

ANTONIO.

Tenez, asseyez-vous sur cette pierre ; c'est un banc.

BLONDEL.

Ah ! je te remercie.

ANTONIO.

C'est un banc qui est vis-à-vis la porte d'une maison qui paroît être une ferme ; c'est comme une maison de gentilhomme.

BLONDEL.

Eh bien, mon ami, vas t'informer si on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

ANTONIO.

Je vous retrouverai là ?

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas envie d'en sortir ; quand on ne voit pas, on est bien forcé de rester où on nous dit d'attendre ; ne manque pas de revenir.

ANTONIO.

Oh ! non, car vous m'avez bien payé ; mais, pere Blondel, j'ai quelque chose à vous dire.

BLONDEL.

Quoi ?

ANTONIO.

Ah ! c'est que...

BLONDEL.

Dis, mon fils, dis : qu'est-ce que c'est ?

ANTONIO.

C'est que je suis bien fâché ; je ne pourrai pas vous conduire demain.

BLONDEL.

Hé ! pourquoi donc ?

ANTONIO.

C'est que je suis de nôce ; mon grand-pere & ma grand-mere se remarient, & mon petit-fils qui est leur frere...

BLONDEL.

Ton petit-fils ! tu as un petit-fils ?

ANTONIO.

Oui, leur petit-fils, qui est mon frere, se marie aussi le même jour de leur remariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL.

Hé, dis-moi, elle ne demeureroit pas dans ce château que tu dis, où il y a un foldat qui a une arbalète.

ANTONIO.

Non, non.

BLONDEL.

Mais, mon ami, demain, comment ferai-je pour me conduire ?

SED.

25

ANTONIO.

Ah ! je vous donnerai un de mes camarades, il est un peu volage ; mais je vous ferai venir à la nôce, & vous y jouerez du violon : Ah ! ne vous embarrassez pas.

BLONDEL.

Tu aimes donc bien à danser ?

ANTONIO.

La danse n'est pas ce que j'aime,  
Mais c'est la fille à Nicolas ;  
Lorsque je la tiens par le bras,  
Alors mon plaisir est extrême,  
Je la presse contre moi-même :  
Et puis nous nous parlons tout bas :  
Que je vous plains ! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

C'est vrai, mon fils, je suis bien à plaindre.

ANTONIO.

Elle a quinze ans, moi j'en ai seize,  
Ah ! si la mère Nicolas  
N'étoit pas toujours sur nos pas :  
Hé bien, quoique cela déplaît,  
Auprès d'elle je suis bien aise ;  
Et puis nous nous parlons tout bas :  
Que je vous plains ! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

Continue, je crois la voir.

ANTONIO.

Vous la voyez ? ah ! vous êtes aveugle.

BLONDEL.

Va, mon fils, va toujours voir si je pourrai trouver où passer cette nuit.

*SCÈNE II.*

BLONDEL, *seul.*

OUI, voilà des tours, voilà des fossés, des redoutes ; c'est bien là un château fort ; il est éloigné des frontières, dans un pays sauvage, au milieu des marais ; il n'est propre qu'à enfermer des prisonniers d'État ; on dit qu'on ne peut en approcher ; nous verrons, on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers ; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accents de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard ! ô mon roi !  
L'univers t'abandonne ;  
Sur la terre, il n'est que moi  
Qui s'intéresse à ta personne :  
Moi seul dans l'univers  
Voudrois briser tes fers.



Et tout le reste t'abandonne.  
Et sa noble amie... Ah ! son cœur  
Doit être navré de douleur !  
O Richard ! ô mon roi !  
L'univers t'abandonne, &c.

Monarques, cherchez des amis,  
Non sous les lauriers de la gloire,  
Mais sous les myrthes favoris  
Qu'offrent les filles de mémoire.  
Un troubadour  
Est tout amour,  
Félicité, constance,  
Et sans espoir de récompense.  
O Richard ! ô mon roi !  
L'univers t'abandonne ;  
Et c'est Blondel, il n'est que moi  
Qui s'intéresse à ta personne.

Mais j'entends du bruit, remettons-nous &  
reprenons notre rôle.

*SCÈNE III.*

BLONDEL, WILLIAMS, ANTONIO,  
LAURETTE & GUILLOT.

WILLIAMS.

**J**E t'apprendrai à porter des lettres à ma  
fille.

GUILLOT.

C'est de la part du gouverneur.

WILLIAMS.

C'est de la part du gouverneur ?

BLONDEL, *à part.*

Ah, si c'étoit ce gouverneur !

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre  
Cette lettre.

WILLIAMS.

Ma fille écoute un séducteur !  
Non ma Laurette  
N'est point faite  
Pour amuser le gouverneur.  
Et toi, & toi,  
Si tu reviens, c'est fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'est pas moi  
Qui reviendrai, non, sur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce gouverneur  
Que ma Laurette  
N'est point faite  
Pour écouter un séducteur :  
Monfieur, monfieur le gouverneur  
Me fait en ce jour trop d'honneur.

BLONDEL, *à part.*

Ah ! si c'étoit le gouverneur  
De ce château, dieux ! quel bonheur !

GUILLOT.

Mais, c'est monfieur le gouverneur.

WILLIAMS.

Eh ! que me fait ce gouverneur ?  
Oui, sur ma foi,  
Prends garde à toi.

*(A Laurette qui paroît.)*

Et toi, si jamais tu revois  
Ce séducteur,  
Tu sentiras  
Si dans mon bras  
Il est encor quelque vigueur.

BLONDEL, *à part.*

Si je pouvois, ah ! quel bonheur !  
Mes bons amis, ne frappez pas,

Point de débats :  
La paix, la paix, point de débats.

LAURETTE,

Mon pere, hélas !  
Je ne vois pas  
Le gouverneur.

BLONDEL.

Ah, si c'étoit ce gouverneur !  
Ah, quel bonheur !  
Mes bons amis,  
Soyez unis :  
Ah, point de fiel !  
La paix du ciel ;  
Point de débats,  
Ne frappez pas :

*(A part.)*

Ah ! si c'étoit le gouverneur.

#### SCÈNE IV.

WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

**R**ENTREZ dans la maison... elle dit qu'elle ne l'a point vu, & qu'elle ne lui parle pas, & il lui écrit; je voudrois bien connoître ce que dit cette lettre : ils ont à présent une

maniere d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un... ce vieillard n'est pas de ce pays-ci : bonhomme, sçavez-vous lire ?

BLONDEL.

Ah, mon Dieu ! oui, je sçais lire.

WILLIAMS.

Eh bien ! lisez-moi cela.

BLONDEL.

Ah, mon bon monsieur ! je suis aveugle, ces méchants Sarrasins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante ; mais ne voyez-vous pas venir un petit garçon ?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'est celui qui me conduit ; il sçait lire, & il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, est-ce toi ?

SCÈNE V.

WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO,

OUI, c'est moi, pere Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long tems.

ANTONIO.

Ah! c'est que je l'ai trouvée, & je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL.

Tiens, lis la lettre de monfieur que voilà, & lis bien haut, & diftinctement ; lis, lis mon petit ami.

ANTONIO.

*Belle Laurette...*

WILLIAMS.

Belle Laurette! voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO.

*Belle Laurette, mon cœur ne peut fe contenir de la joie qu'il reffent par l'affurance que vous me donnez de m'aimer toujours.*

WILLIAMS.

Ah, fille indigne ! elle l'aime.

BLONDEL.

Laissez, laissez ; continue.

ANTONIO.

*Si le prisonnier que je ne peux quitter...*

WILLIAMS.

Tant mieux.

BLONDEL, *à part.*

Ce prisonnier !

ANTONIO.

*Si le prisonnier que je ne peux quitter, me permettoit de sortir pendant le jour, j'irois me jeter...*

WILLIAMS.

Fût-ce dans les fossés de ton château !

BLONDEL, *à part.*

Qu'il ne peut quitter. (*Haut*) lis toujours...

ANTONIO.

*J'irois me jeter à vos pieds ; mais si cette nuit... Il y a là des mots effacés.*

BLONDEL.

Enfuite ?

ANTONIO.

*Faites-moi dire par quelqu'un à quelle*

*heure je pourrais vous parler. Votre tendre, fidèle amant, & constant chevalier, Florestan.*

WILLIAMS.

Ah! damnation! goddam!

BLONDEL.

Goddam! est-ce que vous êtes Anglois?

WILLIAMS.

Ah! oui, je le suis.

BLONDEL.

Vigoureuse nation! eh! comment est-il possible, que né un brave Anglois, vous foyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, & dans un pays aussi sauvage qu'on m'a dit qu'il étoit?

WILLIAMS.

Ah! c'est trop long à vous raconter. Est-ce que nous dépendons de nous? Il ne faut qu'une circonstance pour nous envoyer bien loin.

BLONDEL.

Vous avez raison; car moi je suis de l'Isle-de-France, & me voilà ici; & de quelle province d'Angleterre êtes-vous?

WILLIAMS.

Du pays des Galles.

BLONDEL.

Vous êtes du pays des Galles! Ah! si j'avois la jouissance de mes yeux, que j'aurois de



plaisir à vous voir! Et comment avez-vous quitté ce bon pays?

WILLIAMS.

J'ai été à la croisade, à la Palestine.

BLONDEL.

A la Palestine! & moi aussi.

WILLIAMS.

Avec notre roi Richard.

BLONDEL.

Avec notre roi! & moi de même.

WILLIAMS.

Quand je suis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon père mort!

BLONDEL.

Il étoit peut-être bien vieux?

WILLIAMS.

Ah! ce n'est pas de vieillesse: il avoit été tué par un gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avoit tué sur ses terres. J'apprends cela en arrivant, je cours trouver ce gentilhomme, & j'ai vengé la mort de mon père par la sienne.

BLONDEL.

Ainsi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS.

Cela n'est que trop vrai.

BLONDEL.

Enfin vous vous êtes enfui?

WILLIAMS.

Oui, avec ma fille, & ma femme, qui est morte depuis, & me voilà. La justice a mangé mon château & mon fief, & je n'ai plus rien là-bas, qu'une sentence de mort ; mais ici je ne les crains pas.

BLONDEL.

Je vous demande bien pardon de toutes mes questions.

WILLIAMS.

Ah! il ne me déplaît pas de parler de tout cela.

BLONDEL.

Et à la croisade, vous avez donc connu le brave roi Richard, ce héros, ce grand homme?

WILLIAMS.

Oui, puisque j'ai fervi sous lui.

BLONDEL.

Et sans doute vous avez...?

WILLIAMS.

Mais j'ai affaire, & je crois que voilà cette voyageuse qui va arriver.

**SCÈNE VI.**

**BLONDEL, LAURETTE,  
ANTONIO.**

*(Antonio pendant cette scène tire du pain  
d'un bissac, & va le manger un peu loin).*

**LAURETTE.**

**A**h! bonhomme! je vous en prie, dites-  
moi ce que vous a dit mon pere.

**BLONDEL.**

C'est vous qui êtes la belle Laurette?

**LAURETTE.**

Oui, monsieur.

**BLONDEL.**

Votre pere est fort irrité; il sçait ce que contient la lettre du chevalier Florestan.

**LAURETTE.**

Oui, Florestan, c'est son nom. Est-ce qu'on a lu la lettre à mon pere?

**BLONDEL.**

Non, pas moi, je suis aveugle, mais c'est mon petit conducteur.

ANTONIO.

Oui, c'est moi: mais, est-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire?

LAURETTE.

On auroit bien dû ne pas le faire.

BLONDEL.

Il l'auroit fait lire par un autre.

LAURETTE.

C'est vrai. Et que disoit la lettre?

BLONDEL.

Que fans le prisonnier qu'il garde... Et qu'est-ce que c'est que ce prisonnier?

LAURETTE.

On ne dit pas ce qu'il est.

BLONDEL.

Que fans le prisonnier qu'il garde, il viendrait se jeter à vos pieds.

LAURETTE.

Pauvre chevalier!

BLONDEL.

Mais que cette nuit...

LAURETTE, *elle soupire.*

Cette nuit? ah, la nuit!  
Je crains de lui parler la nuit,  
J'écoute trop tout ce qu'il dit.

Il me dit : « Je vous aime, » & je fens malgré moi,  
Je fens mon cœur qui bat, & je ne sçais pourquoi :

Puis il prend ma main, il la presse

Avec tant de tendresse,

Que je ne sçais plus où j'en suis;

Je veux le fuir, mais je ne puis.

Ah! pourquoi lui parler la nuit, &c.

BLONDEL.

Vous l'aimez donc bien, belle Laurette?

LAURETTE.

Ah, mon Dieu, oui, je l'aime bien!

BLONDEL.

En vérité, votre aveu est si naïf, que je ne  
peux m'empêcher de vous donner un conseil.

LAURETTE.

Dites, dites. Je ne sçais à qui me confier;  
mais votre air, votre âge... & puis vous ne  
pouvez me voir... tout cela me donne la har-  
dieffe de vous parler, & me fait, je crois,  
moins rougir.

BLONDEL.

Hé bien! belle Laurette...

LAURETTE.

Mais, qui vous a dit que j'étois belle?

BLONDEL.

Hélas! pour moi, pauvre aveugle, la beauté  
d'une femme est dans le charme, dans la dou-  
ceur de sa voix.

Hé bien? LAURETTE.

BLONDEL.

Je vous dirai donc, que lorsque ces chevaliers, ces gens de haute condition, s'adressent à une jeune personne, d'un état inférieur, moins touchés souvent de la beauté, de la noblesse de son ame que de celle de leur extraction...

LAURETTE.

Hé bien?

BLONDEL.

Ils ne se font quelquefois aucun scrupule de la tromper.

LAURETTE.

Mais ma noblesse est égale à la sienne.

BLONDEL.

Le sçait-il?

LAURETTE.

Sans doute. Quoique mon pere ait peu d'aifance, nous avons toujours vécu noblement; & si je ne craignois sa vivacité, vivacité qui heureusement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurois confié les intentions du chevalier.

BLONDEL.

C'est lui qui est le gouverneur de ce château?

Oui.

LAURETTE.

BLONDEL.

Et tout en attendant cette confiance en votre pere, vous le recevrez cette nuit : cette nuit ! Ce chevalier que vous aimez, vous lui parlerez cette nuit ! Ecoutez-moi, ceci n'est qu'une chanfonnette.

Un bandeau couvre les yeux  
Du Dieu qui rend amoureux,  
Cela nous apprend, fans doute,  
Que ce petit Dieu badin  
N'est jamais, jamais plus malin  
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah ! redites-moi, s'il vous plaît,  
Ce joli couplet ;  
Ah ! je ne dois pas l'oublier,  
Je veux l'apprendre au chevalier.

BLONDEL.

Très volontiers.

*(Ils reprennent ensemble.)*

Un bandeau, &c.

LAURETTE.

Ah ! voici je ne fais combien de personnes qui arrivent : des chevaux, des chariots. C'est fans doute cette dame qui descend ici : j'y cours.

BLONDEL.

Ecoutez donc, belle Laurette, j'ai quelque chose à vous dire.

LAURETTE.

De lui ?

BLONDEL.

Non.

LAURETTE.

Dites donc vite.

BLONDEL.

Pourrai-je passer cette nuit-ci seulement, dans votre maison ?

LAURETTE.

Non, cela ne se peut pas. Mon père, à la prière d'un ancien ami, a cédé, pour cette nuit seulement, sa maison toute entière, à une grande dame, &, à moins qu'elle ne le permette, nous ne pouvons pas disposer du plus petit endroit ; mais demain... Adieu.

BLONDEL.

Allons, prenons patience, Antonio ?

ANTONIO.

Plaît-il ?

BLONDEL.

Vas voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.



## SCÈNE VII.

BLONDEL, MARGUERITTE,  
Comtesse de Flandres & d'Artois.

(Alors paroissent des gens de toute sorte, des domestiques, des chevaliers. Ils donnent le bras à Margueritte; elle paroît descendre de son palefroi, & est accompagnée de femmes suivantes. Elle a l'air de donner des ordres.)

BLONDEL.

CIEL! que vois-je? c'est la comtesse de Flandre; c'est Margueritte, c'est le tendre & malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard! Ah! j'accepte le présage; sa rencontre ici ne peut être qu'un coup du ciel. Si le roi est ici, & si ces tours lui servent de prison... Ah, dieux! mais, peut-être me trompai-je!... Voyons si vraiment c'est elle. Si c'est Margueritte, son ame ne pourra se refuser aux douces impressions d'un air qu'en des tems bienheureux son amant a fait pour elle. (Il joue cet air sur son violon. Dès les premières phrases, Margueritte s'arrête, écoute, s'approche.)

MARGUERITTE.

O ciel, qu'entends-je!... Bonhomme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez si bien sur votre violon?

BLONDEL.

Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer, qui venoit de la Terre-Sainte, & qui, disoit-il, l'avoit entendu chanter au roi Richard.

MARGUERITTE.

Il vous a dit la vérité.

BLONDEL.

Mais, madame, vous, qui avez la voix d'un ange, n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maison qu'on m'a dit être ici tout près?

MARGUERITTE.

Oui, bonhomme.

BLONDEL.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, & permettez-lui d'y passer la nuit, dans le lieu où il n'incommodera pas.

MARGUERITTE.

Ah! je le veux bien, pourvu que vous répétiez plusieurs fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL.

Ah! tant qu'il vous plaira!

MARGUERITTE, à ses gens.

Je vous recommande ce bon vieillard. (*Williams donne la main à Margueritte, & la conduit dans sa maison.*)

### SCÈNE VIII.

BLONDEL, *se met à jouer plusieurs fois ce même air, avec des variations. Pendant ce tems, tout le bagage se décharge: les gens de la comtesse vont & viennent. On dresse une grande table à la porte: on y met du vin & des verres.*

UN PREMIER DOMESTIQUE, à Blondel.

ALLONS, bonhomme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

BLONDEL.

Antonio?

ANTONIO.

Me voilà.

BLONDEL, *lui donnant son verre.*

Tiens, bois, mon fils, bois. (*On verse à Blondel un second verre, & il dit après avoir bu*) : En vous remerciant, mes amis : mais je veux payer mon écot.

---

UN DOMESTIQUE.

Hé, comment ça?

BLONDEL.

En vous disant une chanson, & vous ferez chorus.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Allons, c'est un bon vivant. Courage, pere.

BLONDEL.

Que le sultan Saladin  
Rassemble dans son jardin  
Un troupeau de jouvencelles,  
Toutes jeunes, toutes belles,  
Pour s'amuser le matin;  
C'est bien, c'est bien,  
Cela ne nous blesse en rien;  
Mais je pense comme Grégoire,  
J'aime mieux boire.  
*(Ces deux vers sont repris en chœur.)*

BLONDEL.

Qu'un seigneur, qu'un haut baron,  
Vende jusqu'à son donjon  
Pour aller à la croisade,  
Qu'il laisse sa camarade  
Dans la main des gens de bien,  
C'est bien, c'est bien,  
Cela ne nous blesse en rien;  
Mais je pense comme Grégoire,  
J'aime mieux boire.

UN OFFICIER DE LA COMTESSE.

Voilà madame qui va se retirer dans son appartement.

UN DOMESTIQUE.

Rachevons ; encore un couplet, pere.

BLONDEL.

Que le vaillant roi Richard,  
Aille courir maint hafard,  
Pour aller loin d'Angleterre,  
Conquérir une autre terre,  
Dans le pays d'un payen ;  
C'est bien, c'est bien,  
Cela ne nous blesse en rien ;  
Mais je pense comme Grégoire,  
J'aime mieux boire.

BEATRIX.

Finissez donc, madame vous entend de son appartement. (*Blondel feint de prendre Beatrix pour son petit garçon, & Antonio l'em-mene.*)

*Fin du premier Acte.*



## ACTE DEUXIÈME

---

Le Théâtre représente l'intérieur d'un Château fort, sur le devant est une terrasse; elle est entourée de grilles de fer, & cette terrasse est disposée de façon que Richard, lorsqu'il y est, ne peut voir le fond du Théâtre, qui représente un fossé, revêtu extérieurement d'un parapet; c'est sur la terrasse que paroît Richard, & c'est sur le parapet que Blondel est vu.

---

### *SCÈNE PREMIÈRE.*

Le Théâtre est un peu éclairé, surtout dans le fond; il s'éclaire par degrés; l'aurore se lève après le crépuscule.

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va se lever, profitez-en, sire, pour votre santé: dans une heure on va vous renfermer.

SED.

27

RICHARD.

Florestan ?

FLORESTAN.

Sire.

RICHARD.

Votre fortune est dans vos mains.

FLORESTAN.

Je le sçais, sire, mais mon honneur...

RICHARD.

Pour un perfide ! pour un traître !

FLORESTAN.

Pour un traître. S'il l'étoit, sire, je ne le servirois pas. Non, non, je ne le servirois pas, si je croyois qu'il fût un perfide.

RICHARD.

Mais Florestan... (*Florestan fait une révérence respectueuse, ne répond rien, & sort.*)

## SCÈNE II.

RICHARD, *sur la terrasse.*

AH ! grand Dieu ! quel funeste coup du fort ! Couvert de lauriers cueillis dans la Palestine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obscurément confiné

---

comme le dernier des hommes, dans le fond  
d'une prison ! (*Il se lève.*)

Si l'univers entier m'oublie,  
S'il faut passer ici ma vie,  
Que fert ma gloire, ma valeur ?  
(*Il regarde un portrait de Margueritte.*)

Douce image de mon amie,  
Viens calmer, consoler mon cœur,  
Un instant suspends ma douleur.

O souvenir de ma puissance !  
Crois-tu ranimer ma constance ?  
Non, tu redoubles mon malheur :  
O mort ! viens terminer ma peine,  
O mort ! viens, viens briser ma chaîne !  
L'espérance a fui de mon cœur,



## SCÈNE III.

RICHARD, BLONDEL,  
ANTONIO.

*(Richard est le coude appuyé sur une saillie de pierre, & paroît abîmé dans le plus profond chagrin: sa tête est en partie cachée par sa main.)*

BLONDEL.

PETIT garçon, arrêtons-nous ici ; j'aime à respirer cet air frais & pur qui annonce & accompagne le lever de l'aurore. Où suis-je, à présent ?

ANTONIO.

Près du parapet de cette forteresse, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL.

C'est bien. *(Comme il semble tâter ce parapet pour monter dessus.)*

ANTONIO.

Ah ! ne montez pas dessus ce parapet, vous tomberiez dans un grand fossé plein d'eau, & vous vous noieriez.

BLONDEL.

Ah, je n'en ai pas d'envie. Tiens, mon fils,

voilà de l'argent, vas-nous chercher quelque chose pour déjeuner.

ANTONIO.

Ah! vous me donnez trop.

BLONDEL.

Le reste fera pour toi.

ANTONIO.

En vous remerciant. (*Il part.*)

BLONDEL.

Quand tu seras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes sont aussi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah! est-il parti?

#### SCÈNE IV.

RICHARD, *sur sa terrasse*; BLONDEL  
*monte & s'arrange sur le parapet.*

RICHARD.

UNE année! une année entière se passe, sans que je reçoive aucune consolation, & je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable!

BLONDEL.

S'il est ici, le calme du matin, le silence

qui regne dans ces lieux laissera sans doute pénétrer ma voix jusqu'au fond de sa retraite. Eh! s'il est ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inspirée. Auteur, amoureux & malheureux : que de raisons pour s'en souvenir!

RICHARD.

Trône, grandeurs, souveraine puissance! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune? Et Margueritte! Margueritte! (*Pendant ce couplet, Blondel paroît accorder son violon presqu'en jourdine, afin de faire sentir qu'il est très loin; il commence à jouer lors du mot, Margueritte.*) Quels sons! ô ciel, est-il possible, qu'un air que j'ai fait pour elle, ait passé jusqu'ici? Écoutons. (*Lorsque Blondel commence à chanter.*) Ciel! quels accents!... Quelle voix!

BLONDEL.

Une fièvre brûlante  
Un jour me terrassoit,

RICHARD.

Je connois cette voix-là.

BLONDEL.

Et de mon corps chassoit  
Mon âme languissante :

Ma Dame approche de mon lit,  
Et loin de moi la mort s'enfuit.

*(Il s'arrête & écoute.)*

*(Pendant ce couplet, Richard marque tous les degrés de surprise, de joie & d'espérance; il cherche à se rappeler la fin du couplet, s'en souvient & dit :)*

**RICHARD.**

Un regard de ma belle  
Fait dans mon tendre cœur  
A la peine cruelle  
Succéder le bonheur,

*(Pendant ce couplet, Blondel marque la joie la plus vive; il a même l'air de se trouver mal de jai-  
siffement.)*

**BLONDEL.**

Dans une tour obscure  
Un roi puissant languit;  
Son serviteur gémit  
De sa trille aventure.

**RICHARD.**

Ciel! c'est Blondel!

Si Margueritte étoit ici,  
Je m'écrierois : plus de fouci.

**ENSEMBLE.**

Un regard de ma belle  
Fait dans mon tendre cœur  
A la peine cruelle  
Succéder le bonheur,

*(Blondel répète le refrain, en faisant la deuxième partie : il danse, il saute, exprime sa joie par l'air qu'il joue sur son violon.)*

## SCÈNE V.

BLONDEL, RICHARD,  
DES SOLDATS.

*(Le gouverneur & des soldats font rentrer le roi ; la porte de la terrasse se ferme ; des soldats s'emparent de Blondel, & le font passer par une poterne & entrer dans les fortifications ; alors il paroît au-devant du théâtre.)*

LES SOLDATS.

SÇAIS-TU, connois-tu, sçais-tu  
Qui peut t'avoir répondu ?  
Réponds, réponds, réponds vite.  
Ah ! que tu n'en es pas quitte !

BLONDEL.

Sans doute quelque passant  
Que divertissoit mon chant.

LES SOLDATS.

En prison, vite en prison,  
Tu diras là ta chançon.

BLONDEL.

Ah, Messieurs ! point de colère  
Ayez pitié de ma misère ;

Les Sarrasins furieux  
De la lumière des cieux  
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux pour toi, tant mieux :  
Tu périrois dans ces lieux,  
Si tu portois de bons yeux.

BLONDEL.

Ah ! messieurs ! attendez donc,  
Je dois obtenir pardon ;  
Je veux parler à monsieur,  
A monsieur le gouverneur,  
Pour un avis important  
Qu'il doit sçavoir à l'instant.

DES SOLDATS, *à un officier.*

Il veut parler à monsieur,  
A monsieur le gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important  
Qu'il doit sçavoir à l'instant.

LES SOLDATS.

Pour un avis important  
Qu'il doit sçavoir à l'instant.

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à monsieur,  
A monsieur le gouverneur,  
Puisque l'avis important  
Doit être sçu dans l'instant,

Le voici; mais prends garde à toi :  
 Oui, sur ma foi  
 Tu périrois  
 Si tu mentois,  
 Si tu mentois à monfeigneur  
 A monfeigneur le gouverneur.

### SCÈNE VI.

LES MÊMES,  
 ET FLORESTAN, *gouverneur.*

UN SOLDAT.

**V**oici monsieur le gouverneur.

BLONDEL.

Où est-il, monsieur le gouverneur?

FLORESTAN.

Me voilà.

BLONDEL.

De quel côté? où est-il?

FLORESTAN.

Ici.

BLONDEL.

J'ai un avis important à lui donner.

FLORESTAN.

Hé bien! de quoi s'agit-il? Mais ne cherche point à mentir, ni à m'amuser, car à l'instant tu perdrois la vie.

BLONDEL.

Ah! monsieur! c'est être déjà mort à moitié que d'avoir perdu la vue: eh! comment un pauvre aveugle pourroit-il prétendre à vous tromper?

FLORESTAN.

Eh bien, parle.

BLONDEL.

Etes-vous feul?

FLORESTAN.

Oui. Retirez-vous, vous autres. (*Les soldats se retirent dans le fond.*)

BLONDEL.

Monsieur, c'est que la belle Laurette...

FLORESTAN.

Parle bas.

BLONDEL.

C'est que la belle Laurette m'a lu la lettre que vous lui avez écrite, afin que vous vissiez que je suis envoyé par elle: or, vous y dites que vous vous jetez à ses pieds, & vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN.

Hé bien, mon ami!

BLONDEL.

Hé bien, monsieur! elle m'a dit de vous dire que vous pourriez venir à l'heure que vous voudriez.



FLORESTAN.

Comment, à l'heure que je voudrais ?

BLONDEL.

Il y a chez son père, une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéressante, y donne toute la nuit à danser, à boire, manger & rire, & vous pourriez y venir sous quelque prétexte ; alors la belle Laurette trouvera toujours bien l'occasion de vous dire quelque petite chose.

FLORESTAN.

C'est donc pour me parler que tu as chanté ?

BLONDEL.

C'est pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas de mal : dis-lui que j'irai. Mais se servir d'un aveugle pour faire une commission ! ah ! elle est charmante ! Vas-t'en.

BLONDEL.

Mais, monsieur le gouverneur, monsieur le gouverneur.

FLORESTAN. .

Hé bien ?

BLONDEL.

Ah, vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne

foupçonne rien de ma miffion, grondez-moi bien fort, & renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raifon ; ce drôle a de l'efprit.

Pour le peu que tu m'as dit  
Falloit-il faire ce bruit !

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas fait de bruit ;  
Vos foldats ont fait ce bruit.

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire,  
Tu devrois, tu dois te taire ;  
Alarmer la garnifon !  
Tu devrois être en prifon.

### SCÈNE VII.

LES MÊMES ET ANTONIO, *il a un  
pain paffé dans fon bâton.*

ANTONIO.

Ah ! meffieurs, pardon, pardon,  
Ayez pitié de fa mifère ;  
Les Sarrasins furieux  
Ont privé ses pauvres yeux  
De la lumière des cieux.

SED.

28

## LES SOLDATS.

Ah ! tant mieux, tant mieux  
S'il avoit porté de bons yeux,  
Il périroit dans ces lieux,  
Va, retire-toi ;  
Mais, prends garde à toi,  
Ici si jamais  
Tu paroissois,  
Tu périrois.

## BLONDEL.

Messieurs, croyez-moi,  
Ici si jamais  
Je revenois,  
Je me foudroyerois  
A votre loi,  
Ah ! croyez-moi  
Ah ! croyez-moi

## ANTONIO.

Ici si jamais  
Il revenoit,  
Ah ! ce feroit  
Sans moi, sans moi.  
Ah ! ce feroit  
Sans moi, sans moi.

*(Blondel s'en va en repassant par la poterne avec son guide & les soldats & le gouverneur, par la porte qui lui a servi d'entrée.)*

*Fin du second Acte.*



## ACTE TROISIÈME

---

(Le Théâtre représente la grande salle de la maison  
de Williams.)

---

### *SCÈNE PREMIÈRE.*

*(On entend la ritournelle du morceau.)*

BLONDEL,  
DEUX HOMMES *de la Comtesse.*

BLONDEL.

**I**L faut, il faut,  
Il faut que je lui parle ;  
Mon cher Urbin, mon ami Charle,  
Il faut ici que je lui dise un mot.  
Tout au plus tôt, tout au plus tôt.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.  
A l'instant, ciel ! quoi, dans l'instant !

Voici de l'or.

De l'or, afin que je lui parle,  
Ah ! que je lui parle à l'instant.

Dans ce moment.

Eh bien ! soit ; ah ! que je lui parle,  
Mon cher Urbin, mon ami Charle.  
Pourvu que je lui dise un mot,  
Je suis content ; mais au plus tôt.

#### LES DEUX HOMMES

Il faut, il faut.

Vous ne pouvez lui dire un mot ;  
On chasseroit Urbin & Charle,  
Si nous vous laissions dire un mot.  
Sortez, sortez tout au plus tôt  
Nous allons partir à l'instant.

Oui, dans l'instant.

De l'or !

(*A part.*) { Est-ce de l'or ? oui c'est de l'or ;  
De l'or ! attendez : mais comment  
Peut-il parler en ce ce moment ?

Le pourroit-il en ce moment ?

A la dame de compagnie,

Oui, oui, nous pourrions dire son envie

A la dame de compagnie.

On peut lui dire qu'il la prie...

Dans ce moment,

Tout au plustôt.

**SCÈNE II.**

LA DAME DE COMPAGNIE,  
LA COMTESSE,  
SIR WILLIAMS, LES CHEVALIERS,  
LE SÉNÉCHAL.

*(La dame de compagnie arrive avant la comtesse & ses chevaliers ; les deux hommes qui étoient sur la scène vont parler à la dame de compagnie, qui sort avec eux ; il reste avec la comtesse une autre dame de compagnie.)*

LA COMTESSE.

SIR Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS.

Madame, que ne puis-je vous y retenir plus long-tems !

LA COMTESSE.

Cela ne peut être.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, tout fera bientôt prêt pour votre départ.

LA COMTESSE.

Ah ! chevalier, ce soir assignera le terme à

notre voyage , qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le terminer!

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc, madame?

LA COMTESSE.

Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SÉNÉCHAL.

Vous, madame!

LA COMTESSE.

Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets; je vais, chevalier, faire ajouter quelques mots à cet écrit, vous le remettrez aux États assemblés : ce font mes volontés.

### SCÈNE III.

LES MEMES, BÉATRIX,  
DAME SUIVANTE.

BÉATRIX.

MADAME.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous?

BÉATRIX.

Ce bon homme à qui vous avez permis de

passer la nuit dans ce logis, & qui n'est plus aveugle.

LA COMTESSE.

Eh bien?

BÉATRIX.

Il demande l'honneur de vous être présenté.

LA COMTESSE.

Que veut-il? Ah, ciel!

BÉATRIX.

Je lui ai dit que madame étoit bien triste; il m'a répondu: « Si je lui parle je la rendrai bien gaie. » Entendez-vous sa voix, madame? il l'a très belle.

LA COMTESSE.

Qu'il paroisse; peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard.

#### SCÈNE IV.

LES MEMES, BLONDEL,

LA COMTESSE.

**H**é bien! bon homme, on dit que vous demandez à m'être présenté.

BLONDEL.

Oui, madame: mais qu'il est difficile d'ap-



procher des grands, même pour leur rendre service !

LA COMTESSE.

Qui étoit celui qui vous a appris ce que vous chantiez si bien tout à l'heure, & en quel lieu de la terre cette complainte vous a-t'elle été connue ?

BLONDEL.

Je ne peux le dire qu'à vous. (*Béatrix se retire.*)

LA COMTESSE.

Hier, vous étiez aveugle.

BLONDEL.

Oui, madame; mais je ne le suis plus; & quelles graces n'ai-je point à rendre au ciel, puisqu'il me fait jouir de la présence de madame Margueritte, comtesse de Flandre & d'Artois.

LA COMTESSE.

Ciel! vous me connoissez ?

BLONDEL.

Oui, madame, & reconnoissez Blondel.

LA COMTESSE.

Quoi! c'est vous, Blondel, vous étiez avec le roi; où l'avez-vous laissé ?

BLONDEL.

Le roi, le roi, que je cherchois depuis un an, le roi, madame, est à cent pas d'ici.

Le roi!

LA COMTESSE.

BLONDEL.

Il est prisonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres ; car, sans le voir, je lui ai parlé ce matin.

LA COMTESSE.

Ah, dieux! Ah, Blondel! Chevaliers?

BLONDEL.

Madame, qu'allez-vous dire?

LA COMTESSE.

Qu'ai-je à craindre? ce sont mes chevaliers, tous attachés à moi, à ma personne, & sir Williams est Anglois. (*Les chevaliers, Williams & Béatrix s'approchent.*)

BLONDEL.

Oui, chevaliers, oui ce rempart  
Tient prisonnier le roi Richard.

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous? le roi Richard?  
Richard! qui? le roi d'Angleterre!

BLONDEL.

Oui chevaliers, oui, ce rempart  
Tient prisonnier le roi Richard;  
C'est là qu'est le roi d'Angleterre!

**LES CHEVALIERS.**

Qui vous l'a dit ? par quel hafard  
 Avez-vous connu cette affaire ?  
 Comment sçavez-vous ce mystère ?

**LA COMTESSE.**

Qui vous l'a dit ? par quel hafard ?  
 Ah, grands dieux ! mon cœur se ferre.

**BLONDEL.**

Par moi qui, fous cet habit vil,  
 M'en suis approché fans péril :  
 Sa voix a pénétré mon âme ;  
 Je la connois, oui, oui, madame ;  
 Oui, chevaliers, oui ce rempart,  
 Tient prifonnier le roi Richard.

**LA COMTESSE.**

Ah ! s'il est vrai, quel jour prospère !  
 Ah, grands dieux... ! ah ! mon cœur se ferre  
 De joie & de faiffement.

**LES CHEVALIERS, WILLIAMS, BÉATRIX,  
 ET LA COMTESSE.**

Ah, grands dieux ! quel étonnement !  
 Quel bonheur ! quel événement !  
 Travaillons à fa délivrance :  
 Marchons, marchons.

**BLONDEL.**

Point d'imprudence ;  
 Travaillons à fa délivrance :  
 Non, il faut agir prudemment.

---

**LES CHEVALIERS.**

Travaillons à sa délivrance.

**LA COMTESSE.**

Que faire pour sa délivrance ?

Ah, Blondel ! quel heureux moment !

Que faire pour sa délivrance ?

Chevaliers, écoutez Blondel.

**LES CHEVALIERS.**

Blondel ! Blondel ! oui, c'est Blondel.

**LA COMTESSE.**

Chevaliers, connoissez Blondel.

Ah, quel bonheur ! quel coup du ciel !

**BLONDEL.**

Travaillons à sa délivrance,

Et ne parlons point de Blondel.

## SCÈNE V.

LES CHEVALIERS,  
BLONDEL,  
LA COMTESSE, SIR WILLIAMS.

LA COMTESSE.

Ah! chevaliers, ah! sir Williams, & vous Blondel! mon cher Blondel! voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le roi; la joie, la surprise, cette nouvelle m'a faisie, de maniere que je ne peux jouir de ma réflexion; fervez-vous de tout mon pouvoir: c'est de moi, c'est de mon bonheur que vous allez vous occuper. (*Elle sort, en s'appuyant sur ies bras de ses femmes.*)

*SCÈNE VI.*

LE SÉNÉCHAL, WILLIAMS,  
BLONDEL,  
ET DEUX CHEVALIERS.

LE SÉNÉCHAL.

OUI, c'est l'infortune de Richard qui faisoit toute sa peine.

BLONDEL.

Sires chevaliers, sir Williams, le tems est précieux ; voyons quels sont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard ; sçachons d'abord quel est l'homme qui le garde ; Williams, quel homme est-ce que ce gouverneur ? le connoissez-vous ?

WILLIAMS.

Que trop.

BLONDEL.

L'intérêt peut-il quelque chose sur lui ?

WILLIAMS.

Non.

BLONDEL.

Et la crainte ?

WILLIAMS.

Encore moins.

· SED.

BLONDEL.

Ni l'intérêt, ni la crainte; c'est un homme bien rare: écoutez, chevaliers, & vous, Williams, voici mon avis: le gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS.

Parler à ma fille!

BLONDEL.

Oui: il sçait que ce soir vous donnez un bal, une fête.

WILLIAMS.

Moi!

BLONDEL.

Oui, vous, & faites tout préparer à l'instant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amusent ici près, & que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS.

Des noces! un bal! il sçait que je donneroi une fête; & de qui auroit-il pu sçavoir?...

BLONDEL.

De moi.

WILLIAMS.

De vous! eh! comment cela se peut-il?

BLONDEL.

Enfin, il le sçait, je vous le dirai; mais ne perdons pas un instant. Il viendra ici dans

l'espoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS.

Ah, qu'il lui parle!

BLONDEL.

Oui, il lui parlera : mais qu'aussi-tôt il soit entouré des officiers de la princesse, qu'il soit formé de rendre le roi ; s'il refuse, alors la force.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, la force : armons-nous, forçons le château.

WILLIAMS.

Forcer le château ! & que peuvent vingt ou trente hommes, armés seulement de lances & d'épées, contre cent hommes de garnison placés dans un château fort.

LE SÉNÉCHAL.

Vingt ou trente hommes, & les soldats qui jusqu'ici ont servi d'escorte à Margueritte, & qui sont dans la forêt voisine, en attendant notre retour ; je vais les faire avancer ; & que ne peuvent la valeur, notre exemple, & le désir de délivrer le roi ?

BLONDEL.

Ah ! sénéchal, vous me rendez la vie ; est-il quelqu'un de nous qui ne se sacrifie pour une



si belle cause! Williams, Richard est dans les fers, & vous êtes Anglois.

WILLIAMS.

Ou le délivrer, ou mourir.

BLONDEL.

Sénéchal, faites promptement avancer votre escorte; faites armer tous vos chevaliers; que Florestan soit arrêté, & dès que nos gens seront aux pieds des murailles, le signal de l'assaut. J'ai remarqué un endroit foible, où, à l'aide des travailleurs, j'espère faire brèche, & montrer à nos amis le chemin de la victoire; en attendant, Williams, faites tout préparer ici pour la danse. (*Williams sort.*)

## SCÈNE VII.

BLONDEL, *seul.*

Si l'amitié la plus pure, si l'ardeur la plus vive peuvent inspirer un cœur tendre & sensible, que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment?

*SCÈNE VIII.*

WILLIAMS, LAURETTE,  
DES DOMESTIQUES.

WILLIAMS, *aux garçons.*

**P** RÉPAREZ tout ici, rangez cette table, enlevez les meubles qui peuvent embarrasser.

LAURETTE.

Est-ce qu'on va danser?

WILLIAMS.

Oui ma fille, ma chere fille.

LAURETTE.

Ma chere fille! ah, mon pere n'est plus en colere; on va danser. Ah! si le chevalier le sçavoit, peut-être pourroit-il...

WILLIAMS.

Allons, aide-nous à préparer cette salle, nous allons danser. (*Cependant les garçons rangent les meubles, préparent la salle.*) Mettez encore ici des lumieres.

*SCÈNE IX.*

LES MÊMES, BLONDEL.

BLONDEL, à *Laurette.*

LE gouverneur, après la danse,  
Viendra se rendre dans ces lieux.

LAURETTE.

Ah, quel bonheur ! que sa présence  
Pour moi doit embellir ces lieux !

BLONDEL, à *Williams, qui approche.*

Nous n'avons point de mystère :  
Je lui disois que mes yeux  
Revoyent enfin les cieux !

LAURETTE,

Nous n'avons point de mystère,  
Non, mon père, non, mon père,  
Ce bonhomme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez sans mystère,  
Ce bonheur a dû me plaire.

LAURETTE, à *part.*

Est-il bien sûr de ma tendresse ?  
Me fera-t-il toujours constant ?

---

BLONDEL.

Si vous aviez vu son ivresse ?  
Son cœur fera toujours constant.

LAURETTE.

Son ivresse !  
Son cœur fera toujours constant.

WILLIAMS.

Il te disoit que ses yeux  
Revoient enfin la lumière.

LAURETTE.

Oui, mon pere, oui, mon pere,  
Nous n'avons pas de mystere ;  
Il me disoit, que ses yeux  
Revoient enfin les cieux ;

BLONDEL.

Nous n'avons point de mystere,  
Je lui disois que mes yeux  
Revoient enfin les cieux ;  
Je voulois vous dire encore...

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il l'ignore...

WILLIAMS.

Il te disoit que ses yeux...

LAURETTE.

Oui, mon pere, &c.

## SCÈNE X.

WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO.

*(Les noces paroissent, ensuite on danse.)*

UN PAYSAN.

E H zig, & zoc,  
Eh fric, & froc ;  
Quand les bœufs  
Vont deux à deux,  
Le labourage en va mieux.

Sans berger, si la bergere  
Est en un lieu solitaire,  
Tout pour elle est ennuyeux ;  
Mais si le berger Sylvandre  
Auprès d'elle vient se rendre ;  
Tout s'anime à l'entour d'eux.

Eh zig, & zoc,  
Eh fric, & froc ;  
Quand les bœufs  
Vont deux à deux,  
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commere,  
Eh ! qu'en dites-vous, compere,

Rien ne se fait bien qu'à deux ;  
Les habitans de la terre,  
Hélas ! ne dureroient guere,  
S'ils ne disoient pas entre eux :  
Eh zig, & zoc, &c.

*(La danse continue ; à l'instant que le gouverneur  
entre & est prêt de danser avec Laurette, on en-  
tend un bruit de tambour.)*

FLORESTAN.

Ciel ! qu'entends-je ?

WILLIAMS, *accompagné des chevaliers de  
Margueritte.*

Je vous arrête.

FLORESTAN.

Vous ?

WILLIAMS.

Moi.

FLORESTAN.

Qu'osez-vous faire ? Dieux, quelle trahison !

Dieux ! qu'est-ce que prétend  
Ce parti violent ?

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'instant,  
Soit remis dans nos mains ;  
Oui, qu'ici ses destins  
Soient remis dans nos mains.

FLORESTAN.

Non, jamais ses destins  
Ne feront dans vos mains.

(Le théâtre change, & représente l'affaut donné à la forteresse par les troupes de Marguerite ; Blondel & Williams encouragent les assiégeans ; les assiégés reçoivent un renfort, & repoussent l'attaque avec avantage.

Blondel alors jette son habit d'aveugle, & sous celui que couvroit sa casaque, il se met à la tête des pionniers, il les place, & leur fait attaquer l'endroit foible dont il a parlé ; l'affaut continue ; on voit paroître, sur le haut de la forteresse, Richard, qui, sans armes, fait les plus grands efforts pour se débarrasser de trois hommes armés ; dans cet instant la muraille tombe avec fracas. Blondel monte à la brèche, court auprès du roi, perce un des soldats, lui arrache son sabre ; le roi s'en fait, ils mettent en fuite les soldats qui s'opposent à eux ; alors Blondel se jette aux genoux de Richard, qui l'embrasse. Dans ce moment le chœur chante : *Vive Richard*, sur une fanfare très éclatante ; les assiégeans arborent le drapeau de Marguerite ; dans ce moment elle paroît, suivie de ses femmes & de tout le peuple ; elle voit Richard délivré de ses ennemis, & conduit par Blondel ; elle tombe évanouie, soutenue par ses femmes, & ne reprend ses esprits que dans les bras de Richard.

Florestan ensuite est conduit aux pieds du roi par le sénéchal & Williams ; Richard lui rend son épée ; toute cette action se passe sur la marche, depuis la fanfare qui termine le combat.)

RICHARD.

O ma chere comtesse !

O doux objet de ma tendresse !

MARGUERITTE.

Ah, Richard ! ô mon roi ! ah, dieux !

RICHARD.

A la tendresse,  
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITTE, *montrant Blondel.*

C'est à Blondel, c'est à son cœur.

RICHARD, *embrasse Blondel.*

C'est à ton cœur  
Qu'en ce jour je dois mon bonheur.  
Délivré par ceux que j'aime,  
De mes fujets oubliés,  
C'est l'amour & l'amitié  
Qui font mon bonheur suprême.

MARGUERITTE.

Qu'en ce jour, je dois ce bonheur.

MARGUERITTE, BLONDEL.

C'est l'amour & l'amitié  
Qui font mon bonheur suprême.

CHŒUR.

LES FEMMES *de la Comtesse*, LAURETTE,  
ANTONIO, & LES PAYSANS.

Ah, que le bonheur suprême  
L'accompagne chaque jour,  
Que le bonheur l'accompagne sans cesse !



Ah, quel plaisir, quel ivresse !  
C'est un roi, oui, c'est lui-même,  
Qui paroît dans ce séjour.

LA COMTESSE, RICHARD, BLONDEL,  
WILLIAMS,  
FLORESTAN & LES CHEVALIERS.

Ah ! que le bonheur suprême  
L'accompagne chaque jour !

MARGUERITTE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadème  
Ne vaut pas un si beau jour.

MARGUERITTE, à *Florestan & à Laurette.*

Vous, commencez ma récompense,  
Heureux amans, je vous unis.

(*A Williams.*)

Souffrez que ce nœud mette un prix  
A notre reconnoissance.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Heureux amans.

TRIO.

MARGUERITTE.

C'est l'amitié fidele  
Qui finit mon malheur ;  
Qu'un amour eternelle  
Assure ton bonheur.

**RICHARD.**

C'est l'amitié fidele  
Qui finit mon malheur  
Et l'amour de ma belle  
Assure mon bonheur.

**BLONDEL.**

Pour un sujet fidele  
Est-il plus grand bonheur  
Quand il voit que son zele  
Finit votre malheur.

**CHŒUR.**

**RICHARD, LA COMTESSE, FLORESTAN,  
WILLIAMS, LES CHEVALIERS.**

Ah, quel bonheur ! quelle ivresse,  
Que le bonheur l'accompagne sans cesse !  
C'est un roi, oui, c'est lui-même,  
Qui paroît dans ce séjour.

**LAURETTE, LES FEMMES DE LA COMTESSE,  
LES PAYSANS.**

Que le bonheur l'accompagne sans cesse !  
Ah, quel bonheur, quelle ivresse,  
C'est un roi, oui, c'est lui-même,  
Qui paroît dans ce séjour.

**RICHARD.**

C'est un roi, oui, c'est lui-même,  
Qui vous doit un si beau jour

**SED.**

30

MARGUERITTE.

Richard m'est rendu dans ce jour.

BLONDEL.

C'est un roi délivré par l'amour.

LE CHŒUR.

Ah ! quel bonheur, quel plus beau jour.  
C'est un roi qui vous doit un si beau jour.

*FIN.*



# Appendices



# APPENDICES



## I

### LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR

#### HISTOIRE CRITIQUE ET ANECDOTIQUE

Lorsque la Comédie-Française dut nous restituer (le 17 septembre 1875) le premier texte du *Philosophe sans le savoir*, tel que Sedaine l'avait écrit, c'est-à-dire en rétablissant, dans leur intégrité, les passages dont la censure du temps avait exigé, soit la modification, soit la suppression totale, M. Jules Prével publia dans le *Figaro* (numéro du 15 septembre 1875), un article dans lequel il exposa, avec pièces et documents à l'appui, l'histoire critique et anecdotique de la Comédie de Sedaine. Nous remercions vivement notre confrère d'avoir bien voulu nous auto-

riser à reproduire ici ce travail si bien renseigné et si complet.

### *Le Philosophe sans le savoir.*

La reprise du *Philosophe sans le savoir*, annoncée pour le vendredi 17 septembre 1875, au Théâtre-Français, offrira cette particularité que la pièce va, pour la première fois, être jouée telle que Sedaine l'avait écrite, telle qu'il voulait qu'elle fût représentée, telle qu'il n'a pu avoir la satisfaction de l'entendre, puisque cette satisfaction ne lui est donnée — ou plutôt n'est donnée à sa mémoire — qu'après cent dix ans d'attente.

La première représentation du *Philosophe sans le savoir* date du 2 décembre 1765. Ce fut un événement dans le monde des théâtres de ce temps-là.

La pièce avait eu un grand succès de lecture. Reçue avec acclamation, mise immédiatement à l'étude, elle s'était vue arrêtée tout à coup par le veto de la censure. Le terrible M. Marin refusait de donner son approbation, non pas que le drame de Sedaine lui parût contraire aux bonnes mœurs, mais il le jugeait contraire aux lois !

La scène principale du *Philosophe sans le*

*savoir* est la scène où M. Vanderk père apprend, le jour même du mariage de sa fille et au milieu des préparatifs de la noce, que son fils va se battre en duel (1). Il surprend le jeune homme au moment où celui-ci s'échappe de la maison paternelle, avant le jour, afin de ne pas troubler la fête.

M. Vanderk est un vieux gentilhomme; son fils est militaire et il a insulté un autre officier; la réparation est due, il faut qu'elle soit donnée.

Le père impose silence à ses angoisses. Loin de s'opposer au duel, il se fait, pour ainsi dire, le complice de son fils. Il l'aidera à cacher son départ; il inventera un prétexte pour justifier son absence. Il lui donne des lettres de crédit sur l'étranger pour le cas où il serait obligé de quitter la France; mais, quand le jeune homme s'approche de lui pour l'embrasser, le père domine son émotion: il repousse doucement l'étreinte de son fils et, d'un geste suprême, il lui indique que l'heure est venue de faire son devoir.

C'est un peu le: « Va te battre!... » de madame de Presles dans le *Gendre de M. Poirier*. Emile Augier et Sedaine se sont rencontrés, mais l'ordre silencieux du père a quelque chose de plus poignant encore que l'exclamation véhémement de l'épouse.

---

(1) La pièce avait d'abord pour titre le *Duel*.



C'est là la scène dont le censeur Marin se refusait à autoriser la représentation. Les édits rendus par Louis XIII et par Louis XIV contre le duel étaient alors dans toute leur vigueur, et le censeur royal n'admettait pas qu'un père de famille pût permettre à son fils de rendre raison par les armes, puisque le duel était défendu par les lois.

L'interdiction de la pièce fit grand bruit. Elle devait être donnée sur le théâtre de la Cour, à Fontainebleau, où M. le maréchal de Richelieu, premier gentilhomme de la Chambre du roi, en exercice cette année-là, voulait qu'il ne fût représenté que des pièces nouvelles. M. Marin se montra inexorable. Il est, du reste, assez vertement houspillé, dans la correspondance littéraire de l'année 1765.

Le baron de Grimm et Diderot prirent fait et cause pour Sedaine. Diderot le tenait en haute estime, comme il avait en grande affection Greuze et Chardin. Il parle avec le même enthousiasme et la même chaleur des deux grands artistes et de l'auteur dramatique. Tous trois eurent, en effet, dans leur talent, d'incontestables affinités, et tous trois peuvent compter parmi les peintres les plus fidèles de l'époque pendant laquelle ils ont vécu.

Il est fort douteux, dit Grimm, que le *Philosophe sans le savoir* paraisse jamais sur le théâtre, l'au-

teur n'ayant pu s'arranger avec le censeur. Un duel conseillé par un père a mis toute la police en alarmes... Montrer un père qui ne veut pas que son fils, après avoir fait une étourderie, commette aussi une lâcheté, et qui lui conseille, au théâtre, le seul parti que tout homme d'honneur voudrait que son fils prît dans le monde, s'il avait le malheur de se trouver en pareille circonstance, oh! ce serait du plus dangereux exemple! On voit bien que nous ne sommes pas dans le siècle des Corneille. Le cardinal de Richelieu n'aurait pas eu la peine d'ameuter aujourd'hui ses roquets beaux-esprits contre le *Cid*, car si le bon Pierre était venu porter son *Cid* à M. Marin, censeur de la police, il l'aurait envoyé souper avec M. Sedaine.

En attendant que M. Marin se décide définitivement sur la pièce de M. Sedaine, on oblige celui-ci de la gâter assez convenablement pour pouvoir être jouée...

Sedaine résista longtemps ; il dut céder à la fin. Au lieu de la scène simple et forte qu'il avait primitivement conçue, il imagina un subterfuge. Le fils Vanderk s'échappe par une feinte, il désobéit à son père, et fait de celui-ci sa dupe ; il perd ainsi beaucoup de son intérêt. Le père, trompé, devient lui-même un moment presque ridicule. La situation dominante de la pièce s'affaiblit à ce point que, selon l'expression de Sedaine lui-même : « *la pièce ne remplit pas son titre.* »

Le pauvre Sedaine n'était pas encore au bout de ses épreuves. Même après les corrections qu'on avait eu tant de peine à lui arracher, et contre lesquelles sa conscience d'auteur devait plus tard protester, il fallut qu'une répétition officielle levât les derniers scrupules du censeur et du lieutenant-général de police.

Le 29 du mois de novembre, dit toujours la correspondance de Grimm, sur les onze heures du matin, une commission du Châtelet s'est transportée à l'hôtel de la Comédie-Française, pour assister à la répétition du *Philosophe sans le savoir*, comédie en prose et en cinq actes, par M. Sedaine, retenue à la police depuis plus d'un mois pour des raisons de la dernière importance, dont j'ai eu l'honneur de vous faire part. Cette descente du Châtelet devait enfin décider si nous verrions le *Philosophe sans le savoir* ou non. La commission était composée de M. de Sartine, lieutenant-général de police, de M. du Lys, lieutenant-criminel, et de M. le procureur du roi au Châtelet. Le poète, très sagement, avait prié ces magistrats de vouloir bien mettre leurs femmes de la commission... « Mais elles n'entendent rien à la partie de la législation, » a dit M. de Sartine. — « N'importe, a repris M. Sedaine, elles jugeront le reste. »

M. Sedaine a de l'esprit ; sans cette précaution, nous n'aurions peut-être jamais eu la satisfaction de voir sa pièce. Madame de Sartine est fort aimable ;

madame la lieutenant-criminelle a de fort beaux yeux, sans compter un naturel charmant. Les beaux yeux de ces dames ont fondu en larmes pendant toute la répétition. La sévérité des magistrats n'a pu tenir contre tant de beaux yeux en larmes. D'un autre côté, on a obligé le poète à quelques sacrifices, désavoués à la vérité par la raison et le bon sens, mais convenables à l'esprit de pédanterie qui souffle depuis quelque temps ; et de tout cela, il est résulté que, le 2 de ce mois de décembre, on a donné la première représentation d'une pièce que le public n'osait plus se flatter de voir.

La curiosité publique avait été fort excitée. On fit 3,353 livres à la première représentation ; ce qui est une grosse recette pour le temps. L'effet de la pièce ne semble pas avoir été, le premier jour, tel qu'on l'attendait ; mais il fut considérable les jours suivants. Interrompue à la septième représentation par la clôture des théâtres à l'occasion de la mort du Dauphin, puis reprise le 12 janvier, la pièce fut jouée vingt-huit fois en moins de deux mois, avec une moyenne de recettes de plus de 2,000 livres. C'était un immense succès — en 1766.

Toutefois, Sedaine voulut en appeler devant le public des sévérités de la censure. Les deux premières éditions du *Philosophe sans le savoir* portent, à la suite de la pièce telle

qu'on l'a toujours représentée depuis 1765, des variantes qui rétablissent le texte primitif.

Avant de donner ces variantes, Sedaine explique, avec beaucoup de modestie et de clarté, les motifs qui l'y engagent. Il se défend de protester en cela contre les décisions de l'autorité et le sentiment du public.

Il est convenu que Sedaine n'est pas un écrivain. Il a pourtant une manière de dire les choses qui ne manque ni de grâce ni de saveur et qui porte avec elle la conviction. Voici cette page devenue rare aujourd'hui. C'est la pièce principale du procès que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs :

De tous les défauts de ma pièce, — dit Sedaine — celui qui n'échappe pas à la plus légère attention, est qu'elle ne remplit pas son titre ; j'ai été le premier à le dire après les changements. Mon *Philosophe sans le savoir* était un homme d'honneur, qui voit toute la cruauté d'un préjugé terrible et qui y cède en gémissant. C'était, sous un autre aspect, Brutus, qui, pénétré de ce qu'il doit à sa patrie, étouffe la voix de la raison, le cri de la nature, et envoie ses fils à la mort.

Les considérations les plus sages m'ont forcé de changer la situation et d'affaiblir mon caractère principal ; j'avoue que le titre de *Philosophe* paraissait proposer Vanderk comme un modèle de con-

duite, et ce prétendu modèle malheureusement trop près de nos mœurs était trop loin de nos lois. Mais si cet ouvrage a le bonheur d'être représenté dans les pays étrangers, les considérations nationales ne subsistant plus, puisque le lieu de la scène n'est plus le même pour eux, je crois que le caractère de mon Philosophe, tel qu'il était, aura plus de ressort et le personnage plus de feu; les passages de la fermeté à la tendresse seront marqués avec plus de force et les situations deviendront plus théâtrales.

C'est cette raison qui m'a fait ajouter à la pièce, telle qu'on la joue, les scènes telles qu'elles étaient avant d'être changées, et j'ai même remis ce que le public m'a forcé de supprimer, l'or donné après la reconnaissance, l'arrivée des musiciens, etc.

Ce n'est pas que le public n'ait bien vu et bien décidé. J'avais diminué la force, le nerf, la vigueur de mon athlète, et je lui laissais le même fardeau à porter : les proportions étaient ôtées. Je désire que la représentation, en quelque lieu qu'elle se fasse, assure la justesse de ma réflexion.

C'est donc la volonté expresse de Sedaine qui va être suivie pour la première fois. C'est comme un codicille de son testament dont la Comédie-Française se fait aujourd'hui l'exécutrice. Comment ne l'a-t-elle pas fait plus tôt ? Comment les artistes distingués qui se sont succédé dans le rôle de Vanderk n'ont-ils pas eu déjà l'idée de rendre au *Philosophe* toute sa vigueur, toute sa sincérité, tout son

effet ? Telle est la force de l'habitude. La pièce n'a guère quitté le répertoire : on la jouait comme elle avait toujours été jouée. Il fallait une circonstance, un hasard, pour rompre avec la routine !

Le *Philosophe sans le savoir* n'avait pas été représenté depuis 1869.

Lorsqu'en 1875, l'administrateur-général de la Comédie-Française songea à remettre la pièce au répertoire, il fit demander la plus vieille édition qui fût à la bibliothèque du théâtre. C'était l'édition de 1766. Il y lut les quelques lignes que nous venons de transcrire. Il compara les deux versions, et il put se convaincre combien Sedaine avait eu raison de demander que l'on rétablît le texte primitif.

Ce n'est pas tout. M. Émile Perrin fit rechercher dans les archives du théâtre s'il n'existait pas un ancien manuscrit, et l'on eut le bonheur d'y retrouver le manuscrit original, celui qui avait servi aux premières répétitions, ce que l'on appelle en argot de théâtre : *le souffleur*. C'est sur ce manuscrit même que Sedaine avait fait les changements ordonnés. Les pages de la scène principale, toute la fin du troisième acte, avaient été repliées et cousues ; la version destinée à les remplacer et qui jusqu'à présent a toujours été suivie, avait été interfoliée.

On coupa le fil qui retenait ces pages captives depuis 1765 : c'était bien le texte original, publié en variantes dans l'édition de 1766. Mais sur ces pages, dont le papier est un peu moins jauni, et que Sedaine avait rayé d'un seul trait de plume et d'une ligne diagonale presque imperceptible, tant il le faisait à regret, on peut suivre la trace de la lutte engagée entre le censeur et l'auteur. Sedaine ne s'était pas rendu tout de suite, il procédait par concessions ; il avait proposé d'autres modifications avant d'en venir à celles que l'on exigeait de lui.

Nous avons tenu dans nos mains ce précieux manuscrit. Au bas de la première page nous avons pu voir les deux terribles signatures du terrible M. Marin et du lieutenant-général de police, M. de Sartine, avec les deux lignes autographes qui autorisent la représentation.

En outre, ce manuscrit contient de très intéressantes indications à l'aide desquelles on a pu se rapprocher aussi fidèlement que possible de l'ancienne mise en scène, et cela n'est pas sans importance dans une pièce où la vérité de la mise en scène joue un rôle aussi important que dans le *Philosophe sans le savoir*. Sedaine devait être un très habile metteur en scène, quoique ce soit là un art



de date relativement récente. Le soin des détails, le juste mouvement des scènes, le caractère physique de ses personnages, le préoccupaient au plus haut point. Il estimait que l'illusion scénique doit être complète et qu'elle ajoute beaucoup à l'intérêt du drame et à l'émotion du public.

\*  
\* \*

Depuis sa première représentation, le *Philosophe sans le savoir* a peu quitté le répertoire de la Comédie-Française. En cent dix ans, il a été joué deux cent quatre-vingt-dix fois. Ce n'est peut-être pas un nombre bien considérable de représentations, mais la pièce n'en a pas moins toujours été considérée, non-seulement comme le chef-d'œuvre de Sedaine, mais comme un des chefs d'œuvre du Théâtre-Français. Elle a toujours tenté les comédiens, car il est peu d'auteurs qui aient su, aussi bien que Sedaine, préparer la besogne de l'acteur et laisser plus de place à son succès personnel.

Il est curieux de suivre, avec les années, les diverses distributions de rôles par lesquelles a passé, dans l'espace de plus d'un siècle, le *Philosophe sans le savoir*. Les comédiens qui ont joué la pièce *d'origine*, comme on disait

en ce temps-là, les créateurs des rôles, comme on dirait aujourd'hui, formaient un ensemble incomparable. Brizard jouait *Vanderk père*; Molé, *Vanderk fils*; Grandval, *le baron d'Esparville*; Lekain, *d'Esparville fils* (un rôle de vingt lignes); Préville, *Antoine*, mademoiselle Doligny, *Victorine*. Celle-ci se surpassa et surpassa tous les autres. C'était une actrice adorée du public, pleine de naturel et de sensibilité, dont la grâce un peu rêveuse allait merveilleusement à ce rôle exquis de *Victorine*. On n'a plus maintenant de mademoiselle Doligny qu'une charmante gravure d'après son portrait, par Vanloo. Sans être absolument belle, elle avait, dit-on, excité de grandes passions; le portrait est de cet avis.

En 1806, mademoiselle Mars prit le rôle de *Victorine*, et Baptiste aîné celui du *Philosophe*. Tous deux jouèrent ces rôles pendant vingt ans, jusqu'en 1826; ils y ont laissé des souvenirs ineffaçables.

Après Molé, le rôle de *Vanderk fils* fut tenu par Damas en 1806, par Armand de 1813 à 1826. Après Préville, *Antoine* fut joué par Dazincourt, par Michot et par Monrose père en 1826. C'était un des meilleurs rôles de cet excellent comédien. Samson et Monrose fils lui succédèrent, lorsqu'on reprit la pièce en

1851 avec Geffroy, qui joua supérieurement, le rôle du Philosophe.

Depuis mademoiselle Mars, le nombre a été grand des Victorine. Citons mademoiselle Anaïs (1836), madame Plessy, mademoiselle Rébecca Félix (1851), mademoiselle Favart, mademoiselle Dubois, madame Victoria Lafontaine (1865-69) (1). Le rôle de la marquise, qui passe aussi pour un rôle de grande tradition, a été joué successivement par mademoiselle Contat, par mademoiselle Mézerai, par mademoiselle Leverd, par mademoiselle Mante et par madame Allan.

Voici comment la pièce sera jouée après-demain vendredi :

Vanderk père. . . . .	MM. MAUBANT.
Vanderk fils. . . . .	LAROCHE.
M. le baron d'Esparville. .	TALBOT.
Antoine. . . . .	BARRÉ.
Le président. . . . .	PRUDHON.
Un domestique de M. d'Esparville. . . . .	JOLIET.
Champagne. . . . .	ROGER.
Mme Vanderk. . . . .	M <sup>mes</sup> GUYON.
La marquise. . . . .	PROVOST-PONSIN.
Victorine. . . . .	BARRETTA.
M <sup>lle</sup> Vanderk. . . . .	MARTIN.

(1) Madame Rose-Chéri l'a également joué, un moment, au théâtre du Gymnase.

---

Les nouveaux interprètes du *Philosophe sans le savoir* ont eu d'illustres devanciers. Mais il ne faut jamais, au théâtre, s'effrayer du passé. C'est un art tout du moment, parce que l'impression y domine, et lorsque le public est attendri ou intéressé, lorsqu'il rit ou lorsqu'il pleure, il ne s'inquiète guère si d'autres avant lui ont ressenti plus ou moins vivement les mêmes émotions.

JULES PRÉVEL.



## II

### *Le Mariage de Victorine,*

Comédie en trois actes,  
de GEORGE SAND (1).

Madame George Sand a imaginé de donner une suite au *Philosophe sans le savoir* dans sa jolie et touchante comédie *le Mariage de*

---

(1) La pièce imprimée est précédée d'une intéressante étude de M<sup>me</sup> Sand, sur le talent de Sedaine, et dont nous avons donné un extrait dans la notice qui ouvre le présent volume.

*Victorine.* Le mutuel amour d'Alexis et de Victorine est, en effet, à peine indiqué dans la comédie de Sedaine; existe-t-il même réellement, d'une manière bien déterminée, pour ce qui concerne Alexis? C'est ce qui ressort insuffisamment des développements de la pièce que domine surtout — et de très haut — la grande émotion du duel qui la remplit tout entière. Madame Sand a repris les amours de Victorine et d'Alexis au point même où Sedaine avait trouvé bon de les arrêter. Elle a seulement fait intervenir un personnage nouveau, Fulgence, qu'Antoine destine d'abord comme époux à sa fille, et qui sert à précipiter le dénouement. En effet, le chagrin de Victorine, à l'idée de ce mariage, — elle dont le cœur est tout rempli de l'image d'Alexis, sans qu'elle ait cependant jamais reçu son aveu, — ouvre les yeux de son père, puis ceux de Vanderk et de toute sa famille. Alexis se déclare, Fulgence se retire et, malgré l'opposition du vieil Antoine, les deux jeunes gens se marient. « Il fallait prévoir leur amour, s'écrie Vanderk, si nous voulions l'empêcher. »

Le *Mariage de Victorine* a été joué d'abord au théâtre du Gymnase, puis à la Comédie-Française, et avec un grand succès dans les

deux théâtres. Voici comment étaient distribués les rôles :

## GYMNASE.

26 novembre 1851

Vanderk. . . . .	MM. DUPUIS.
Alexis. . . . .	BRESSANT.
Antoine . . . . .	LAFONTAINE.
Fulgence. . . . .	GEOFFROY.
M <sup>me</sup> Vanderk. . . . .	M <sup>mes</sup> MÉLANIE.
Sophie. . . . .	FIGEAC.
Victorine. . . . .	ROSE-CHÉRI.

## COMÉDIE-FRANÇAISE.

7 mars 1876.

Vanderk. . . . .	MM. MAUBANT.
Alexis. . . . .	LAROCHE.
Antoine . . . . .	BARRÉ.
Fulgence. . . . .	BAILLET.
M <sup>me</sup> Vanderk. . . . .	M <sup>mes</sup> GUYON.
Sophie. . . . .	MARTIN.
Victorine. . . . .	BARRETTA.

A la Comédie-Française, les artistes, qui avaient repris le *Philosophe sans le savoir*, jouaient aussi les rôles correspondants du *Mariage de Victorine*. Enfin, la première représentation de cette dernière comédie y fut donnée, — mais cette seule fois — à la suite

---

et comme conclusion du *Philosophe sans le savoir*, et dans la même soirée.



### III

#### *Richard Cœur de Lion.*

Voici un curieux extrait des *Mémoires de GRÉTRY* (1), relatif à cet opéra-comique :

Jamais sujet ne fut plus propre à la musique, a-t-on dit, que celui de Richard Cœur de Lion. Je suis de cet avis, quant à la situation principale de la pièce ; je veux dire celle où Blondel chante la romance :

Une fièvre brûlante, etc.

Mais il faut convenir que le sujet n'appelle pas davantage la musique qu'aucun autre ; je dis plus : la pièce devait n'être que déclamée. Car alors la romance devant être essentiellement chantée, rien ne devait l'être que ce

---

(1) *Mémoires ou Essai sur la musique*, par M. Grétry, à Paris, chez l'auteur, rue Poissonnière, et chez Prault, quai des Augustins, et à Liège, chez Descer (F.-J.), imprimeur, libraire, in-8, 1789.

seul morceau, qui eût produit encore plus d'effet ; je me rappelle avoir tenté de ne faire précéder, au second acte, aucun morceau de musique à la romance, uniquement pour cette raison. Mais faisant réflexion qu'on avait chanté dans chaque situation du premier acte, j'abandonnai cette première idée, ne doutant point d'ailleurs que les spectateurs se faisant illusion n'écoutassent cette romance comme si, en musique, elle eût été unique dans l'ouvrage. Ces mêmes réflexions m'engagèrent à la faire dans le vieux style pour qu'elle tranchât sur tout le reste. Y ai-je réussi ? il faut le croire, puisque cent fois l'on m'a demandé si j'avais trouvé cet air dans le fabliau qui a procuré le sujet.

M. Sedaine en me communiquant son manuscrit me disait : « J'ai déjà confié ce poëme  
« à un musicien ; il ne l'a point accepté, parce  
« qu'il croit ne pouvoir pas faire assez bien  
« une romance qui s'y trouve. Lisez, décidez-  
« vous, et point de complaisance de votre  
« part. »

Si j'acceptai sans hésiter ce bel œuvre dramatique, j'avoue que la romance m'inquiétait, de même que mon confrère. Je la lus de plusieurs manières, sans trouver ce que je cherchais, c'est-à-dire le vieux style capable de plaire aux modernes. La recherche que je fis



pour choisir parmi toutes mes idées le chant qui existe, se prolongea depuis onze heures du soir jusqu'au lendemain à quatre heures du matin (1). Nous confiâmes le rôle de Richard à M. Philippe, qui n'en avait pas encore *créé*, et qui depuis ce succès a mérité de plus en plus les applaudissements du public. A plusieurs répétitions, la beauté de la situation, la sensibilité de l'acteur, jointes au désir de bien remplir son rôle, exaltait son imagination au point que ses larmes l'étouffaient lorsqu'il voulait répondre à Blondel :

Un regard de ma belle, etc.

Le jour de la première représentation, cet acteur plein d'ardeur et de zèle fut attaqué subitement d'une extinction de voix ; il n'était plus temps de changer le spectacle, la salle était pleine. Il me fit appeler dans sa loge : « Voyons, chantez votre romance. » Il articula quelques sons avec peine. « C'est bien là, lui dis-je, la voix d'un prisonnier ; vous produirez l'effet que je désire ; chantez, soyez sans inquiétude. »

---

(1) Je me rappelle qu'ayant sonné pendant la nuit pour demander du feu : « Vous devez avoir froid, me dit mon domestique, vous êtes toujours là à ne rien faire. »

M. Clairval remplit le rôle de Blondel d'une manière inimitable; la noblesse d'un chevalier, la finesse d'un aveugle clairvoyant qui conduit une grande intrigue : il sut employer tour-à-tour toutes ces nuances délicates avec un goût exquis. Jamais un rôle ne périlite dans les mains de cet acteur ; il sait se retenir dans les endroits douteux ou trop neufs pour le public. Mais à mesure qu'on s'y accoutume, l'acteur déploie toute l'énergie dont son rôle est susceptible. Le comédien-machine est le même chaque jour, il ne redoute que l'enrouement. Mais M. Clairval n'a pas le malheur d'être le même à chaque représentation ; la perfection de son jeu dépend de la situation de son âme, et il sait encore nous plaire lorsqu'il n'est pas content de lui. . . . .

Richard parut, d'abord, en trois actes, mais non pas avec le troisième acte que l'on joue actuellement ; l'on engageait le gouverneur à rendre Richard ; il cédait par raison, et lorsqu'il dit à Laurette que son amour pour elle n'y avait point de part, les spectateurs le croyaient, et blâmaient le Gouverneur qui manquait à son devoir. M. Sedaine, en abrégant le troisième acte, en fit un quatrième. Le Gouverneur ayant refusé de rendre Richard, était retenu prisonnier chez Williams ; Blon-

del se trouvait dans le même souterrain, sous prétexte que le père de Laurette avait découvert qu'il servait le Gouverneur et sa fille dans leurs amours.

Blondel se faisait donner un écrit du Gouverneur, assez équivoque pour qu'on lui remit Richard, quoique le Gouverneur n'eût pensé qu'à sa propre délivrance; Richard paraissait dans la prison au grand étonnement du Gouverneur.

Cette manière déplut encore plus que la première; cependant, les représentations se continuaient toujours avec la même affluence, grâce au second acte.

Les habitants de Paris avaient une telle envie de voir terminer cet ouvrage d'une manière agréable, que chaque société m'envoyait un dénouement pour Richard. Enfin, M. Sedaine adopta le siège qui concilie tout, qui laisse intacte la conduite du Gouverneur, et qui présente un beau spectacle, seule ressource qui restait après avoir intéressé aussi vivement dans le second acte. Il est inutile de parler du succès de cette pièce; il paraît que cent représentations, toujours avec la même affluence, suffiront à peine à l'empressement du public.



## IV

## ACTE DE VENTE

DU LIVRET DE *Richard Cœur de Lion*.

Nous donnons, ci-après, le traité intervenu entre Sedaine et son éditeur pour la vente du livret de *Richard Cœur de Lion*, et dont notre ami M. F. de Marescot a bien voulu nous communiquer le texte original qui fait partie de ses autographes :

Nous, soussignés, sommes convenus de ce qui suit, sçavoir que moi, Brunet, libraire, ai acheté de M. Sedaine un opéra comique en trois actes, intitulé *Richard Cœur de Lion*, pour lequel j'ai payé la somme de six cent livres en deux billets, au moyen de quoi il m'a cédé et transporté tous ses droits et privilèges au dit ouvrage, se réservant celui et ceux de le joindre à ses œuvres, dans le cas où il trouveroit un acquéreur pour en faire une édition complète, ou qu'il feroit imprimer à ses frais cette édition, sans que pour raison de cette réserve il lui soit permis de vendre cette pièce séparément, sans laquelle clause je n'aurois pas accepté le marché; et

moi Sedaine accepte les présentes conditions, nous réservant mutuellement nos droits et actions, au cas que l'un des deux vienne à enfreindre la présente convention.

Fait double entre nous, à Paris, le 15 janvier 1786.

*Signé* : BRUNET ; J.-M. SEDAINE.



## V

### LISTE GÉNÉRALE (1)

#### DES ŒUVRES DRAMATIQUES DE SEDAINE

*Le Diable à quatre, ou la Double Métamorphose*, opéra-comique en trois actes, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 19 août 1756.

*Anacréon*, comédie en un acte, en vaudeville, aux Italiens, en 1758. (Imprimée en 1754, à la fin du livre intitulé : *Imitation des Odes d'Anacréon.*)

---

(1) Notre ami Alph. Dumas a bien voulu établir, pour nous, la présente nomenclature d'après la précieuse collection de pièces originales qui composent son cabinet.

*Blaise le Savetier*, opéra comique en un acte, suivi de la *Noce de Nicaise*, intermède mêlé de chants et de danses, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 9 mars 1759.

*L'Huître et les Plaideurs*, ou le *Tribunal de la chicane*, opéra-comique en un acte; musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 18 septembre 1759.

*Les Troqueurs dupés*, comédie en un acte, avec ariettes, musique de Sodi. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 6 mars 1760.

*Le Jardinier et son Seigneur*, opéra-comique en un acte, musique de Philidor. — Théâtre de la foire Saint-Germain, 18 février 1761.

*On ne s'avise jamais de tout*, opéra-comique en un acte, musique de Monsigny. — Théâtre de la foire Saint-Laurent, 14 septembre 1761, puis à Fontainebleau, devant la Cour, le 2 décembre suivant.

*Le Roi et le Fermier*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. Comédie-Italienne, 22 novembre 1762.

*L'ouvrage du cœur*, par un François (Sedaine), représenté au mois de juin 1763. (*Paris, Claude Hérissant, 1763*).

*Rose et Colas*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. — Comédie Italienne, 8 mars 1764.

*L'Anneau perdu et retrouvé*, opéra-comique en un acte, musique de Laborde. — Comédie-Italienne, 20 août 1764.

*Le Philosophe sans le savoir*, comédie en cinq actes, en prose. — Comédie-Française, 2 décembre 1765.

*Aline, reine de Golconde*, opéra-ballet en trois actes, musique de Monsigny. — Académie royale de musique, 15 avril 1766.

*La Gageure imprévue*, comédie en un acte, en prose. — Comédie-Française, 27 mai 1768.

*Les Sabôts*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, par MM. C... (*Caçotte*) et Sedaine, musique de Duni. — Comédie-Italienne, 26 octobre 1768.

*Le Déserteur*, drame en trois actes, mêlé d'ariettes, musique de Monsigny. — Comédie-Italienne, 6 mars 1769. — Repris au théâtre royal de l'Opéra-Comique, avec une nouvelle orchestration, par A. Adam, le 30 octobre 1843.

*Thémire*, pastorale en un acte, musique de Duni, représentée devant Sa Majesté, à Fon-

tainebleau, le 20 octobre 1770, et à la Comédie-Italienne, la même année.

*Le Faucon*, opéra-comique en un acte, d'après un conte de La Fontaine, musique de Monsigny, représenté devant Sa Majesté, à Fontainebleau, le 2 novembre 1771, et à la Comédie-Italienne, le 19 mars 1772. (De l'imprimerie de Christophe Ballard, 1771, par exprès commandement de Sa Majesté.)

*Le Magnifique*, comédie en trois actes, en prose, et en vers mis en musique, terminée par un *Divertissement*, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 4 mars 1773, et à Versailles, en présence de Sa Majesté, 26 du même mois.

*Ernelinde*, tragédie-lyrique en cinq actes, par Poinciset, retouchée par Sedaine, musique de Philidor, représentée devant Sa Majesté, à Versailles, le samedi 11 décembre 1773. (Imprimée par exprès commandement de Sa Majesté.)

*Les Femmes vengées*, opéra-comique en un acte et en vers (d'après un conte de La Fontaine), musique de Philidor, — Comédie-Italienne, 20 mars 1775.



*Le Mort marié*, opéra-comique en deux actes (1), musique de Bianchi. — Comédie-Italienne, 12 février 1777. (Imprimé à Paris, par Claude Hérissant, en 1771, avec ce titre : *Le Mort marié, comédie en deux actes et en prose*).

*Proverbe*, par M. Sedaine, imprimé dans la Correspondance de Grimm, septembre 1777.

*Félix, ou l'Enfant trouvé*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Monsigny. — Représentée, d'abord, devant la Cour, à Fontainebleau, le 10 novembre 1777, puis à la Comédie-Italienne, le 24 du même mois.

*Aucassin et Nicolette, ou les Mœurs du bon vieux temps*, comédie en trois actes, avec ariettes, musique de Grétry. — Représentée, d'abord, devant la Cour, à Versailles, le 30 décembre 1779 ; puis à la Comédie-Italienne, le 3 janvier 1780.

*Thalie au nouveau Théâtre*, prologue en prose, en vers, ariettes et vaudevilles, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 28 avril 1783.

*Richard-Cœur-de-Lion*, comédie en trois actes en prose et en vers mis en musique, re-

---

(1) Ce fut d'abord une comédie que Sedaine transforma en opéra-comique après que les comédiens français eurent refusé de la recevoir.

---

présentée, pour la première fois, à Paris, par les comédiens italiens ordinaires du roi, le 21 octobre 1784, et à Fontainebleau, devant leurs Majestés, le 25 octobre 1785. — Musique de Grétry. — Repris au théâtre royal de l'Opéra-Comique, avec une nouvelle orchestration, par Ad. Adam, le 27 octobre 1841.

*Le Comte d'Albert*, drame en deux actes, mêlé d'ariettes, musique de Grétry. — Représenté, d'abord, devant la Cour, à Fontainebleau, le 13 novembre 1786, puis à la Comédie-Italienne, le 8 février 1787.

*La Suite du Comte d'Albert*, opéra comique en un acte, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 1787.

*Amphytrion*, opéra en trois actes, musique de Grétry, représenté devant leurs Majestés, à Versailles, le 15 mars 1786, et à l'Académie royale de musique, le 15 juillet 1788. (*Imprimé par exprès commandement de Sa Majesté en 1786*). (1)

---

(1) L'épigramme suivante a circulé au sujet de cet ouvrage « qui fut, dit Grimm, outrageusement sifflé : »

*L'Amphytrion nouveau vient enfin de paraître,  
La docte Académie à l'auteur tend les bras,  
Sedaine, à coup sûr, doit en être,  
Puisque Molière n'en fut pas.*

*Raoul Barbe Bleue*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Grétry. — Comédie-Italienne, 2 mars 1789.

*L'Île enchantée*, opéra-comique en trois actes, musique de Bruni. — Théâtre de Monsieur (Feydeau), 3 août 1789.

*Raymond V, comte de Toulouse, ou le Troubadour*, comédie en cinq actes, en prose. — Comédie-Française, 22 septembre 1789.

*Guillaume Tell*, drame en trois actes, en prose et en vers, par le citoyen Sedaine, musique du citoyen Grétry, représenté au mois de mars 1791, sur le ci-devant Théâtre-Italien.

*Pagamin*, opéra-comique, musique de Porta (Bernardo), joué à Favart en 1792.

*Basile, ou à trompeur trompeur et demi*, opéra comique en un acte, musique de Grétry. — 24 septembre 1792.

*La blanche Haquenée*, opéra-lyrique en trois actes, musique de Porta, aux Italiens, 1793.

*Maillard, ou Paris sauvé*, tragédie en cinq actes, en prose. (Imprimée chez Prault, en 1788). — Reçue en 1771 par les comédiens français, puis arrêtée par la censure. Elle ne fut autorisée qu'en janvier 1790; mais les comédiens se montrèrent alors peu empressés

et Sedaine retira sa pièce pour la porter au théâtre du Marais.

*Protogène ?*

*Recueil de poésies de M. Sedaine.* Seconde édition revue et augmentée de pièces faites depuis la première. Londres et Paris, Duchesne, 1760, 2 parties en 1 vol. in-12, fig., musique. — On y trouve : *l'Impromptu de Thalie*, ou la *Lunette de vérité*, comédie en un acte, et *Anacréon*, past. hér., un acte, qui n'ont pas été recueillies dans ses œuvres.







## TABLE

	Pages
DÉDICACE. ....	v
Notice sur SEDAINE. ....	vii
Avertissement relatif au <i>Philosophe sans le savoir</i> . ....	xxxix
<i>Le Philosophe sans le savoir</i> , comédie en cinq actes, en prose.....	i
<i>La Gageure imprévue</i> , comédie en un acte, en prose.....	113
<i>Le Déserteur</i> , drame en trois actes, en prose mêlée de vers et de musique... ..	193
<i>Richard Cœur de Lion</i> , comédie en trois actes en prose, mêlée de vers et de musique.....	281

### APPENDICES

Histoire du <i>Philosophe sans le savoir</i> , par M. Jules PRÉVEL.....	353
---	-----

---

Note à propos du <i>Mariage de Victorine</i> , de GEORGE SAND, faisant suite au <i>Phi- losophe sans le savoir</i> .....	367
Extrait des <i>Mémoires</i> de GRÉTRY, relatif à <i>Richard Cœur de Lion</i> .....	370
Acte de Vente de <i>Richard Cœur de Lion</i> .....	375
Liste générale des ouvrages dramatiques de SEDAINE.....	376



60610544

*Achévé d'imprimer*

LE XX AVRIL M. DCCC. LXXVII

*Par le typographe ALCAN-LÉVY*

POUR LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE





134

THÉÂTRE

DE

Sedaine

*Publié avec Notice et Notes*

PAR

GEORGES D'HEYLLI



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

*72, boulevard Haussmann et rue du Havre*

M. DCCC. LXXVII

250 DD 27

THE

# GUIDE

TO THE

USE OF



BY

THE

...

PART II

# Bibliographie

1880-1881

CHRONOLOGISCH

Die Bibliographie ist alphabetisch geordnet und enthält die Namen der Autoren, die Titel der Werke, die Verlagsorte und die Erscheinungsjahre. Die Werke sind in drei Klassen eingeteilt: A. Originalwerke, B. Übersetzungen, C. Sammelwerke.

Die Bibliographie ist in drei Abteilungen eingeteilt: I. Allgemeine Werke, II. Besondere Werke, III. Sammelwerke.

Die Bibliographie ist in drei Abteilungen eingeteilt: I. Allgemeine Werke, II. Besondere Werke, III. Sammelwerke.

VERFAHREN DER VERFASSER

VERFAHREN DER VERFASSER

Die Bibliographie ist in drei Abteilungen eingeteilt: I. Allgemeine Werke, II. Besondere Werke, III. Sammelwerke.

VERFAHREN DER VERFASSER

Die Bibliographie ist in drei Abteilungen eingeteilt: I. Allgemeine Werke, II. Besondere Werke, III. Sammelwerke.

PETITE  
Bibliothèque Dramatique

*Publiée avec notices et notes*

par

GEORGES D'HEYLIJ

---

Cette Collection comprendra les œuvres choisies des principaux écrivains dramatiques du second ordre du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle.

Chaque volume est accompagné d'un portrait gravé à l'eau-forte par M. AD. LALAUZE.

*Chaque volume se vend six francs.*

---

ONT DÉJÀ PARU DANS CETTE COLLECTION :

THÉÂTRE DE MARIVAUX.

THÉÂTRE DE SEDAINE.

---

D'autres volumes sont actuellement en préparation ou sous presse.

*Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté.*





